

**Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

**La Logique, Ou Systeme De Reflexions**

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

**Crousaz, Jean-Pierre de**

**Lausanne, 1741**

La Logique Section Troisieme. De la Premiere Partie. De la diversité de nos idées, par rapport aux différentes manières dont nous pensons aux objets.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-9178**



L A

# LOGIQUE

SECTION TROISIEME.

DE LA

## PREMIERE PARTIE.

De la diversité de nos idées , par rapport aux différentes manières dont nous pensons aux objets.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Des idées claires & obscures , distinctes & confuses.*

**N**Os différentes manières de penser demandent différentes règles. La diversité de nos perceptions ne vient pas seulement de ce que

Fonde-  
ment de  
cette

Section.



que nous avons plus d'une Faculté, & de ce que les Objets, à la connoissance desquels elles s'attachent, sont très-différens. La même Faculté se forme encore du même Objet, des idées différentes, suivant la manière dont elle s'applique à le considérer.

Il n'est pas étonnant que l'on n'ait pas la même idée du Triangle que du Cercle, d'un Nombre que d'une Vertu. Ces objets sont trop différens pour que l'idée de l'un fasse connoître l'autre. Mais, sans changer d'Objet, l'impression, par exemple, que la vûe d'un Triangle fait sur l'œil, a quelque chose de plus vif, que l'idée qui s'en conserve dans l'imagination; & l'entendement conçoit dans le Triangle & les autres Figures, une régularité, une petitesse de parties, une finesse de lignes, à laquelle l'imagination n'atteint pas: De sorte que non seulement la différence des objets, mais de plus la différence des Facultés influé tout-à-fait sur la différence des Idées, c'est ce qui est incontestable.

Pour peu que l'on fasse attention

sur



sur la propre expérience, on se convaincra de même, que, suivant les différens degrés d'attention, & suivant le plus ou le moins d'ordre, avec lequel on travaille sur un sujet, les idées qu'on s'en forme sont plus ou moins finies, ou plus ou moins embarrassées. Il faut donc réduire à différentes Classes, les différences qui naissent de cette troisième source, & continuer à chercher des précautions pour rendre aussi justes, qu'il sera possible, chacune de nos manières de penser.

Il n'y a point d'idées obscures que relativement, & non plus que de confuses.

II. La distinction des Idées en *Claires* & en *Obscures*, en *Distinctes* & *Confuses* se présente la première. C'est en effet une des plus usitées & des plus importantes.

Les idées que la même Faculté se forme du même Objet, ne sont pas toujours également claires, & également distinctes. A cet égard il y a du plus & du moins, dans une très-grande variété. Je dis du plus & du moins: car ces distinctions me paroissent *Relatives*, & non pas *absolues*: c'est-à-dire, que je ne saurois reconnoître une Idée pour absolument

ment

ment obscure ou absolument confuse; & s'il m'arrive de donner ce dernier nom à quelque idée, c'est seulement par rapport à l'évidence, & à la netteté à laquelle je prétens qu'on devoit l'élever.

Toute Idée est un acte qui se sent & qui s'apperçoit lui-même; elle a donc essentiellement quelque vie, & quelque activité; elle nous frappe avec quelque force. Puisqu'elle se sent & se fait connoître, elle a quelque clarté, quelque évidence. Puisqu'on la sent, on peut la distinguer, & de tout ce qu'on ne sent pas, & de tout sentiment qui ne lui est pas entièrement semblable; elle a donc nécessairement quelque caractère qui la distingue, & qui la spécifie.

Toute Idée encore nous représente quelque Objet ou existant en effet, ou du moins possible; car on n'a point d'idée de l'impossible; & cet Objet, par le moien de son idée, se connoît, & se distingue de tous ceux qui ne lui ressembtent pas.

J'avouë que toutes nos Idées ne nous font pas connoître leurs Objets avec la même netteté & la même

exa-



exactitude, & ne nous les font pas demêler les uns des autres avec la même facilité : aussi reconnois-je des degrés dans l'évidence, & dans la distinction des idées.

Je fai encore que les hommes s'imaginent souvent de connoître un Objet qu'ils ne connoissent point, & qu'il leur arrive fréquemment de supposer qu'ils s'en sont formés une Idée, quoique cette idée ne le représente point. Mais on peut se méprendre dans l'application trop précipitée que l'on fait, d'une Idée claire & distincte en elle même, à un Objet auquel elle ne convient pas, sans que cette fausse application soit une preuve de son obscurité & de sa confusion absoluë.

Toute Idée a donc essentiellement de la clarté & de la distinction; mais les plus vives, c'est-à-dire, celles qui se font le mieux sentir, sont les plus claires, & par là même les plus distinctes. On distingue plus aisément ce que l'on sent plus vivement, parce que l'attention s'y arrête d'avantage. Ainsi la clarté & la distinction sont bien deux caractères

rères différens ; mais l'un est toujours la suite de l'autre.

Si l'évidence est le caractère d'une perception immédiate, toute perception est claire, par là même quelle est perception ; car c'est un acte que l'on sent, & qui se fait sentir immédiatement : Aussi l'évidence est elle un Acte de sentiment immédiat ; & quelle définition peut répandre de la lumière sur l'évidence même ? Tout ce qu'on peut faire, c'est de proposer des exemples qui la fassent sentir, & dès là, d'exhorter à ne se rendre qu'à des discours qui font naître de semblables sentimens. Pour graver encore plus sûrement cette importante leçon, dans son esprit, on mettra en parallèle des discours clairs, & qui conduisent à la vérité, avec des discours obscurs qui n'apprennent rien, ou qui induisent en erreur.

Mr. LOCKE L. II. XXIX. 8.

Aucune peinture mentale ne peut être appelée confuse ; car elle peut être distinguée de tout autre. Mais souvent elles sont exprimées par un Nom, qui peut aussi convenir à des



238 LA LOGIQUE  
des choses différentes , & tels sont  
ordinairement les termes vagues.

On parle néanmoins quelquefois  
des Idées Obscures , & des Idées  
Confuses , comme si en effet il y  
avoit des Idées Obscures & confu-  
ses absolument parlant. Aussi pré-  
tens-je que l'on ne s'est pas expri-  
mé sur ce sujet avec assez d'exacti-  
tude. Et voici , je pense , quel-  
ques-unes des sources de la mépri-  
se où les uns sont tombés , & du  
peu d'exacritude avec laquelle d'au-  
tres se sont exprimés.

D'où vient que l'on a pensé autrement.  
III. Premièrement , on se repré-  
sente un objet sous quelque Idées  
Vague , c'est-à-dire , comme nous  
l'expliquerons plus au long dans la  
suite , on le conçoit sous quelques  
attributs qui lui sont communs avec  
beaucoup d'autres. Cette Idée Va-  
gue est claire certainement , & se  
distingue de tout ce qui n'est pas  
elle ; mais parce que souvent on  
l'exprime par un mot déterminé ,  
cela donne occasion de croire qu'elle  
est elle-même déterminée : là-des-  
sus on s'imagine de connoître *déter-  
minément* l'objet auquel on l'appli-  
que ,



que , & d'en avoir une idée conforme au Nom qu'on lui donne ; car qui voudroit passer pour un homme qui parle sans savoir ce qu'il dit ? c'est de quoi personne ne s'accuse , c'est un défaut dont rarement même on se soupçonne ! On croit donc avoir une idée déterminée d'un objet : on sent néanmoins qu'on ne le connoit pas *déterminément* , & qu'on ne le distingue pas des autres avec assez de netteté ; alors , dit-on , on en a effectivement une idée , mais elle est obscure. La vérité est que l'Idée Vague que l'on a , est claire , mais la déterminée que ; l'on accuse d'obscurité , on ne l'a point , on prétend seulement l'avoir.

Je vois l'Aiman se tourner du côté du Pole ; d'abord je concius qu'une Cause produit cette direction. Voilà donc l'Idée Vague de Cause qui s'excite en mon esprit , à l'occasion de la direction d'une aiguille aimantée. Cette Idée est claire , & je sai fort bien ce que signifie le mot de Cause en général. Mais peu content de cette Idée Vague , cette cause , quelle qu'elle soit , qui fait  
ainsi



ainsi tourner l'aiguille, mon impatience me porte à l'appeller *sympathie* avec le Pole Septentrional ; & j'attribuë au côté opposé une qualité *Antipathique*. Avez-vous des idées de ces vertus sympathiques, & antipathiques ? Si j'en ai des idées ? Quelle demande ! Suis-je un homme à parler sans savoir ce que je dis ? Expliquez-vous donc, & faites-vous entendre. Je vous dis que j'ai des idées, mais je vous avouë qu'elles sont obscures. Quand on parle ainsi, c'est comme si on disoit : j'en ai, mais je ne les ai pas. Concevoir, c'est avoir des idées ; & ne concevoir pas, c'est manquer d'idées. On sait qu'une cause produit la direction de l'Aiman ; mais cette première Idée, c'est l'Idée Vague de Cause, également applicable à toutes les causes. Lors qu'ensuite on lui donne le nom de sympathie avec le Pole ; ces mots n'ajoutent rien à l'Idée Vague, & ne font rien concevoir de plus déterminé. On se flatte donc d'avoir une idée plus déterminée, quoi qu'on

ne

dais



PART. I. SECT. III. CH. I. 241  
ne l'ait point, & on se plaint mal à  
propos de son obscurité.

On s'affermit sur tout dans cette méprise, lors qu'à l'occasion de quelque ressemblance, on applique à un sujet, dont on n'a qu'une idée vague, le nom d'un autre que l'on connoît plus déterminément. Par exemple, on remarque quelquefois des Périodes réglés dans les maladies; quelquefois au contraire on y remarque des vicissitudes irrégulières, des retours inespérés; ce qui devoit échauffer refroidit, & quelquefois ce par où l'on prétendoit se rafraichir échauffe. On voit ces faits, & on s'en forme des idées qui sont claires: on fait de plus qu'ils ont des causes, & voilà encore une idée vague qui est elle-même claire. Mais comme l'on veut quelque chose de plus particulier, on dit que la Nature se repose, pour avoir le tems de rassembler ses forces; qu'il se fait des Crises, des Revulsions &c. & ces mots de combat, de repos, de revulsions &c. qui, appliqués à de certains sujets, sont accompagnés d'évidence, dès qu'ils

Tom. IV.

L

font



sont appliqués aux malades , & à leurs maux , dans la bouche de plusieurs personnes , ne signifient rien. Mais ceux-là même qui ne conçoivent rien , ne peuvent se résoudre à l'avouer. Parler sans idée est quelque chose de trop honteux , & on veut au moins mettre son honneur à couvert en s'attribuant les idées obscures.

Ce langage est surtout usité dans la Médecine : il ne faut pas s'en étonner. Les malades sont timides , & la timidité rend crédule. Pourvû qu'on parle d'un ton ferme , à un homme effraïé , on lui persuade tout ce que l'on veut ; l'intérêt même du malade , dit-on , exige qu'on lui en impose. Ainsi la charité se joint avec l'amour propre ; car enfin il faut gagner sa vie , il faut se faire respecter , il faut garder son poste , & ne permettre pas qu'un nouveau venu s'attire les pratiques , ruine ceux qui sont en place , & mette en danger leurs malades. Il ne faut donc jamais laisser appercevoir aucun embarras , il faut toujours décider promptement. C'est ainsi

ainsi qu'en raisonnant sur ce que l'on ne connoît pas, on s'accoutume à croire qu'on a des idées obscures, quand en effet on n'a aucune idée.

Ce défaut s'est répandu dans toutes les Sciences. Dès qu'un Disciple interroge son Maître, vous diriez que celui-ci croiroit deshonorer le rang qu'il tient dans la République des Lettres, & deshonorer cette République elle-même, s'il commettoit tant soit peu son autorité. Sa Loi inviolable étant donc de se faire respecter, il répond sur le champ, & souvent d'autant plus hardiment qu'il est plus embarrassé: son air assuré est un masque sous lequel il se flatte de cacher son ignorance, & qui en effet la cache d'autant mieux qu'il est plus assuré. Le Disciple étourdi par la promptitude de la réponse qu'on lui donne, paroît en quelque manière satisfait, il rend grâces à son Maître: Ce Maître de son côté s'applaudit, admire sa promptitude, & n'est jamais plus content de lui, que dans ces occasions subites, & dans l'impuissance où il est

L. 2. de



de développer nettement une réponse, qu'on a si bien reçue, son amour propre lui persuadant qu'elle est sentée, il se flatte qu'il n'a rien avancé dont il n'ait des idées, du moins obscures.

La vérité est, que, dans les galimathias les plus embrouillés, il se peut que chaque mot, pris à part, signifie quelque chose, c'est leur assemblage qui ne signifie rien. On s'imagine donc que l'on a une idée au moins obscure du tout, parce que l'on en a une claire de chaque partie. C'est la *seconde cause* qui a donné lieu de croire qu'on a des idées de ce dont on n'en a pas, & par conséquent qu'on a des idées absolument obscures.

Il en est du galimathias des Scholastiques, de celui de quelques faiseurs de vers, & de quelques Orateurs de cette espèce, comme des Enigmes. Dans une Enigme la signification de chaque terme est connue, & l'on en a une idée claire; mais lors que l'on ne connoît pas un sujet auquel tous ces termes puissent convenir, on n'a point l'idée du

PART. I. SECT. III. CH. I. 245

du total, & de l'assemblage. Si l'on s'en forme une, à laquelle la moitié des termes réponde, on a une idée claire d'un sujet à qui la moitié des termes peut convenir; mais on n'a ni une idée claire, ni une idée obscure d'un sujet auquel ils s'appliquent tous.

Je m'abstiens d'éclaircir par des exemples ce que je pose en fait; car je ne trouve pas à propos d'amuser mon Lecteur sur des fictions, que je prendrois le soin de composer moi-même, & je ne veux pas non plus, dans cet Ouvrage, m'étendre trop à critiquer ceux d'autrui. La lecture & la conversation n'en fourniront que trop, à ceux qui voudront faire usage de leur attention, & des remarques que je viens de faire.

Il arrive ordinairement qu'un même mot présente à l'Esprit plus d'une idée, car il y a très-peu d'idées tout-à-fait simples. Or chacune de ces idées qui sont rassemblées sous un seul mot, peut être fort claire, sans que leur assemblage le soit. Il se peut même que cet assemblage



ne soit qu'une fiction, & une pure apposition : on n'en aura donc aucune idée ; mais on supposera qu'on en a une, & on la traitera d'obscure.

Il y en a qui prétendent que la *Pesanteur* est essentielle au Corps, & qu'un Corps par cela même qu'il est Corps, se porte avec une perpétuelle inclination vers un certain terme. Quand ces gens-là prononcent le mot de Corps, l'Idée de l'Étendue se présente à eux, & cette idée est claire, ils conçoivent encore clairement ce que c'est qu'un Mouvement de descente, & une détermination vers un certain terme. Le mot d'Inclination exprime encore, si on le considère seul, des idées claires : inclination renferme connoissance & desir, & par notre propre sentiment nous savons ce que c'est que Connoissance, & que Desir. Mais tâchez d'assembler tout cela en une notion, qui sera celle d'une Étendue qui connoît un Centre, qui desire d'en approcher, & se porte à ce terme ; vous n'en sauriez venir à bout : c'est un assemblage  
tout

tout-a-fait supposé ; il ne faut point dire que l'on en ait une idée obscure, on ne le connoit point.

Il arrive encore souvent que l'on donne un Nom à l'assemblage de tout ce qu'un sujet renferme : mais si, entre le grand nombre d'attributs, renfermés dans un seul sujet, on en connoit quelques-uns, & que l'on en ignore plusieurs, il ne faut pas conclure de là que l'on ait une idée obscure de ce sujet, regardé comme un tout, qui renferme du connu & de l'inconnu.

On a des idées claires de ce que l'on y connoit, on n'en a point de ce que l'on n'y connoit pas, si ce n'est l'Idée Vague de réalité, laquelle est claire tandis qu'on la considère comme générale. Quand on ne connoit une chose qu'en partie, on a une idée claire de cette partie, mais on n'a pas l'idée de celle qu'on ignore ; l'Idée que l'on a est donc imparfaite, mais elle n'est pas obscure.

Quand on se souvient d'un Nom, & qu'on a oublié une partie de sa signification, on dit qu'on n'en a



plus qu'une idée obscure, c'est mal s'exprimer. Il faudroit dire qu'on n'a conservé le souvenir que d'une partie, & que le reste s'est échappé de la mémoire. L'Idée de ce qui reste est claire, & de ce dont on ne se souvient plus, on n'en a pas d'idée.

Quand un objet est fort composé nous pouvons avoir l'idée de quelques unes de ses parties, & n'en avoir point des autres.

L'idée de celles-ci est claire & distincte; L'idée de celles là nous ne l'avons pas: l'obscurité est un défaut d'idées. A mesure qu'un microscope est bien fait, & qu'il excite en nous de nouvelles idées de l'objet que nous voyons par son moyen, l'idée totale devient plus parfaite, plus composée, plus claire & plus distincte à proportion de la multitude d'idées qu'elle renferme.

Un homme qui n'a aucune teinture de Géométrie, lors qu'il jette les yeux sur un papier, qui lui présente un grand nombre de figures, pourvû qu'il se donne le soin de

de

de les considérer l'une après l'autre, il s'en procurera des idées claires, il distinguera les triangles des Quadrilateres, les Cercles des ovales. Mais chacune de ces figures renfermera des propriétés dont il ne se formera aucune idée. Il n'en aura donc pas une idée claire, car il ne s'en formera point; & comment cette idée seroit-elle distincte puis qu'elle n'est pas chez lui? Mais chaque idée se fera sentir différente d'une autre idée.

L'imperfection de nos idées est une *Troisième* cause, qui nous a porté à croire que nous en avons d'absolument obscures. On parle de l'obscurité de nos idées comme d'une certaine qualité défectueuse qui est inhérente, qui les spécifie, & qui les distingue de celles qui sont claires. L'obscurité est un défaut dans nos connoissances, mais c'est purement un défaut, une simple négation, une absence d'idée. Une Ville est couverte de brouillards; ce que cette obscurité me cache je ne le voit point, ce qu'elle laisse découvert je l'appergois.

L 5)

Un



Un brouillard peut être assés épais, pour m'empêcher de distinguer si ce que je vois est un Chêne, ou un Noyer &c. Mais il ne m'empêche pas de m'assurer que c'est un Arbre : je vois clairement que s'en est un, mais je n'ai perçois point à qu'elle espèce il appartient. L'idée d'Arbre est claire, c'est la seule que j'ai; mais celle de l'espèce je ne l'ai point du tout, & l'obscurité n'est pas un de ses traits.

On se sert ordinairement de *Comparaisons* pour éclaircir un sujet, & pour parvenir à la connoissance de ce que l'on y ignore, par les rapports qu'il a avec ce que l'on y connois déjà. Mais si une comparaison n'est pas juste, ou si on l'applique mal à propos, elle ne fait rien connoître, elle ne donne point d'idée; & alors dans la supposition qu'elle en donne, on se rabat à dire que c'est une idée obscure.

On a cherché à élever l'esprit à quelque idée de la Trinité, par la comparaison des trois dimensions du Corps, Longueur, Largeur, Epaisseur, qui ne font qu'un seul solide;

de; On a employé dans ce même dessein, l'Entendement, la Volonté, la Mémoire, trois facultés différentes d'une même Ame; on auroit pu alléguer, l'Entendement l'Imagination & les sens. Mais tout cela se réduit à prouver que la diversité n'est pas absolument incompatible avec l'unité; que ce qui est multiple à un égard, peut être unique dans un autre; c'est ce que l'on conçoit clairement en général; mais dès qu'on veut faire usage de ces secours, pour se représenter la Trinité, on sent bien qu'ils sont inutiles, il ne naît de là aucune idée déterminée; on suppose pourtant qu'on s'en forme quelqu'une, elle n'est pas claire; car comment ce qui n'est pas, éclaireroit-il? & on l'appelle obscure. Il y a eu des Anciens Docteurs qui raisonnoient ainsi, Pierre, Jean, Jaques, sont trois Personnes, il n'y a pourtant qu'une Nature humaine; une Nature donc seule & unique peut subsister en trois Personnes. Si on applique cette comparaison à la Trinité sans correctif, certainement on fera très he-



térodexe; & si pour corriger ce qu'elle a de défectueux on change quelque chose dans la signification du terme de *Personne* & de celui de *Nature*, on fait disparoître les idées qu'on avoit excitées, sans y en substituer d'autres: A une prétendue lumière succède l'obscurité; c'est-à-dire, à des idées qui n'étoient pas justes, succède une privation d'idées.

Enfin la plupart des *Mots*, qui roulent dans la bouche des hommes, expriment leurs sentimens & leurs Passions, plutôt que leurs Idées; c'est-à-dire, qu'il faut les regarder comme des indices des sentimens qui les occupent, & des émotions qui les agitent, plutôt que comme des expressions de leurs idées; car souvent ils n'attachent aucune idée à ces expressions; & comme ils ne savent point les expliquer, ils s'imaginent que les idées qu'ils en ont sont obscures.

Si l'on ne peut pas faire connoître à un aveugle, ce que c'est que le sentiment de couleur rouge, ce n'est pas que l'idée de ce sentiment.

ment ne soit claire; mais c'est parce que c'est là une manière de penser, que les mots ne peuvent pas faire naître chez ceux qui ne l'ont encore jamais éprouvé.

*Un homme pauvre & du plus bas rang, ne laisse pas d'avoir une idée confuse de sa grandeur: Dites plutôt un sentiment confus, & vous vous exprimerez plus juste. Il sent qu'il est quelque chose de plus que son extérieur n'annonce: s'il peut le dire, il est passé du sentiment aux idées, & ces idées sont claires à proportion qu'elles sont idées.*

Un homme du Vulgaire, par exemple, est hors des gons, il ne se possède plus & ne respire que vengeance & que sang, parce, dit-il, qu'on l'a attaqué dans ce qu'il a de plus sensible, on s'en est pris à son honneur. Demandez-lui ce qu'il entend par cet honneur, qui paroît l'unique cause de tous ses transports? Il ne fait que répondre. Conclura-t-on qu'il n'a qu'une idée obscure? Epluchons ses pensées: il a l'idée d'un mot prononcé, comme il le croit, à son préjudice; de  
- la

la personne qui l'a fâché ; de la mort de cette personne , & des mouvemens par lesquels il se dispose à la lui donner : voilà des idées. Il conçoit encore que , s'il demeure dans l'inaction , on se moquera de lui , & on lui dira de nouvelles choses qui le chagrineront toujours plus. Mais quand pour autoriser toutes ces agitations , il allègue son zèle pour l'honneur , il prononce simplement un mot , par lequel il a accoutumé de voir que les hommes font respecter leur emportement , & qui fournit une justification à ceux qui s'en couvrent ; il le prononce afin qu'on dise qu'il a raison ; l'occasion se présente de s'en servir , il s'en sert , sans y attacher d'autres idées.

Le langage des hommes fourmille de mots semblables , dont ils remplissent leurs discours à la manière des enfans , qui prononcent en Perroquets les mots qu'ils ont ouï dire ; quand l'occasion qui les leur a fait entendre la première fois , se représente une seconde. C'est ainsi

ainsi qu'ils apprennent à admirer, à louer, à jurer, à dire des injures, dont ils ne comprennent ni l'origine, ni le sens, & qui souvent n'en ont pas plus que les grimaces par lesquelles ils se font enrager les uns les autres; & c'est ainsi encore qu'ils n'apprennent que trop souvent à prier.

Les termes les plus sacrés, Religion, Foi, Sacrement, Onction, aussi bien que ceux de Scandales & d'Herésie, se prononcent de même, & se réitèrent aussi-tôt que l'occasion s'en trouve, sans qu'on sache ce qu'ils signifient; ce sont les indices du Préjugé & de la Passion dont on est occupé, & non pas les expressions des idées dont on soit éclairé. Ces mots ne sont tout au plus accompagnés que de quelques Sensations; mais comme les Sensations (par les raisons que nous avons alléguées ailleurs) ne peuvent s'exprimer par des mots, on prétend que l'on a des idées, mais trop obscures pour les développer.

Sect. I.  
Ch. II.

Les.



Les Chrétiens sont partagés en diverses Communions, & chacun presque s'imagine que la Société, dans laquelle il est né, est la seule véritable Eglise, la vraie Epouse de Jesus-Christ, qu'elle renferme le Peuple élu, qu'elle est la Mere des fidèles, & que pour être sauvé il faut être un de ses enfans. Mais demandez à la plupart ce que c'est qu'Eglise; interrogez-les sur les caractères que doit porter une Société pour mériter le nom de véritable Eglise; priez-les de développer l'équivoque de ce terme; informez-vous à quelles marques ils s'assurent non seulement, qu'ils vivent dans une Société, où il y a des fidèles mêlés parmi de mauvais Chrétiens qui ne sont pas en état de salut, mais qu'ils sont eux-mêmes du nombre des premiers; Vous les réduirez bientôt à vous dire qu'ils ne sont pas des Docteurs, & qu'ils n'ont là-dessus que des idées obscures: la vérité, est qu'ils n'en ont point. Dès l'enfance on est accoutumé à attacher des sentimens de respect, aux termes pompeux d'Eglise,

se, d'Epouse de Jésus-Christ, de Mere des fideles. On sent un zèle qui s'excite dès qu'on les prononce attentivement; & là dessus on se croit très-fondé à bien espérer de son fort, sans s'allarmer le moins du monde, de ce qu'on deshonoré cette même Eglise, par des duretés, par des lâchetés, par des sensualités criminelles, par une avarice honteuse &c. Une Mère à des enfans volontaires, qui ne suivent la plupart du tems, que leur humeur & leurs caprices, mais ils ont pourtant quelque zèle pour ses intérêts & ils les embrassent avec chaleur contre ses Ennemis. A ces caractères elle les reconnoit pour ses enfans & leur pardonne leurs écarts; on se flatte qu'il en sera de même, parce qu'on donne à l'Eglise le même nom de Mère. A voir le zèle d'un homme en place à défendre les droits de son Eglise, le mépris avec lequel il parle de ceux qui ne font pas un même corps avec lui, & les troubles dont il est saisi, à la moindre apparence d'un danger d'Hétérodoxie; à ces caractères qui



ne le reconnoîtroit marqué au bon coin ? Mais pour peu que vous fassiez d'attention sur sa conduite, il ne vous sera plus possible d'en porter le même jugement : il est sans goût pour la lumière, il s'arrête uniquement aux mots ; & comme son zèle s'enflame pour celui de Religion, dont il ne connoit pas la force, il ne se fait aucun reproche sur toutes les fautes où il tombe, pourvu que ceux qui en parlent, aient la politesse de les couvrir d'un beau nom. Parmi ceux qui portent le nom de Chrétiens, avec quelle fureur des Soldats & des Officiers ne prendront-ils pas les armes dans une guerre de Religion ? Avec quel dévouement ne s'exposent-ils pas aux plus affreux dangers ? Mais parcourez les devoirs du Christianisme, vous aurez de la peine à en trouver auxquels ces zélés daignent faire attention.

Vous diriez qu'une partie des Maîtres craignent que leurs Disciples n'apprennent à préférer des idées à des mots. Il y a encore plusieurs Collèges où la coutume subsiste de  
faire



faire apprendre aux enfans dans une Langue qu'ils n'entendent point, les Règles destinées à leur en faciliter l'intelligence, & là où cette ridicule coutume se trouve abolie, on n'est pas venu à bout de lui en substituer une raisonnable, sans beaucoup d'efforts. Mais il reste encore bien des abus à corriger. On met entre les mains d'un enfant, un Auteur dans les pensées duquel il pourroit se faire un plaisir d'entrer; mais un Pédant trouve bien le moyen de l'en empêcher; il l'arrête à chaque mot, pour l'amuser par quelque phrase, & le tems, destiné à son instruction, se passant ainsi à le promener sur des sentences, & quelquefois sur des vétilles, qui n'ont point de liaison, c'est beaucoup s'il lui reste de tout cela quelques mots dans la mémoire; car pour des idées on n'y en met point.

La plupart des termes que nous venons de citer, ont un sens, & il est bien des gens en qui ils excitent de justes idées; mais il y en a aussi chez qui ils n'en excitent point,

&



& réveillent seulement de ces manières de penser, auxquelles nous donnons le nom de Sensations. Il en est de même d'une infinité d'autres; les habiles gens les entendent; le vulgaire s'en fert sans y voir goûte; & sous le nom de Vulgaire il faut renfermer bien des gens qui se croient fort au dessus. Par exemple, quand on parle du Droit absolu des Souverains, & qu'on regarde comme un effet de leur bonté, la modération avec laquelle ils en usent, on ne fait guerre ce qu'on dit. Dans les cas d'une absolüe nécessité, un Souverain peut disposer de ses Sujets, & même de leur vie; la Société a ce droit sur les Membres qui la composent, & le Souverain est revêtu des Droits de la Société. Mais à l'exception de ces cas-là, s'imaginera-t-on qu'un Souverain ait droit de demander à ses Sujets la cinquième partie, le tiers, la moitié de leurs biens; qu'il le peut sans injustice; & que ce qu'il leur en laisse est un effet de sa grace? & d'où lui viendrait ce droit? L'auroit-il parce qu'il s'en est



est emparé ? Y a-t-il une espèce de droit, dont la violence ou la ruse soit le fondement ? La Loi du plus fort & la Loi du plus fin doit elle se confondre avec celle de la Justice ? Dieu auroit-il donné à quelques-uns des hommes un droit sur les autres, qui n'aboutiroit qu'à faire d'un côté des injustes, & de l'autre des malheureux ? Les hommes enfin se sont-ils accordés pour s'imposer ce joug ? Quand une Société auroit été assez aveugle & assez insensée pour une pareille concession, n'y auroit-il pas eu de l'inhumanité, & par conséquent de l'injustice, à profiter de son aveuglement ? A quoi donc se réduit ce langage dans l'esprit d'une infinité de gens ? Accoutumés à trembler au nom des Souverains, ils sentent que s'il leur plaisoit de les dépouiller du peu qu'ils ont, le meilleur parti qu'ils auroient à prendre seroit celui de souffrir ce traitement, sans se récrier sur sa dureté.

L'impiété à ses mots vuides de sens, de même que la Superstition.

Un



Un Incrédule poussé à bout, s'enveloppe des termes de fatalité & de *Hazard*, dans lesquels, s'il vouloit s'y rendre attentif, il verroit sa condamnation, & comprendroit qu'en voulant faire l'habile homme, il est réduit à parler sans savoir ce qu'il dit. Quand on lui demande si le merveilleux arrangement de l'Univers n'a aucune Cause; ou s'il part d'une Cause aveugle & sans discernement? Au lieu de répondre, il s'échappe en disant: C'est peut-être une fatalité; peut-être le hazard. Mais cette fatalité & ce hazard est-ce rien, ou est-ce quelque chose? Sont-ce des Causes brutes ou des Causes intelligentes, & qui se conduisent par un sage choix? Dès qu'il faut s'expliquer, & substituer des idées aux mots, la difficulté recommence & les presse derechef dans toute sa force.

Certainement le jargon des Scholastiques n'a rien qui passe en obscurité le principe de Spinoza. Une difficulté contre la Religion fournit à des gens qui se piquent néanmoins d'être

d'être raisonnables, un prétexte suffisant pour la rejeter, mais les ténèbres mêmes leur sont chères, dès qu'elles servent à l'impiété. Cela fait bien voir qu'elle a sa source dans le cœur; tout lui est bon pourvû qu'il ait seulement l'apparence de la favoriser. Ceux qui vétilent contre des démonstrations, se rendent sans repugnance, & sans examen, à des assemblages de mots qui ne vont pas seulement jusques à une médiocre probabilité, à des assemblages, qui bien examinés ne signifient rien.

Ce que nous venons d'établir nous apprend qu'avoir des *Idées claires*, c'est, pour parler en d'autres termes, avoir des idées, & entendre ce qu'on dit, & avoir des *Idées obscures*, c'est dans un langage plus exact parler sans idée, & supposer que l'on entend ce que l'on ne conçoit point.

L'attachement aux mots devient aisément fatal aux bonnes mœurs. Sans avoir soin de se former des idées précises, on s'accoutume dans

la



la jeunesse, à respecter de certains mots. Dans la suite, des Libertins, qui sçavent s'emparer du cœur d'un jeune homme, par des manières engageantes, & par leurs plaisirs auxquels ils l'associent, l'accoutument bientôt à se plaire dans un langage nouveau.

*La Modestie & la Retenuë ne sont bientôt plus que bêtise à son compte, & bassesse d'Amé. La Temperance une austerité ridicule, une attention à ses affaires, petitesse de génie. Par un changement de langage, comme par des mots enchantés, les vertus sont chassées du cœur, & les vices reçus en leur place.*

Ainsi encore, dès que la licence a trouvé moyen de se couvrir sous le beau nom de liberté, la soumission, la plus raisonnable, est regardée comme un dur esclavage. Tout changement, qui plait à des passions aveugles, est applaudi comme un fruit de la Liberté; Il n'y a renversement qu'on ne se permette: Les Vieillards sont réduits à faire leur cour à de jeunes gens. Les Pères se voient obligés de céder à



à leurs enfans. Il faut suivre le torrent de quelque côté qu'il aille, de peur d'en être incommodé, & ceux là même, qui composent ce torrent, ne savent pas jusques où sa véhémence les entraîne.

La véritable servitude est le fruit ordinaire d'une Licence aveugle, l'expérience en a donné mille preuves, mais elle les a donné inutilement.

Les mots de clair & de distinct, en matière d'idées sont des relatifs. Une idée sera moins claire & moins distincte aujourd'hui, qu'elle ne l'étoit il y a un mois : mais elle sera encore claire & distincte, par là même qu'elle sera idée ; c'est-à-dire, se fera sentir : on sentira ce qu'elle est, & on sentira qu'elle n'est pas ce qu'elle n'est pas, & qu'elle n'est pas une autre. Mais voici ce qui arrive aux idées composées, & qui arrive aisément lorsqu'elles le sont beaucoup. Par exemple, un Ecolier en Botanique, a présenté à son Esprit, les douze idées qui composent celle d'une plante, & alors il la connoit très clairement & très distinctement. L'an-



née suivante, il se trouve dans un autre jardin de Medecine, il jette les yeux sur une plante, il y aperçoit 8. caractères semblables à ceux qu'il avoit remarqué; mais il en reste quatre, dont il n'a pas conservé le souvenir, & de là il conclut que la première idée n'est pas assez distincte, pour déterminer si ces deux plantes sont effectivement de la même espèce.

Il y a du vrai dans cette pensée, & de la prudence dans cette suspension; mais ces expressions ne sont pas exactes. Son idée n'est plus aussi pleine qu'elle étoit il y a un an; il lui manque 4. parties, & de ces parties il n'en a pas une idée confuse; il n'en a point; ce qu'il en avoit s'est évanoui; ce qu'il lui reste est clair & distinct; il sent même que son idée est différente de la complete; mais de ce que celle-ci (la complete) avoit de plus que celle-là (l'incomplete conservée), il n'en a pas une idée confuse, il n'en a plus d'idée. Ce que son imagination se hazarderoit d'ajouter à ce qui lui reste, il ne sçait s'il

s'il représenteroit les parties dont il a perdu le souvenir.

On voit par là que le défaut de mémoire, est un grand obstacle aux progrès de nos connoissances; car ce dont nous avons perdu le souvenir, est à notre égard, comme si nous ne l'avions jamais sçeu. Il y a plus, ce même défaut est une occasion fréquente de méprise. Souvent on ne s'apperçoit pas que l'on ait perdu quelques idées, & des là on trouve ce qu'on voit, tout semblable à ce qu'on a vû, & qui s'il étoit encore présent, offrirait des traits qui ne se trouvent pas dans celui qu'on voit: & réciproquement on jugera différens des objets semblables, parce qu'on appercevra dans l'un ce qu'on ne se souvenoit pas d'avoir vû dans l'autre, & qui y étoit pourtant.

Cela fait voir la nécessité de ne se borner pas à rendre ses idées claires, c'est-à-dire, à y fixer son attention, mais de plus à le les rendre très familières, à les ranger dans un ordre qui en facilite les distributions en Classes, en Genres

& en Espèces, à repasser fréquemment ces distributions, en observant la différence des caractères qui fondent des spécifications, d'avec ceux qui n'ont pas cette influence.

C'est faute d'attention, qu'on ne rend pas assés claires ses idées, & qu'on ne leur procure pas toute la clarté, & toute la distinction dont elles sont susceptibles; & cette inattention est l'effet d'une paresse, qui refuse de s'en donner la peine, ou d'une présomption qui ne croit pas en avoir besoin.

Depuis quelques tems, je me suis fait un devoir de ne laisser échapper aucune Logique sans y chercher de nouvelles instructions; & je me suis étonné qu'après que tant de Philosophes judicieux & élégans, se sont accordés à regarder la clarté, & la distinction, comme deux qualités réunies dans les mêmes Idées, qui rendent nos connoissances distinctes à proportion quelles sont claires, quelques Philosophes Célèbres s'obstinent à soutenir le contraire: mais à la fin je crois d'en avoir deviné la Cause,

se. Ces distinctions favorisent un Système , pour lequel ils ont un grand Zèle : c'est la distribution de l'Univers en quatre Etages de Monades. Celles de la plus basse espèce dont les Corps sont composés , ont des *Perceptions* , de même que des *Appetits* & des *Tendances* , dont elles ne s'aperçoivent pas : tout cela est obscur chés elles ; & il le doit bien être , puisqu'il est si obscur , dans la bouche même de ceux , dont la pénétration a percé si avant dans le fond des choses. Ces premières Monades ne sont pas des Corps , mais elles sont les Elemens des Corps. Il en est d'une espèce plus relevée , & qui s'aperçoivent de leurs perceptions ; elles sont claires , mais elles ne sont pas distinctes. Les hommes ont le privilège de penser clairement , & distinctement , quoique leurs Idées ne leur découvrent pas tout ce que les objets renferment , & qu'elles soient fort éloignées de tout représenter ; Idées qui meritoient le nom d'*Adequates* : Celles-ci sont réservées à la grande Monade , de laquelle tout procède ; &



à qui rien n'échape. Quand on fait si bien distinguer, on peut se flatter de l'avantage de connoître clairement & distinctement, ce en quoi les autres ne voient goutte.

Il y a bien de l'hazardé, dans ce Systême. Je me bornerai à une seule remarque : c'est que si les Bêtes ont des Idées, elles nous donnent plus de preuves de leur distinction que de leur Clarté. Je ne sais jusques où va la lumière d'un Chien, qui connoit son Maître, & ce que je découvre en lui ne me donne point d'idée du degré de la clarté ; mais pour ce qui est de sa connoissance, s'il connoit son Maître, on ne peut plus s'empêcher de dire qu'il le connoit distinctement ; car jamais il ne s'y méprend, quelques tems qu'il ait passé sans le voir, & cela s'étend sur un grand nombre de ceux avec qui il a vécu.

Les Maximes de la Logique doivent régler notre Esprit, sur tout, quand il travaille à bâtir des Systêmes, & jamais l'observation ne lui en est plus nécessaire. C'est se met-

tra



tre au dessus de la crainte des illusions, & c'est un vrai renversement tout propre à aveugler, que de commencer à ouvrir un Système, & inventer ensuite des règles pour l'autoriser.

Les Anciennes Logiques étoient sombres, & par là pouvoient appesantir l'Esprit, au lieu d'en augmenter la vivacité & les forces. On en voit présentement, dont les Auteurs, pour les faire lire par les gens de Cour, y présentent des idées galantes. *Un Ecolier en Médecine, qui se promène avec une belle Dame; & il me semble que je vois le jeune Thomas, faisant à sa Maîtresse des propositions, qu'elle élude, en lui demandant le nom de quelques plantes. La machine petille, les idées de la Monade, pour répondre harmoniquement à l'état de la Machine, se brouillent, elles sont vives, mais n'offrent rien de distinct à un Esprit attentif à un objet plus beau; le souvenir des plantes ne s'offre plus qu'enveloppé de ténèbres, la Monade descend à un rang inférieur.*

M 4

L'Or-



L'Ordre, & la Confusion s'excluent reciproquement : l'Ordre prévient la Confusion, & la Confusion renverse l'Ordre. Plus une conséquence est placée près du principe, dont elle découle naturellement & immédiatement, plus aisément aussi on en tombe d'accord, & elle se fait sentir avec plus d'évidence. Il en est ainsi d'une seconde par rapport à une première, & d'une troisième par rapport à une seconde : plus elles ont de liaison, & plus la suivante dépend de celle qui la précède, plus évidemment on les voit naître, on en conçoit mieux la nécessité ; elles se fixent plus avant dans la mémoire, & en même-tems elles se présentent avec plus de promptitude, quand on en a besoin. Le contraire arrive aux conséquences déplacées : souvent on ne voit pas d'où vient qu'elles dépendent du principe, par lequel on prétend les prouver ; & souvent encore on suppose cette dépendance, quoiqu'on ne l'apperçoive pas. Dans ces cas là, il ne faut pas s'étonner si on a de la peine à rappeler ses idées, si l'on

Pon ne fait pas venir à bout de les ranger. Elles échappent, on les sent peu vivement, & par là elles manquent de fécondité. Mais si Pon veut y prendre garde, on s'apercevra aisément que la confusion qu'on leur impute, n'est point un attribut, un état réel de ces idées; c'est une absence de ce qui y devroit être: ce qu'elles contiennent, ce qu'elles présentent, & qui leur fait mériter le nom d'Idées, est clair & distinct; mais elles sont trop imparfaites pour faire distinctement connoître leur objet, & c'est par leur imperfection, quelles se distinguent des plus parfaites.

Non seulement un Auteur confus, qui enseigne, ou qui écrit sans ordre, fait passer de telles Idées dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, ou qui le lisent: Un stile lâche, des superfluités, des répétitions non nécessaires, produisent les mêmes effets; l'attention en est rebutée, elle s'y refuse, elle se réduit à les entrevoir, & les laisse bientôt éclipser, en tout ou en partie: il ne faut donc pas s'étonner, si des Docteurs de



ce goût , & des Imaginations ainsi faites , se déclarent pour la réalité des Idées confuses.

Il n'est pas facile de comprendre ce qu'ont pensé quelques sçavans hommes , quand ils ont dit , que les idées claires ne peuvent passer pour vrayes , qu'après qu'on est venu à bout de les justifier par l'Expérience , ou de les établir par l'Analyse. Car cette Analyse sera-t-elle encore composée d'autres idées , qu'il faudra derechef démontrer vraies analytiquement ? Et les idées des sens par où l'on s'assure des faits , faudra-t-il encore les vérifier par d'autres expériences ?

Sur ce sujet , il me paroît qu'on feroit bien de distinguer les idées en *Simple*s & en *Composées*. L'Evidence des *Simple*s se fait sentir par une expérience intérieure , qui est la plus incontestable de toutes les convictions. Les *Idées Composées* se résolvent dans leurs *Simple*s , & après avoir senti l'évidence de chacune des *Simple*s , qui les composent , on assemble ces *simple*s l'une après l'autre. En les assemblant avec

avec cette circonspection, on a encore l'idée de leur union, on les voit liées l'une à l'autre, & on sent qu'on a raison de les donner pour telles.

On a quelques fois des idées fort claires, qu'on ne laisse pas de soupçonner mal à propos d'obscurité, parce qu'on ne fait pas les énoncer clairement, & d'une manière qui les fasse passer d'abord dans l'Esprit des autres. Cela peut venir ou de ce qu'on n'a pas l'expression aisée, faute d'étude & d'exercice, ou d'une pesanteur naturelle de l'imagination.

Quelques fois aussi on se trouve embarrassé, quand il s'agit de faire entrer dans une idée simple une personne, qui n'est point accoutumée à exercer son Entendement: Alors il faut la placer dans des circonstances qui fassent elles mêmes naître cette idée. Si, par exemple, quelqu'un me demandoit ce que signifie le mot d'*Etre*; Je lui demanderois à mon tour, existiez vous il y a cent Ans? S'il me répondoit qu'il n'en fait rien: je repliquerois, vous

M. 6 n'a-



n'avez donc aucune idée de l'existence que vous aviez dans ce tems là ; si tant est qu'alors vous ayiez déjà eu l'existence ; mais aujourd'hui vous sentez bien que vous êtes. De plus, la pensée qui vous occupe présentement, ne vous occupoit pas il y a deux jours ; Alors cette pensée n'étoit pas ; Présentement elle est. Ne croiez-vous pas encore que je *suis*, moi qui vous parle ? Vous avez donc une Idée de mon existence ; Vous avez une Idée de la vôtre, ou plutôt, vous savez ce que ce mot signifie, & vous appliquez également sa signification à mon existence & à la vôtre. On s'y prendroit de la même manière pour faire naître dans l'esprit d'un autre les Idées simples de *Substance*, de *Nombres*. &c.

Utilité  
de la  
clarté  
dans les  
Idées.

IV. On voit par là que toute notre connoissance roule sur la clarté de nos Idées ; que nous nous méprendrons d'autant moins dans nos raisonnemens, que nous entendrons mieux ce que nous avançons ; & qu'au contraire nous courrons d'autant plus risque de nous  
trou-



tromper, que les sujets sur lesquels nous prononcerons, nous seront moins connus.

On ne fauroit trop s'appliquer à rendre ses Idées claires, ni être trop en garde contre les mots dont la signification n'est pas assez déterminée, & qui supposent des idées que l'on n'a pas. C'est un principe d'expérience, & dont notre propre sentiment nous convaincra, dès que nous voudrons faire reflexion sur ce qui se passe en nous, que plus une idée est claire, plus une idée nous frappe & nous occupe vivement, plus aussi elle est féconde & propre à en faire naître d'autres, & par conséquent à nous conduire de lumière en lumière, & à pousser l'étendue de de nos connoissances.

De plus, l'Esprit humain, qui aime les sentimens vifs, arrête son attention avec plus de plaisir, & par là avec plus de persévérance, sur les idées, à proportion qu'elles le frappent davantage; & l'attention est, comme nous l'avons remarqué ci-devant, le grand principe de la fécondité de notre Esprit & de la naissance

fance



fance de nos idées. Outre cela, la force & la persévérance de notre attention, affermit la Mémoire, & y grave plus profondément nos pensées. Enfin nous tombons d'autant moins dans l'erreur, que nous sommes plus attentifs, & par conséquent que nos idées s'emparent plus fortement de notre attention, par leur éclat & par leur évidence.

Moyens  
de se la  
procurer.

V. Or cette attention, qui est soutenue par la clarté de nos idées, sert réciproquement à la faire naître; elle produit cette évidence qui la fortifie à son tour, & un Auteur a pensé bien juste quand il a appelé l'Attention la Mère de l'Evidence qui convainc: de sorte que tous les conseils que nous avons donné pour se disposer à l'attention, contribuèrent, si on les met en pratique, à la clarté de nos idées.

Les idées simples ne sont pas embarrassées, puis qu'elles sont simples; mais pour la plupart des gens elles ne sont pas assez claires; c'est-à-dire, elles ne sont pas assez vives, parce qu'ils n'y arrêtent pas assez leur attention. On sent vive-  
ment



ment tout ce à quoi l'on pense attentivement ; mais comme la simplicité manque d'attraits , pour notre Esprit accoutumé à la variété , il ne s'arrête point sur des idées simples , il ne les voit qu'en passant , il les parcourt à la légère , & cela fait qu'il ne s'apperçoit pas de la repugnance qui se trouve , entre ce qu'il pose dans la suite de ses raisonnemens , & les idées simples qui font le fondement de nos connoissances. Je recommande donc comme une Règle des plus importantes , de livrer son attention aux idées simples , de ne les quitter point qu'on n'en ait été vivement frappé , & de se les rendre très-présentes & très-familières. Des simples il faut passer pié à pié aux plus composées , & à chaque assemblage que l'on fera , il ne faut pas se contenter d'avoir effectivement les idées des choses que l'on assemble , il faut encore concevoir leur union.

Le peu d'ordre que l'on suit dans ses études , est une des grandes causes de l'obscurité qui est répandue sur nos connoissances , des

té.



ténèbres qui sont mêlées avec nos idées, & des erreurs qui suivent ces ténèbres. On s'attache à trop de choses en même tems, on passe tumultueusement d'une lecture à une autre, on s'attache à cette question, ou à celle là, suivant que l'occasion s'en présente, & le hazard décide de l'ordre de nos études, beaucoup plus qu'un choix éclairé.

On tombe sur un Livre dont l'Auteur, après avoir posé des imaginations humaines, pour les points les plus importans de la Religion, déploie tout ce qu'il a de génie, pour en faire sentir la contrariété avec la Raison. Dès là on commence à ne plus croire que la Religion soit Divine.

Un autre étalera avec art, & avec exagération toutes les foiblesses de l'homme, l'imperfection de ses Facultés, les bornes de ses connoissances, l'efficace des préjugés, les embarras dont la Vérité est environnée, & les difficultés nombreuses qu'il faut essuier pour la découvrir, & la démêler d'avec ce qui n'en a que l'apparence; De là il



conclura qu'il y a de la présomption à la chercher soi-même, & qu'il est de la prudence, aussi bien que de la modestie, de se ranger humblement aux décisions de ceux qui ont droit de passer pour plus habiles qu'on ne se sent soi-même. Un Lecteur paresseux, dissipé, qui aime à s'amuser, ou qui ne donne son application qu'à ses intérêts temporels, s'applaudit de la facilité avec laquelle il se repose sur les soins de ceux pour qui son intérêt demande qu'il ait de la soumission.

Un homme qui n'aura jamais lu les Philosophes, fondé sur quelques lambeaux, ramassés par ci par là, & souvent même pris à contre-sens, s'abandonnera en invectives contre la Philosophie, & par les antithèses qu'il en fera avec la Religion, persuadera à bien des gens qu'on est bon Chrétien, à proportion qu'on est peu raisonnable; comme si la Sagesse Evangelique consistoit à s'éloigner de la Raison, & du bon Sens.

Il s'en trouve au contraire qui,  
sous



sous prétexte de se dégager de la Superstition , se font un plan de vie aisé , conforme à leur goût , & à leurs passions dominantes , l'appuient de raisonnemens vagues , d'exemples Illustres & de citations. A tout cela il leur plait de donner le nom de Sagesse , de Philosophie , de grandeur d'ame , & de force d'Esprit. Sans avoir le cœur gâté par des vices grossiers , il suffit quelquefois d'aimer l'extraordinaire , pour recevoir , comme tout autant d'oracles , mille propositions hardies , & hazardées sur des preuves très-foibles.

Dans toutes ces occasions , chacun se trouvera disciple du premier Auteur que le hazard aura fait tomber dans ses mains ; & le moi en qu'il en soit autrement ? Sans avoir examiné ce que c'est que Raison , ce que c'est que Religion , ce que c'est que vérité , ce que c'est que Vérités importantes ; avant que de savoir ce que c'est que Vertu , que Sagesse , que Modestie , que Crédulité , que Foi , que Défiance ; sans avoir jamais étudié par ordre



ordre les parties qui composent ces notions primitives; sans avoir qu'une partie des idées qu'il faut attacher à ces mots, on les prononce sans en entendre la force, & sans savoir qu'à moitié ce qu'on dit: On se trouve donc embarrassé dans les conséquences que l'on tire des principes, dont on n'a conçu le sens qu'imparfaitement. Quand on n'a pas étudié par ordre, on ne marche qu'à tâtons, & on ne conclut qu'au hazardi.

Le désordre & la précipitation avec laquelle on étudie, est cause que l'on assemble sous un seul nom, plusieurs idées que l'on n'a pas assez attentivement considérées, & dont on n'a pas compris les liaisons; on suppose donc quantité de choses qu'on n'a point apperçues. De là viennent les erreurs, & les mal-entendus qui troublent les Gens de Lettres, & en arrêtent les progrès; car comment seroit-on entendu des autres, quand on ne s'entend pas soi-même? L'un suppose un assemblage qu'il ne conçoit pas, & le désigne par un *Nom*: un au-

tre



tre se sert du même nom pour exprimer un assemblage différent, qu'il suppose encore sans en avoir d'idée. Leurs Suppositions sont contraires; les voila donc aux prises; & cependant, si chacun d'eux s'entendoit, & ne posoit rien en fait qu'il n'eût conçu, ils seroient d'accord, & il se trouveroit qu'ils pensent précisément l'un comme l'autre.

On ne sauroit se former de trop bonne heure au goût de l'évidence. Dès qu'une fois on s'en est formé l'habitude, & que l'on y est affermi, on ne peut plus s'accommoder de l'obscurité. Je conseille donc de commencer, le plutôt qu'on le peut, quelques études dégagées d'obscurité & d'embaras: on voit bien que je veux parler des Mathématiques; & comme elles renferment plusieurs parties, on peut choisir celles qui feront le plus à la portée de la force de génie où l'on se sent.

Lors qu'on veut se procurer la connoissance claire d'un objet, il faut avoir soin d'employer pour le connoître, celle de nos Facultés qui a le plus de rapport avec lui. Un  
hom-



homme né sourd , qui voudroit se représenter les sons comme quelque chose de ressemblant aux couleurs ; ou un homme né aveugle , qui se figureroit les couleurs sous l'idée des sons ; ces gens-là s'imagineroient avoir des idées obscures , l'un des couleurs , l'autre des sons , mais en effet ils n'en auroient aucune. On tombe dans une pareille faute lors qu'on veut imaginer ce qui est trop vaste , pour être représenté par l'Imagination. Ce qui passe trop rapidement lui échappe encore ; un mouvement qui , dans un clin d'œil , parcourroit cent toises n'est pas imaginable , & cependant l'Esprit conçoit la possibilité de plusieurs mouvemens beaucoup plus rapides. De même , lors que l'on veut connoître la pensée , les actes , les états différens , en se servant de l'Imagination , on tente l'impossible , & alors on se plaint de n'avoir que des idées obscures ; mais la vérité est , qu'on n'en a point , ou que l'on en a de tout autres que celles qu'il faudroit avoir ; car les idées qu'on a pour lors ne conviennent point



point au sujet auquel on les applique, on ne conçoit point du tout cette application, on n'en a ni une idée claire ni une idée obscure.

Nous avons répété plus d'une fois, dans ce Chapitre, qu'on se persuade d'avoir quelque idée obscure, lors qu'en effet on manque d'idée. Cela vient très souvent de ce qu'on s'imagine entendre certains mots qu'on n'entend point, ou que l'on n'entend qu'en partie; A ce qu'on entend on cherche à joindre ce qu'on n'entend pas, & on impose à ces mots là, des assemblages de significations dont on n'a pas d'idée.

Pour se garantir de ces illusions, il ne faut laisser passer aucun mot, sans se demander ce qu'il signifie; & comme le sens qu'il renferme sera lui-même exprimé par d'autres termes, il faudra encore expliquer ceux-ci, & continuer jusques à ce que l'on soit venu à des mots, qui ne renferment que des idées simples & d'une parfaite évidence. C'est à dire qu'il faut observer, à l'égard

gard des mots, la même méthode que nous venons de conseiller à l'égard des idées ; se rendre familiers les simples, les assembler, & en bien comprendre l'assemblage, avant que de donner à cet assemblage un seul nom.

Ces explications qui éclaircissent le sens d'un mot, s'appellent *Définitions*. Il faut employer ces Définitions à la place des termes définis ; un seul mot est bientôt prononcé, & l'Esprit ne s'y arrête pas assez long tems, pour s'assurer s'il conçoit en effet tout ce qu'on suppose exprimé par ce terme. Mais comme les définitions sont plus longues, & présentent à l'esprit les notions développées, on a le tems de voir si ces notions sont compatibles, ou contradictoires l'une à l'autre, & on a le loisir de s'assurer si en effet on en conçoit la liaison.

Je ne prétens pas qu'on doive pratiquer cette règle, & s'affujettir à ces définitions, à chaque ligne qu'on lit, & à chaque période qu'on prononce. Ce travail ne seroit pas moins superflu qu'accablant. Cette  
 exact-



exactitude n'est nécessaire que dans les commencemens des études ; il n'est point nécessaire de réitérer continuellement l'examen des mots éclaircis. Dans le commencement il faut se défier de tous ; dans la suite on se contentera d'examiner ceux que l'on rencontrera , & dont on ne se souviendra pas d'avoir fait l'examen.

Comme la plupart des hommes ne s'élèvent guère au dessus des Sens , aussi les termes dont leur langage est rempli , expriment ce qu'ils sentent , plutôt que ce qu'ils conçoivent : c'est-à-dire , leurs expressions ne sont pas des indices de leurs idées , car souvent ils n'en ont pas ; mais seulement de leurs sensations ; & nous avons remarqué dès le commencement de cet Ouvrage , que nos sensations ne nous font pas connoître ce que les objets sont en eux-mêmes : souvent donc il n'y a point d'idées attachées aux termes qui devroient les indiquer , & on fait trop d'honneur à ces termes de les considérer comme les expressions de quelques idées obscures.

VI. Le



VI. Le penchant naturel de l'homme à se contenter des sensations, est une des causes qui a fait naître tant de mots qui n'ont point d'idée qui leur réponde. L'éducation seconde ordinairement ce penchant : l'habitude & la nature s'unissent pour faire aimer l'obscurité, à laquelle elles accoutument. Les enfans qui parlent le plus, sont les plus caressez ; le peu de sens, l'extravagance même de leurs discours, fournit des sujets de rire, & pourvu qu'ils parlent hardiment, on leur en fait toujours bon gré, & on leur pardonne sans peine de n'entendre pas ce qu'ils disent.

Au lieu de corriger dans la suite ces défauts du premier âge, les Maitres prennent soin de les affermir. On charge les enfans de leçons qu'ils n'entendent point, & moiennant qu'ils les recitent, sans paroître embarrassés, on est satisfait ; c'est-à-dire, que le plus impudent est le plus loué. Quand ils s'empresent de relever les fautes de leurs compagnons, s'ils disent des sottises, on ne les compte pas, &



si par hazard ils rencontrent bien, ils sont recompensez : cela les accoûtume à hazarder tout ce qui leur vient dans la bouche. Les grands mots, & les belles phrases sont ce qu'on leur recommande sur tout, & qui fait la principale matière des éloges qu'on leur donne. On honore du nom de Piété le recit machinal de quelques sentences où ils ne voient goutte ; & pour leur faire succer la Religion avec le lait, on leur entasse pêle-mêle ce qui est à peu près de leur portée avec ce qui est tout-à-fait au dessus. Ils s'accôûtument ainsi à respecter dévotement des mots, & à faire dépendre leur salut de la fermeté & de l'ardeur du zèle qui les attache à de certains sons. Quand ils sont un peu plus avancez, on leur apprend à s'exprimer dans le stile figuré, à hazarder des métaphores, à faire des allusions, à ramasser par ci par-là des sentences pompeuses, pour en faire bien ou mal des applications, quelquefois un peu aprochantes d'être justes, ordinairement forcées, le plus souvent

vent



vent pueriles, aux sujets sur lesquels on leur ordonne de composer ; & l'attention aux mots a beaucoup plus de part à tout cela, que l'attention aux choses.

Nous avons déjà remarqué comment un faux point d'honneur engage les hommes qui se piquent d'habileté, & qui aiment à passer pour Maîtres des autres, à cacher leur ignorance sous de grands mots, & sous l'appareil d'un tissu qui paroît dire quelque chose, & ne dit rien. Le ridicule de ce jargon se découvre quelques fois, mais il y en a toujours une partie qui échappe. Des Discipules diligens, mais peu judicieux, ou portés à l'étude par d'autres motifs que par celui de démêler la vérité & de s'avancer sûrement dans la connoissance, écrivent hâtivement & sans examiner ce que leurs Maîtres prononcent ; ils le répètent, avec aussi peu de discernement qu'ils l'ont appris. Ainsi les mots vuides de sens passent de génération en génération, & tirent de leur ancienneté de quoi se faire respecter. A la fin



on se croit en droit d'accuser de téméraires Novateurs ceux qui osent s'élever contre ce que quelques Siècles ont adopté.

Quand on le prend d'un ton fort haut, on craint de tomber, & il est difficile de n'être pas obscur, quand on cherche les grands mots, les Epitètes & les pointes.

On ne connoissoit point d'autre langage dans les Ecoles, avant le siècle précédent; dans plusieurs on le retient encore tout entier; dans quelques autres on y mêle plus ou moins de clarté. Autrefois le grand caractère d'un Philosophe étoit de beaucoup disputer, d'être toujours prêt à tout attaquer & à tout défendre; c'est de là qu'ils tiroient leur grand lustre. Une expression nette auroit terminé la Comédie dès la première Scène; pour la prolonger on débutoit par quelques négations; quand on étoit plus pressé on commençoit d'alléguer quelque distinction; telle néanmoins que son obscurité donnoit lieu à de nouvelles obscurités, sous prétexte d'éclaircissement. Ces éclaircissimens prétendus, donnoient lieu à de nouvelles

ob.



objections; chacun des Athlètes se montroit infatigable, & le défenseur tiroit sa gloire de la longueur de l'attaque qu'il avoit soutenüe sans succomber. Ils faisoient sérieusement le même jeu qu'on fait quelquefois par débauche, lors qu'on ne parle qu'en vers, & que chacun commence le sien par le même mot qui a fini le vers de celui qui vient de se taire: cela a l'apparence d'un Discours continué; mais il n'en a que l'apparence; les mots sont liez, mais le sens ne l'est point. C'est ce qui arrivera toujours quand on se contentera de savoir à quel sujet on a accoutumé d'appliquer de certains mots, sans se mettre en peine de connoître distinctement les sujets mêmes auxquels on les applique.

Une extravagante Philosophie répandoit ses ténèbres sur ce qu'il y a de plus sacré, je veux dire, sur la Théologie & sur la Religion; & on a vû le tems que préférer le langage de Jesus-Christ, & le stile des Apôtres, au jargon que l'Ecole y avoit substitué, suffisoit pour se



faire traiter d'hérétique, pour se voir chargé d'opprobre, & souvent condamné au dernier supplice; & dans quelques endroits ce tems dure encore.

Des gens élevez dans cette obscurité, & assujettis dès leur enfance à des pratiques, petites dans le fond, gênantes néanmoins, & que l'on fait passer pour capitales, dès qu'ils sont parvenus à un âge, où, d'un côté, la Raison se développe un peu plus, & d'un autre les passions se soulèvent, lassés du joug, & trouvant dans la Religion qu'on leur a enseignée, des petitesse & des contrariétés, vraies ou apparentes; au lieu de démêler le solide du superflu, & de travailler sérieusement à s'éclaircir & à se procurer quelque certitude, rejettent universellement tout ce qu'on leur a enseigné, & tombent dans l'Athéisme, ou dans un doute qui n'est guères moins condamnable, ni guères moins dangereux.

De quelques mots & de quelques phrases qu'un homme se serve, pour établir quelque hypothèse, il doit être



être permis de lui demander, qu'il s'explique, au point de faire naître des pensées claires & distinctes, dans l'Esprit de ceux qu'il veut persuader.

Par exemple, si on me dit, *Des Esprits d'animaux voltigent dans l'air, & en tombant sur quelque matière propre, ils s'y fixent, & forment un Corps organisé & vivant*: je demanderai à celui qui me parle ainsi, de me faire connoître l'idée, qu'il a de ces *Esprits d'animaux*. Les conçoit-il comme des corps organisés, qui tombans sur des matières convenables s'en nourrissent, & en se nourrissant croissent au point de se montrer de véritables animaux?

Si l'on me répond qu'ils ne sont pas des Corps organisés, auxquels rien ne manque que l'accroissement, par une nourriture qui se distribue dans toutes leurs parties, mais qu'ils sont doués de la vertu d'organiser. Quoi! dirai-je, *de faire un Estomach, des Poumons, des veines, des fibres, un cœur, un cerveau &c. & cela sans intelligence.*



Si l'on me répond que oui, mon étonnement croit avec mon obscurité. En vain pour me tirer de l'un & de l'autre, on s'avise de m'alléguer une vertu plastique, qui y supplée. Je renouvellerai mes questions avec encore plus d'empressement.

Cette vertu plastique, est-ce la puissance de l'Être qui a fait sortir de la Terre les particules, qu'il y avoit répandues, & en a formé les plantes & les animaux? Sont-elles des Êtres, créés avec les talens nécessaires pour concevoir tant de combinaisons, & rassembler tant de parties? On aura beau me dire en termes pompeux! & métaphoriques, qu'une carrière renferme les principes séminaux d'un bâtiment, il n'en résultera jamais un Edifice, à moins qu'un Architecte capable d'en former l'idée, n'en fasse agencer les parties, sous ses ordres, ou ne les agence lui-même.

Nous venons de voir comment les hommes à force de se paier de mots, se familiarisent avec l'obscurité; Elle leur plait donc, parce qu'ils

qu'ils s'en sont fait une habitude. Les faux Savans ne peuvent supporter l'évidence, qui les obligerait à reformer tout leur Système, & à recommencer leurs études. Accoutumés eux mêmes à se livrer à l'écorce, ils ne s'arrêtent, lors même que les mots signifient quelque chose, qu'aux sons, & un langage plein de sens, ne les éclaire pas plus qu'un Discours, qui ne signifie rien, ou qui aboutit à peu de chose. Ces faux Savans entraînent la multitude. En vûe de passer pour habiles, chaque ignorant parle sur le compte d'autrui, louë ou blâme conformément à ce qu'ont décidé ceux qui passent pour Doctes, & qui sont mis au rang des Maîtres.

D'ailleurs la grande clarté paroît trop facile, on ne l'estime pas. Quand on a compris fort aisément un Discours, chacun s'imagine qu'avec un peu de soin, il se seroit mis en état d'en dire autant; mais on met pavillon bas devant celui dont on n'entend point les raisonnemens, ou dont on ne comprend qu'une petite portion, & encore

N. § avec



avec beaucoup de peine ; car le moien de s'imaginer qu'un personnage vénérable parle si hardiment, sans savoir ce qu'il dit ? de sorte que souvent le degré de son ignorance, fait le degré de l'estime qu'on a pour lui.

Ce n'est donc pas une voie sans efficace pour s'emparer de l'estime, que de donner un peu, & de tems en tems, dans le galimathias ; & on pourroit le conseiller aux Prédicateurs qui sont altérez de louanges, si un Sermon n'étoit précédé & suivi de prières, & si l'on pouvoit sans crime débiter au nom du Seigneur des sottises, & des riens sous de grands mots.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des occasions, ou un peu d'obscurité contribué effectivement à l'élégance. Une vérité proposée sous des images qu'on ne peut percer sans quelque attention, fait plaisir, parce qu'il semble qu'on l'a trouvée soi-même ; Le mystère de l'expression lui donne un air de grandeur ; mais il faut que la chose qu'on trouve à propos de présenter sous ce tour, soutienne

tienne cette grandeur dont il donne l'idée. Tel est l'effet des maximes qui renferment un grand sens, énoncé en très-peu de termes.

Les bagatelles qu'on apprend dans le premier âge sont faciles; on reçoit ensuite des instructions d'un plus grand usage, qui donnent aussi plus de peine & demandent plus d'attention. On s'accoutume par là à joindre l'idée de l'important avec l'idée de ce qui paroît difficile, & comme si ces deux caractères étoient inséparables, & que l'un fût la mesure de l'autre, on fait peu de cas de tout ce qui se trouve aisé & mis dans un grand jour. Ce préjugé de l'enfance n'influe que trop souvent sur tout le reste de la vie. De grands génies, mais un peu trop sensibles à la gloire de primer, & au plaisir d'être regardez comme des prodiges, d'être comptez fort au dessus des autres hommes, & des plus savans mêmes, ont quelquefois affecté une briéveté obscure; ils ont cru qu'on se formeroit une grande idée de leurs découvertes & qu'on les estimeroit à proportion de la di-



difficulté qu'on trouveroit à les entendre, & par là ils ne se sont pas assez éloignez d'un défaut qu'on a reproché aux Anciens, & que l'École a imité, en s'appliquant bien plus à rendre les Sciences difficiles qu'utiles.

Un autre cause de cette ridicule habitude qu'on se fait de mépriser ce qui est clair, vient de ce qu'on s'est ennuié à écouter des discours qui ne devoient leur clarté qu'à une multitude accablante de répétitions, & aux matières triviales qu'on y traitoit.

Des hommes qui par leurs lumières s'étoient aquis quelque réputation, & que les autres regardoient comme leurs Maitres, ne voulant pas demeurer courts sur aucun sujet, s'exprimoient sur ceux qui ne leur étoient pas connus, aussi hardiment que sur ceux qu'ils connoissoient. En leur proposant des difficultez sur des matières connues, on ne leur faisoit point de peine, au contraire on leur faisoit plaisir; on leur fournissoit des occasions d'étaier



d'étaler leur habileté. Mais ils n'en étoit pas de même lors qu'on les pouffoit sur celles qu'ils n'entendoient pas assez ; on les embarrassoit, & c'étoit un moien sûr de gagner leur amitié, que de respecter leurs expressions ténébreuses, on ne pouvoit mieux leur faire sa Cour que par-là ; leur vanité les obligeoit à les rendre recommandables, & ils prenoient pour prétexte que trop de clarté aviliroit les Sciences, qui au contraire sont toujours demeurées dans l'imperfection, par l'obscurité qu'on y a laissé.

Ce penchant de l'Homme pour l'obscurité, & cette promptitude avec laquelle il admire ce qu'il ne comprend pas, me paroît encore tirer sa source de quelques dispositions plus profondes & plus intérieures. Les premiers & les plus efficaces des ressorts, qui donnent le branle à nos mouvemens, ne sont pas toujours ceux qui se font le mieux appercevoir ; au contraire, plus on y est accoutumé, moins on les remarque ; leur action ne se distingue

gue



gue pas, & ne s'attire pas nos réflexions, parce qu'elle est continue. Je dis donc que l'homme n'est pas né pour un but médiocre, un instinct secret le fait sans cesse aspirer à quelque chose de grand: des bagatelles interrompent de tems en tems cette poursuite, mais elles l'interrompent seulement, sans la faire cesser. L'Homme est dans une quête continue; ce qu'il a connu jusqu'ici ne le satisfaisant pas, & sentant que son but lui est obscur, il soupçonne que ce qu'il ne comprend point pourroit bien le contenir. Cent fois il a admiré avant que de bien connoître, parce que la nouveauté excite l'admiration; & il a cessé d'admirer à mesure qu'il a connu, parce qu'il a découvert la petitesse de ce qu'il connoissoit, & que les appas de la nouveauté se sont évanouis. C'est ainsi qu'il s'habitue à se refuser à ce qu'il connoit, pour livrer son estime & ses desirs à ce qui lui est encore caché, & qui ne se présente qu'enveloppé de ténèbres. Il arrive au cœur de l'homme, dans la poursuite de la

Féli.

Felicité parfaite, ce qui arrive aux Chymistes qui se sont entetés de la Pierre Philosophale. Ils ne trouvent rien qui en approche dans ce qui leur est clairement connu ; ils sont persuadés qu'elle est environnée d'épines & de ténèbres ; voilà pourquoi négligeant tout ce qui est clair, dès qu'ils tombent sur quelques endroits qui paroissent anciens & énigmatiques, d'abord leur curiosité se réveille, ils soupçonnent, & souvent ils croient sans aucun doute, comme sans aucun fondement, que ces obscurités en contiennent tout le mystère.

Quoique l'évidence soit le Caractère de la vérité, ou le caractère par lequel on peut s'affûrer de l'avoir saisie, il ne laisse pas d'y avoir des gens qui se laissent imposer par l'obscurité, soit par l'effet d'un tempérament sombre, soit par prévention pour un Nom célèbre. Il en est aussi qui a force de lire un Auteur ténébreux, se familiarisent assés avec son stile obscur, pour s'imaginer de l'entendre, & dès là ils se croient en droit de mépriser  
ceux

ceux qui ne le comprennent pas,  
& qui en font un aveu sincère.

J'ai vû un triste effet de l'obscurité qui m'a paru tenir de l'enchantement. Un Auteur découvre, dès les premières pages de son Livre, un Esprit indisposé contre certaines Sociétés du Christianisme; il se trace par là une route dans les cœurs prévenus d'une semblable aversion, & il obtient aisément qu'ils se fassent un plaisir de le lire.

Tout son Ouvrage est parsemé de traits qui tombent sur la Religion Révélée. Les faits, sur lesquels elle est établie, y sont travestis, ses Dogmes & ses préceptes y sont mal énoncés; on n'y lit aucune objection qui n'ait été cent fois réfutée, & réfutée solidement. Pour paroître alléguer quelque chose de neuf, on se transporte avec son Lecteur, dans un País éloigné, où l'on pense tout autrement, que dans celui où l'on a composé cet Ouvrage. Tous les noms dont on se sert, sont autant d'énigmes, pour l'intelligence desquels il faut,



à tout coup, recourir à une Table alphabétique. Toutes les Facultés de l'ame, & toutes les parties qui composent l'homme, y sont personnifiées, & on leur fait dire tout ce que l'on trouve à propos. L'Imagination de quelque Lecteur brouillée par ces artifices, se trouve embarrassée par des doutes: Il en est à qui les doutes ne déplaisent pas; ils ouvrent un chemin au relâchement, & c'est un chemin où l'on s'avance à grand pas, dès qu'une fois on a eu le malheur d'y entrer.

VII. Il arrive souvent que ce que nous pensons sur un objet est <sup>Idées</sup> vrai en partie: Mais à ce que l'idée que nous nous en formons renferme de vrai & de juste, nous joignons quelque idée trompeuse, qui nous y fait supposer ce qui n'y est point. Alors notre Idée a le défaut de n'être pas *Nette*. Cette expression me paroît assés propre pour marquer ce défaut; car on refuse le nom de nettes aux choses qui sont mêlées de ce qui ne leur convient pas. Ainsi on dira qu'un Vin n'est pas net, lors même qu'on n'y <sup>nettes.</sup> aura



aura mêlé que de l'eau, quoi que cette eau soit elle même nette.

Suivant cela une Idée mérite le nom de *Nette*, lors qu'elle ne renferme point de mélange mal assorti; qu'elle ne joint point la méprise à la vérité; & qu'en faisant connoître ce que son objet renferme effectivement, elle n'engage point à y rien supposer de ce qui n'y est pas. Vous concevés, par exemple, que le Mouvement est l'état d'un Corps qui applique sa surface successivement à ce qui l'environne; en cela vous pensés bien. Mais si à cette idée claire & juste, vous joignés celle d'un effort, d'un état violent & contraint, ou d'une *tendance* au repos, votre idée n'est pas nette, c'est un mélange de vérités & d'erreurs. Telles sont les idées de la plupart des hommes, sur les Vertus, sur les Vices, sur les vérités de la Morale & de la Religion; les préjugés se mêlent presque par tout avec les idées de la droite Raïson.

On prête ses préventions aux expressions mêmes de l'Écriture Sainte

te



te, on leur fait dire, plus qu'elles ne disent effectivement, & ce qu'on ajoute ainsi à ce qu'elles signifient en effet, & qu'elles ont pour but d'enseigner, rabbat tout autant de la netteté des idées qu'on en devroit tirer.

VIII. Plus une idée est claire, plus Idées  
aisément nous nous la rendons *fami-* familiè-  
*lière* : c'est - à - dire, que plus nos <sup>res.</sup>  
Idées sont claires, plus il nous est  
facile de nous les rappeler dès que  
nous en avons besoin. Plus elles  
sont claires, moins notre attention  
se fatigue à les arranger, & à les  
comparer. Mais il ne faut pas pour  
cela s'imaginer qu'une Idée est assez  
familière dès qu'elle est assez claire;  
Ce Préjugé s'oppose à ce que les  
Idées, auxquelles la Lecture ou la  
méditation nous amène, ne nous  
deviennent familières, & par là il  
retarde les progrès de nos connoissances.  
Dès que nous concevons clairement  
une chose, il nous semble  
que nous ne l'oublierons jamais,  
& qu'elle se présentera toujours au  
moment que nous voudrons, &  
dès



dès qu'elle pourra se trouver d'un sage. Cependant l'expérience prouve le contraire, & elle auroit dû nous détromper, & nous apprendre qu'il faut insister sur ce que l'on connoît clairement, & en réitérer la méditation pour se le rendre familier.

Je n'en veux d'autre preuve que la lecture de l'Histoire : rien n'est plus aisé à comprendre ; & cette facilité même est cause qu'on la lit si rapidement, outre que la variété & la suite des événemens excite trop la curiosité, pour la modérer sans quelques efforts pénibles. Mais quand on lit ainsi, combien peu retient-on de ce qu'on ne croioit jamais oublier. Dès qu'un Savant s'est rendu familiers les termes dans lesquels il énonce son hypothèse, il s'étonne que les autres soutiennent qu'ils sont très obscurs. Mr. *Leibnitz* & Mr. *Clarck* se reprochent des incompréhensibilités.

Dans les Mathématiques, les commencemens ne fatiguent pas, ils sont aisés à comprendre, parce qu'ils sont assez



assez simples. La suite ne paroitroit guères moins facile, & ne fatigueroit guères plus, si on se faisoit une Loi inviolable de se rendre bien familières les propositions plus simples, de l'assemblage desquelles résultent les Théorèmes composés; car tous les objets familiers quoique nombreux, l'attention les rassemble sans beaucoup d'effort.

Comme l'on compte pour familières les idées qu'on trouve claires, on tient pour assez claires celles qu'on s'est rendu familières. Et il arrive tous les jours à une infinité de gens qu'à force de répéter certains mots qui ne signifient rien, ils s'imaginent de les entendre, & d'en connoître clairement le sens & la force. On assemble mal des idées, on suppose des liaisons qui ne sont point, & qui ne peuvent être, on donne des noms à ces assemblages, on se rend ces noms familiers par l'usage, & dès là on les compte au nombre des noms clairement connus; ce qui est familier passe pour clair, parce que les idées claires deviennent aisément familières.



familieres & que l'Esprit humain est porté à supposer une entière ressemblance entre les choses, dès qu'elles se ressemblent à quelques égards.

Si la force active des corps, force que Mr. *Newton* ne prétend pas définir, pouvoit toujours agir par Impulsion, pourquoi ce terme plus clair n'auroit il pas été préféré à celui d'Attraction? Car on conviendra qu'il n'étoit guère possible de les employer indifféremment, ils sont trop opposés. L'usage perpétuel du mot d'attraction, soutenu d'une grande autorité, & peut être aussi de l'inclination qu'on croit sentir avec Mr. *Newton* pour la chose même, familiarise dumoins les Lecteurs avec une idée prescrite par les Cartesiens, & dont tous les autres Philosophes avoient ratifié la condamnation. Il faut être présentement sur ses gardes pour ne lui pas imaginer quelque réalité; on est exposé au peril de croire qu'on l'entend (1727.) Ce que les Anciens Scholastiques appelloient des qualités occultes, ne prétendoient-ils pas que c'étoient des causes véritables, quoi qu'ils n'en



n'en eussent pas d'idée ? Ils en alloient pour preuve les effets. Les modernes on cherché à en connoître les causes, & leur ont substitué des noms connus ; s'engageroit-on à leur exemple à découvrir ce que c'est qu'attraction ?

Ceux qui sont accoutumés à se paier de mots, sans réfléchir attentivement sur ce qu'ils peuvent ou qu'ils doivent signifier ; presque tous les ignorans, & même une grande partie des Savans, ne jugent de la clarté d'un discours, qu'à proportion que l'ordre dans lequel il est rangé, a du rapport à celui auquel ils sont accoutumés, & que les termes dans lesquels il est énoncé leur sont plus familiers.

Ce qui est nouveau, ce qui s'écarte de l'ordinaire, demande de l'attention, & semble avertir qu'on en a besoin ; mais ce qu'on a accoutumé ne la sollicite pas de même : On en conclut que ce qui demande de l'attention est obscur, & que ce, à quoi il n'est pas nécessaire d'en donner

ner



ner, est clair. L'un rempliroit l'esprit de lumière si on l'écoutoit, l'autre laisse dans les ténèbres; n'importe, celui-ci passe pour clair, celui-là pour obscur, & d'où vient une si grossière méprise? C'est qu'on se met peu en peine du sens, on se borne à l'écorce qui ne presente rien qui ne soit familier. Un Sermon qui explique un texte suivant les formules d'une prétendue Logique, tout coustu de passages mal appliqués, & de termes barbares & vuides de sens, passera chez les Maitres de l'Ecole, accoûtumés à ce désordre & à ce jargon, pour un discours tout à fait à la portée du peuple par sa grande netteté; & ceux qui consultent toujours ces prétendus Maitres avant que de décider, afin de s'imaginer qu'ils décident doctement, en jugeront de même, quoi qu'un Auditeur attentif se trouve après ce Sermon aussi ignorant, & aussi froid pour le moins, qu'il étoit avant que de l'entendre. Mais en vain un Sermon auroit toute la clarté des *Notions Communes*, en vain il mettroit les choses  
sous

sous les yeux, par l'ordre naturel dans lequel il les exposeroit: en vain seroit-il soutenu par tout, de preuves dont la solidité égaleroit celle des démonstrations mathématiques; des gens accoutumés à ne se former point d'idées le trouveroient toujours ténébreux, par cela même qu'il seroit différent de ceux qu'ils se sont fait une habitude d'approuver. Des esprits machines, qui ne savent pas, ou qui ne veulent pas sortir d'une route cent fois rebataë, & qui ne savent pas, ou qui ne veulent pas se rendre assez attentifs pour entrer dans le sens de ce qu'on leur expose, ne voient goutte au milieu même de la lumière.

En matière de dévotion, comme sur une infinité d'autres sujets, on se paie de mots; on n'attend pas de s'être formé des idées, pour dire que l'on comprend; il suffit que les mots que l'on entend prononcer, soient des mots familiers, & faciles à retenir par l'habitude qu'on s'est faite de les répéter: Un discours a beau être clair, on n'y entendra rien si l'on ne se



rend attentif à toute la suite des mots qui le composent ; mais une Béate à demi endormie , ou distraite par les réflexions qu'elle fait sur les contenance de ceux qu'elle croit indévots , suit sans effort un Prédicateur qui recite une enfilade de passages déjà gravés dans sa mémoire ; elle fait bon gré à l'Orateur qui lui fournit occasion de s'applaudir en secret , & de penser qu'elle en diroit autant. Que le langage de Canaan est beau ! disent ces gens là : les Sermons où l'on raisonne ne sont pas à notre portée ; nous les laissons aux Savans ; j'aime des tiffus de passages ; je les comprends aisément , & je les retiens mieux. D'où vient , disent-ils encore , qu'on s'écarte de cette méthode ? Peut-on dire quelque chose qui passe en beauté les expressions de l'Écriture ? Mais comment peut-on s'empêcher de voir qu'il y a de l'exagération , & par conséquent de l'erreur , dans ce sentiment ? Si rien ne pouvoir surpasser ni presque égaler en clarté le stile de l'Écriture Sainte , pourquoi tant de Sermons , qui ne pouvant répandre de la clar-

clarté sur la lumière même, ne serviroient qu'à l'obscurcir ? Une coutume de prononcer des Discours au Peuple, pour lui faciliter l'intelligence de l'Écriture Sainte, auroit beau être aussi ancienne que l'Église ; elle se seroit introduite très-mal à propos, & devoit enfin céder à la Raison & cesser tout-à-fait. On devoit se contenter, dans les Assemblées publiques, de lire simplement l'Écriture Sainte : car si les expressions sont aussi claires qu'on le pose en fait, elles le seront encore plus, & n'auront besoin d'aucun éclaircissement, quand on les lira dans leur place ; au lieu de les citer détachées de ce qui les précède & de ce qui les suit. Avance-t'on un paradoxe capable de scandaliser, quand on dit que ce ne sont pas les mots, qui par eux-mêmes nous éclairent & nous sanctifient ; mais la signification & le vrai sens des mots ? A-t-on tort d'ajouter qu'une pensée intelligible peut s'exprimer très nettement dans plus d'une Langue ? Se trompe-t-on enfin quand on remarque que les Écrivains sacrez se sont accom-



modés au goût & au stile qui étoit en usage de leur tems, & que de certains tours d'expression peuvent avoir été clairs dans un tems, qui ne le seront pas dans un autre ? Le stile le plus clair est celui qui est le plus accommodé à l'état présent des Auditeurs, & qui, par cette raison, leur présente avec plus de netteté les idées dont on veut les éclairer.

Règle IX. Je finirai ce Chapitre qui roule sur la clarté, & l'obscurité de nos idées, par une remarque des plus essentielles. C'est que l'obscurité, qui arrête nos connoissances, ne doit jamais faire de tort à ce qu'elles ont d'évident. L'incertitude où nous sommes sur ce qui ne nous est pas connu, ne doit point ébranler la fermeté de notre persuasion sur ce que nous connoissons déjà. On ne peut contester cette maxime sans renoncer au Bon Sens. Si l'on cessoit d'être assuré, dès que notre connoissance est accompagnée de quelques ténèbres, les différens objets, à la connoissance desquels nous pouvons



vons aspirer, ont tant de liaisons les uns avec les autres, qu'on ne pourroit rien savoir certainement, à moins que l'on ne fût tout ; & afin de pouvoir dire, sans crainte de se tromper, que l'on a appris quelque chose, il faudroit apprendre tout d'un coup toutes choses.

La Maxime de n'abandonner point ce qui est évident & dont on a des preuves solides, sous prétexte qu'on le trouve accompagné de quelque obscurité, est une Loi du bon sens qui fait honneur à la Logique ; c'est par là qu'un sage Physicien n'entreprend pas de rechercher les causes d'un Phénomène, avant que de s'être bien assuré du fait ; & en général c'est la persuasion de l'équité évidente de cette maxime, & le respect que nous avons pour son autorité, qui nous garantit, sur les matières mêmes les plus importantes, des incertitudes où les chicanes des Sceptiques pourroient nous jeter. Nous demeurons très persuadés d'une *Première Cause*, malgré l'impuissance où nous nous trouvons de répondre à toutes les questions,



tions , qu'on peut nous faire sur la nature & la manière d'agir. Nous ne doutons point que nous ne parvenions à des manières de penser , qui nous font connoître les objets dont nous sommes environnés, quoi que nous nous trouvions embarrassés, lors qu'on nous demande de quelle manière nous nous y prenons , pour former ces pensées. Nous demeurons inébranlables dans la persuasion de notre liberté, malgré tous les Sophismes , que les fatalistes entassent pour en ébranler le sentiment.

Mais on abuse de tout , & je viens de toucher un sujet , qui en fournit un grand Exemple. Les Fatalistes prévenus , avec quelque obstination pour un Dogme affreux , puis qu'il va à ruiner la Morale , en faisant tomber deux de ses grands appuis , la beauté des récompenses & la justice des punitions , peut être par un penchant secret à se mettre au large , à s'épargner des efforts , & à se débarrasser de toute contrainte ; ces fatalistes , dis-je quand i's se sentent pressés par des personnes affés charitables, pour les tirer d'une erreur dont ils

sout



courent risque de rendre un terrible compte, (vû son efficace, qui la rend si propre à plonger dans la sécurité,) ont recours à la supposition que, dans la vie à venir, les difficultés qui embarrassent leur Systême ne manqueront pas de tomber, & par là, ils font le même honneur à leur Systême, que les Chrétiens font à leurs Mystères & à leur Foi, fondée sur des révélations, dont ils ne sont pas redevables à leurs facultés naturelles: Ces difficultés tomberont sans doute, mais elles tomberont avec le Systême, dont de justes lumières éclaireront les Esprits, & leur feront comprendre combien ils ont eu de tort de s'être laissé persuader.

Je sai l'Addition; me contestera-t-on cette connoissance, parce que je n'ai pas encore appris la Soustraction? Je suis instruit de la Multiplication; dira-t-on que je me l'imagine, mais que peut-être il n'en est rien, puisque j'ignore la Division? Un homme ne saura donc pas la Règle de Trois Simple, quoi qu'il la démontre, qu'il la pratique sans erreur, & rende des raisons



évidentes de tout ce qu'il fait en la pratiquant ? Il ne pourra pas s'affirmer qu'il la fait , parce qu'il n'a pas encore poussé son Arithmétique jusques à la Règle de Trois Composée ? Il est visible , que comme ce que l'on fait n'empêche pas que l'on n'ignore ce que l'on ne connoît pas ; aussi ce que l'on ignore , n'empêche pas qu'on ne sache ce que l'on fait.

Traitera-t-on d'incertains des principes de Physique , dont on a des notions très-claires , qui sont très-conformes à la nature du Corps , & très-liez les uns avec les autres , démontrez outre cela par des expériences simples & composées , répétées , & incontestables ; les traitera-t-on d'incertains , parce que l'on ne fait pas en faire une exacte application à quelques Phénomènes fort composez , & dont il est mal aisé de développer toutes les causes , & toutes les combinaisons ? Revoquera-t-on en doute les principes de la Morale , & les règles des mœurs , fondées clairement sur ces premiers principes , parce que la fécondité de l'Esprit humain peut com-  
bi-



biner de certaines circonstances sur lesquelles on est embarrassé à prendre parti ? J'aimerois autant dire que je doute si les Rayons d'un Cercle sont égaux , & si les trois angles d'un Triangle valent deux Droits, parce que je ne connois par la génération , & le développement de toutes les Courbes.

Par les mêmes raisons , n'aurois-je pas tort de laisser affoiblir dans mon Esprit , les démonstrations qui établissent l'existence d'une Intelligence éternelle & toute-puissante , sous prétexte que je ne connois pas toutes les perfections de ce grand Etre ; que je ne puis pas me le représenter tel qu'il est , ni répondre à toutes les questions qu'une téméraire curiosité peut faire sur son sujet ? Croira-t-on que l'on ne pense pas , parce que l'on ne peut expliquer la naissance , & la formation de toutes les pensées ? Et tous ceux qui ne comprennent pas à fond la nature du mouvement , sont-ils trop crédules quand ils se persuadent qu'il y a du mouvement ? Il faudra donc douter que le Corps ait besoin d'alimens , jusques à ce que

O 5

l'on



P'on connoisse avec la dernière évidence de quelle manière la digestion & la nourriture se font, & qu'il n'y ait plus sur ce sujet aucune diversité de sentimens.

Quand on ne connoît un sujet que par quelques-uns de ses côtés, on peut faire sur ceux que l'on ne connoît pas encore, une infinité de Questions, auxquelles on ne sauroit répondre, à moins de confondre péle-mêle l'incertain parmi le certain, & l'obscur parmi l'évident. La vanité de ne vouloir jamais demeurer court, a fait naître des *Systèmes* monstrueux, dont les parties n'ont aucun juste rapport: Ce qu'ils renferment de solide se trouve étouffé, sous tant de suppositions, & de conséquences mal prouvées, & souvent sous tant d'erreurs, qu'on ne fait plus le reconnoître.



## CHAPITRE II.

*De la Clarté, & de l'Obscurité des Mots.*

Clarté, I. **L**ES Idées ne sont jamais tout-  
Obscuri- à-fait obscures, mais les  
té: Dif- mots manquent souvent de  
tinction: clar.

clarté, quelquefois n'en ont abso- & Confu-  
lument aucune. De même qu'un sion du  
verre est appelé obscur, l'ors qu'il Langage.  
affoiblit l'action des objets qu'on  
voit à travers, & que leur impres-  
sion se fait sentir moins vivement;  
un Discours aussi, & les mots dont  
il est composé, sont appelés  
obscur, lors qu'ils ne font pas  
passer dans l'esprit de l'Auditeur,  
les mêmes idées dont celui de l'O-  
rateur est rempli, & qu'il souhaite-  
roit pourtant de faire naître dans  
ceux qui l'écoutent.

A travers un verre trop épais, ou  
trop grossier, l'impression des objets  
est trop foible, & quand ce seroit  
en plein midi, on ne les apperçoit  
pourtant que comme on feroit dans  
l'obscurité. Mais ces verres très-  
purs, & qui par là donneroient  
aux rayons un passage qui n'en af-  
foiblirait point la vivacité, pour-  
roient, par de certaines configura-  
tions, déranger tellement la place  
apparente des Objets, qu'on ne  
sauroit plus les démêler: D'un  
ils en feroient plusieurs, ou d'une  
multitude ils n'en composeroient qu'un  
seul. Il y a donc quelque différen-  
ce entre la Clarté & la Distinction,



& entre l'Obscurité, & la Confusion des images, & cette différence n'a pas moins lieu dans les Discours. Il y a des gens dont l'Imagination toute de feu, enfante sans peine des expressions propres à faire promptement, & vivement passer leurs Idées, dans l'esprit de ceux qui les écoutent; on saisit d'abord leurs pensées, & par conséquent ils sont clairs en ce sens. Mais entraînez par ce même feu, ils ne se donnent pas le tems de ranger avec assez d'ordre ce qui leur vient dans l'esprit; c'est une contrainte à laquelle ils ne peuvent s'affujettir: de sorte qu'après les avoir écoulez avec attention, & après avoir compris sans peine chaque morceau de leurs Discours, on n'a pourtant qu'une connoissance fort confuse du sujet qu'ils ont traité. Au contraire on peut traiter un sujet avec tout l'ordre nécessaire pour prévenir la confusion, & ne laisser pas d'être obscur. Chaque article se trouve bien dans sa juste place, mais on n'en saisira pas aisément le sens, parce que le stile en sera trop serré, par exemple, ou trop négligé, obscur enfin

par

par quelqu'une des causes que nous allons rapporter.

L'Obscurité est quelquefois un pur effet de la matière que l'on traite : Elle peut être si composée , ou si nouvelle , & pour la comprendre il faudra en faire tant de combinaisons , ou raisonner sur des principes sur lesquels on fera si peu fait , qu'il en coûtera toujours des efforts d'attention , quelque soin qu'ait pris pour la soulager , celui qu'on lit ou qu'on écoute. Un Discours peut aussi être très clair , en lui même , & ne laisser pas de paroître obscur à celui qui ne possède pas assez la Langue dans laquelle il est écrit.

Un Sujet peut être encore expliqué avec une netteté parfaite , & à laquelle il n'y ait rien à ajouter , & paroître obscur à celui qui n'a pas étudié les principes qu'on est en droit de supposer , parce qu'ils sont vrais ; & qu'à l'occasion d'un sujet particulier , on ne veut pas composer un Systeme entier , dont les parties se trouvent déjà exactement traitées dans d'autres Livres. Il y a enfin une obscurité , qu'on doit mettre sur le compte de celui qui parle ,



le , & dont il mérite qu'on se plaigne.

Pour entendre un Auteur Ancien, il faudroit être exactement instruit de certains usages qu'on ne connoit plus qu'en partie ; Mais l'obscurité qui naît de la pensée , & de la construction des mots , est l'effet de la faute.

Ce que Mr. Collins allegue, dans un endroit de ses réflexions sur la Liberté , me paroît très judicieux. *Lors que nous parlons des attributs de Dieu , dit-il , la petite partie que nous en concevons , ne laisse pas d'être conçue clairement & distinctement , il faut seulement prendre garde de n'aller pas plus loin que nos idées ne vont. Lors donc qu'un Auteur écrit d'une manière obscure , pourquoi écrit-il , avant que de savoir ce qu'il vouloit dire ; ou avant que d'être capable de le faire entendre aux autres ?*

Il est des mots qui signifient pour les uns , & qui n'ont point de signification pour les autres, comme *Lumière* & *Couleur*, par rapport aux Aveugles.

Tous les termes , par lesquels un homme veut exprimer des idées , qu'il a rassemblées pour en former une totale , sont sujets à devenir  
obs-



obscurs, parce qu'il arrive aisément que ceux, à qui on parle, ne se font pas rendus familières les idées, qui entrent dans la Composée. Par-là il leur arrive aisément d'en omettre quelques unes. Quelquefois même ils ne les ont pas : Cependant ils comptent de n'en avoir omis aucune.

Il n'en est pas des Mots comme des Idées, il y en a d'absolument obscurs, ce sont ceux qui ne signifient rien. A la vérité il se trouve peu de Mots, auxquels il n'y ait personne qui attache une signification; mais il y en a pourtant quelques uns, qui n'ont pas plus de sens que *l'ocus bocus* des Joueurs de Gobelets. Telle est l'*Entelechie* d'Aristote, terme si vuide de sens; qu'un certain Hermolaus Barbarus, à ce qu'on dit, invoqua le Diable pour lui aider à en deviner la signification. On pourroit encore trouver des termes de cette obscurité dans l'affreux langage de l'Ecole. Des gens qui vouloient passer pour savoir, ou qui peut-être étoient assez fous pour se flatter d'entendre des matières ou ils ne voioient goutte, étoient



étoient également hardis à inventer des mots qui exprimassent leurs prétendues idées, & souvent assés accrédités pour leur donner la vogue.

Mais si les mots, qui ne signifient absolument rien, sont rares, il n'en est pas de même des Phrases dont les mots ne forment aucun sens par leur assemblage, quoique chacun à part ait une signification. On en trouve autant d'exemples que de contradictions. Toutes les fois que ce qu'un mot pose en fait, se trouve incompatible avec ce qu'on prétend établir par un autre, on suppose ce qui n'est point, & qui ne peut être conçu. Mais il y a aussi des Propositions qui sans rien renfermer de contradictoire, ne présentent néanmoins aucun sens. Quand Aristote définissoit le mouvement, en disant que c'étoit *l'Acte d'un Corps en puissance entant qu'en puissance*, il n'avançoit aucun mot qui n'eut un sens. Mais j'avouë qu'il ne m'a jamais été possible de deviner ce qu'il a voulu dire, & de me former une idée qui convint, tant soit peu, à leur assemblage.

Le



Le mot d'Idée a un sens ; celui d'Innée en a un : Mais leur liaison, on la suppose , & on ne la conçoit pas. Mr. Locke , dans son Avant-propos , se donne la patience de démontrer , que quelque mouvement qu'on se donne , & quelques efforts que l'on fasse , le sens de ces Mots , *j'ai des idées innées*, se réduit toujours à ceci : *J'ay eu en naissant des perceptions sans m'en appercevoir.* Veut-on parler intelligiblement ? il faut se borner à dire , que l'on est né avec la capacité d'aquiescer à un grand nombre de propositions , dès qu'on en entendra le sens , & qu'il y en a plusieurs , dont le sens est très facile à entendre.

*Forme Substantielle , Atômes en repos , & qui font effort pour se mouvoir.* L'ancienne Ecole fournit une infinité de tels exemples.

*Matière , Etendue solide , Corps , Substance Corporelle* , sont des termes qui signifient pendant qu'on les regarde comme Synonimes. Mais une Matière qui n'est pas Corps , qui n'est ni grosse ni petite , qui n'est ni ceci ni cela , est un nom qui ne signifie rien , à moins que sa signifi-

ca

cation ne se borne à une idée des plus vagues, applicable à tous les Corps actuellement existens, en vertu de quelque attribut, par rapport auquel ils se ressemblent tous.

*Un Homme qui possède bien une langue, ne sera pas embarrassé à s'exprimer intelligiblement, lors qu'il s'entendra bien lui même.* Cette vérité pourtant souffre deux exceptions. Un homme qui voit ou songe qu'il void, a une idée claire & distincte du sentiment qu'il appelle lumière ou rougeur &c. Mais de quelque terme qu'il se serve, il ne fera jamais passer son idée dans l'Esprit d'un Aveugle : Et lors qu'il ne s'agit plus de sensations, des Idées peuvent être si nouvelles, qu'il ne trouvera point de mots pour les exprimer, telles qu'il les a, parce que tous les termes usités sont déjà affectés à en exprimer d'autres. Mais comme ces Idées si Savantes, & par là, si nouvelles, sont composées de simples, qui sont communes à cet homme - là avec tous les autres ; si au lieu de donner d'abord toute son attention à la nouvelle idée, il s'exprime par une suite de mots, dont chacun fera en-  
ten-

tendre l'Idée simple qui leur répond; alors pour entrer dans sa pensée il ne faudra que se rendre familiers ces assemblages.

Les grands Mots, & plus encore les entassements de grands mots, qui signifient beaucoup moins qu'on n'en attend, approchent assez des mots qui ne signifient rien, car on n'y entend comme rien, parce qu'on se promettoit d'y entendre beaucoup. La plus sûre marque d'un petit génie est de parler sans savoir ce qu'il dit. L'habit d'un Géant feroit disparoître un Nain qui y feroit enseveli. Les grands mots font encore mieux sentir la petitesse de l'Orateur qui les affecte.

On doit mettre dans ce même rang, & compter pour des mots vuides de sens, ceux qui ne répandent aucune lumière sur ce qu'on prétend éclaircir par leur moyen, & n'apprennent rien de ce qu'ils devoient faire connoître. Quand on demande d'où vient que le feu se fait sentir plus chaud en hyver qu'en été, & qu'on répond que c'est par *Antiperistase*, c'est-à-dire, parce que le feu se trouve alors



environné de son contraire ; il est visible que cette réponse se réduit à ceci : Le feu se fait sentir plus chaud, parce que l'air qui l'environne est plus froid. Mais c'est précisément ce dont on demande la raison ; au lieu de m'éclaircir sur ce que je souhaite de savoir, on m'impose par un Terme specieux, aussi obscur que la Question même sur laquelle je souhaite d'être éclairci.

Il y a des mots qui, en eux-mêmes, peuvent avoir un vrai sens, mais qui cessent d'en avoir, parce qu'ils sont mal appliquez, ou que ceux qui s'en servent ne les entendent pas. Quand on demande, d'où vient qu'un emplâtre fait sortir ce qui incommodoit de la partie sur laquelle il est appliqué ; ou comment une dose extrêmement petite d'un remede, suffit pour purifier le corps de certaines humeurs ? Si on répond que cela se fait par une espèce de Magnétisme ; & si celui qui fait cette réponse connoit de quelle maniere se produisent les phénomènes de l'Aiman, & comprend que ceux sur lesquels on l'interro-

ge,

ge, se forment à peu près de même, le mot de *Magnétisme* sera plein de sens chez lui. Mais si celui qui emploie ce mot, ne connoît ni l'action de l'Aiman, ni par conséquent les rapports des cures, dont je viens de parler, avec ce qui se passe autour de cette pierre, il est évident qu'il se hazarde trop de répondre, quand il répond sans avoir aucune idée de ce qu'il dit. Un tel langage est peut-être plus ordinaire qu'on ne croit. Les ignorans se chargent la mémoire de ce qu'ils ont entendu dire à de plus habiles; ils appliquent ensuite, dans les occasions qui se présentent, ce que leur mémoire leur fournit, & tantôt l'application réussit & on y trouve du sens, tantôt on n'y en trouve point, mais pour eux c'est tout-un, ils n'y en voient jamais, & ce n'est pas ce dont ils se mettent en peine.

Si par le mot d'Attraction j'entens une détermination qui fait approcher le mobile d'un Corps, qui est le terme de sa tendance; j'entens ce que je dis. Mais dès que je ne donne pas à ce terme cette définition, je le prononce sans idée, il



est des ténèbres pour moi. Il en est ainsi du mot *Magnétisme*.

Le Magnétisme dit Mr. de Fontenelle (1722.) expliquera sans doute un très grand nombre de Phénomènes de la Nature, pourvu qu'on ne l'explique lui même, que selon les Loix de la simple impulsion; Car si on y fait entrer quelque chose de plus mystérieux, il deviendra trop obscur pour rien expliquer.

Le Langage des Anciens Chimistes étoit tout rempli de semblables termes. Par exemple, si par esprit dulcifié on entend une liqueur tirée du nitre, dont les pointes & les trenchans, ne perceront & ne déchireront rien, dans les entrailles de ceux qui les avaleront, on exprimera par ce terme un fait, & ce terme pris & borné en ce sens est significatif. Mais si on l'emploie pour désigner la Cause de cet effet, il n'en donne aucune idée; si l'on prétend que les pointes, & le tranchant des Sels qui nagent dans cette liqueur sont ou émouffés, ou renfermés bien sûrement dans des enveloppes, qui leur empêchent de per-



percer & de déchirer , on imagine une Cause dont on a une idée ; Il n'y a plus qu'à prouver qu'on a deviné juste.

Il y a plusieurs Mots dont la signification est suffisamment claire , par rapport à l'usage qu'on en fait , dans les Conversations , & le commerce ordinaire de la vie ; mais dont la signification n'est point assez déterminée , dès qu'il s'agit de Science & d'Idée exactes ; & c'est par cette raison que , par ignorance ou par malice , on fait l'étonné , on se met à rire , où l'on se fâche contre ceux qui en demandent la signification. Les disputes Académiques n'en fournissent que trop d'exemples.

Tels sont les Mots d'instinct , de Sympathie , d'Antipathie &c. dont une infinité de gens se servent , sans avoir jamais pensé à les définir.

Dans l'usage ordinaire , une énumération d'attributs , qui nous met en état de distinguer un sujet d'un autre , & de lui donner un Nom déterminé , cette énumération peut porter le nom d'*Essence* , en attendant



dant une Connoissance plus complete ; qui nous découvre , dans un sujet , les premiers principes de toutes les propriétés que nous y remarquons déjà. Ces premiers principes dans chaque Sujet , constituent ce que ce sujet *est principalement*.

Il y a des expressions que l'usage , dans de certaines occasions , tire & éloigne tout-à-fait de leur sens ordinaire. Lors , par exemple , qu'on finit une Lettre , par l'assurance ordinaire qu'on est *très-humble & très-obéissant serviteur* ; souvent les plus sincères & les plus modestes des hommes , ne pensent point conformément à ce que ce langage signifie , c'est une formule usitée pour assurer celui à qui on écrit , qu'on a pour lui les égards que l'usage a établis.

Il y a certainement un grand nombre de termes qu'on ne manque pas d'appliquer dans de certaines occasions , dans un sens tout différent de celui qu'ils ont en eux-mêmes , & qui par là ne signifient rien , en signifiant tout autre chose que ce à quoi la première destination les détermine. Le mot de

*Bon*



*Bon* nous en fournira encore un exemple. Ceux qui donnent si libéralement cet éloge à une infinité de gens, seroient souvent embarrassés, si on les prioit d'expliquer ce qu'ils entendent par ce terme ; & si à l'imitation du Seigneur, on leur demandoit *pourquoi l'appellez vous bon*? Cet éloge si magnifique, & dont Dieu seul est véritablement digne, on le donne à des gens qui à peine méritent le nom d'homme.

Tel dans les discours & dans la conduite de qui on ne voit rien de raisonnable ; Tel qui fait tout le mal qu'il peut, & à la stupidité ou au peu de crédit duquel on est uniquement redevable, de ce qu'il n'en fait pas beaucoup, ne laisse pas d'être appelé un bon homme, par ceux qui ont quelque intérêt à le soutenir, ou par ceux à qui il sert d'amusement & qui en font leur jouët. Il y a des gens qui s'étant mis en tête de passer pour bons, se font une Maxime de louer tout le monde : le mot de *Bon* se présente fort à propos pour ce dessein, & si on se rend attentif à l'usage qu'on en fait, on trouvera

Tom. IV.

P

qu'il



qu'il marque, dans ceux qui s'en servent, un dessein sincere ou feint, de louer les autres, & en même tems une impuissance de trouver en eux quelque mérite qui soit digne d'être loué.

C'est ainsi qu'un terme, qui, originellement & par sa première destination, marque quelque chose de grand, s'éloigne entièrement de son premier sens, par l'application qu'on en fait.

Utilité  
de la  
clarté  
des  
mots.

II. Nous avons insinué, dès le commencement de cet Ouvrage, qu'un des buts de la Logique étoit de fournir des secours propres, à faire aisément passer dans l'esprit des autres, les Vérités dont on est instruit soi-même : il suit de là que c'est aller au but, & travailler en Logicien, que de réfléchir sur ce qui peut contribuër à la clarté du discours. D'ailleurs nous sommes tellement habituez, dès notre enfance, à joindre nos Idées à des Mots ; nous sommes tellement affermis dans la coûtume de parler à mesure que nous pensons, qu'on peut dire que méditer s'est s'entretenir avec soi-même, & se parler en

en quelque manière à soi-même. Les idées se trouvent par là dans une telle dépendance des termes qui les accompagnent, que les défauts du langage se repandent sur les pensées : de sorte que si l'on veut penser juste, il est nécessaire de parler exactement. Les Mots obscurs arrêtent le progrès de nos connoissances, & les termes clairs le facilitent.

La clarté de nos Connoissances & la clarté de nos Discours, se doivent reciproquement l'une à l'autre. Quand on connoît les sujets dont on veut parler, on en parle avec netteté; & quand on s'est accoutumé à des discours bien clairs, & bien intelligibles, on veut toujours entendre ce qu'on dit, & on ne se flatte pas de connoître, sous des idées obscures, ce que l'on ne connoît pas.

Une Idée, qui n'est pas suffisamment nette, donne lieu à un mot, dont la signification est confuse; & ce mot une fois reçu comme significatif, donne lieu à son tour à des méprises, & à des questions frivoles.



Le terme *Substratum* qui répond à celui de Substance, & qui signifie *Litière, Soutien, Point* ou *surface d'appui*; Ce mot une fois adopté comme juste & appliqué au Corps, a donné lieu de demander *quel est le sujet qui soutient l'Étendue?* On se trouve dans l'impuissance de l'indiquer, & de là on conclut que nous n'avons aucune idée de la Substance. Effectivement, nous n'avons aucune idée de cette Substance; mais c'est parce qu'il n'y en a point, & que ce mot n'est que le nom d'un Être supposé.

Les Hommes se sont tellement affermis dans l'habitude de borner leur attention aux *Mots*, sans se donner le soin de la faire passer aux *Choses* mêmes, que bien souvent pour leur faire condamner un homme, il suffit de lui donner un titre odieux. Qu'on s'avise de traiter l'homme du monde le plus raisonnable, & le plus convaincu de la vérité de la Religion Chrétienne, d'Hétérodoxe, de Libertin, de Payen, l'impression de ces termes est trop forte pour en appeler, c'est un fait décidé; après des mots si terribles on n'e-



examine plus. Nos Passions règlent notre Langage , & notre Langage décide de nos sentimens. Nous disons que nos amis sont modestes , & ont de l'honneur ; que nos ennemis sont fiers , ou sont rampans ; Ceux que nous aimons sont de sages économes ; ceux que nous n'aimons pas , sont , ou des avarés , ou des fous & des dissipateurs. Ce Langage nous plaît , & cela nous suffit pour le croire très sensé ; Le moien de souffrir ceux qui pensent autrement ! Ce sont des gens qui nous accusent de parler sans savoir ce que nous disons.

III. Si donc l'on souhaite de *Secours.* parler clairement, qu'on ne se hazarde jamais de parler, qu'après avoir exactement senti que l'on connoît tout ce sur quoi on entreprend d'instruire les autres. Que l'on ait soin , outre cela , de ranger dans son Esprit toutes les idées qu'on souhaite de faire passer dans leur , dans un tel ordre , que les premières qu'on y excitera , servent d'elles-mêmes à faire naître les secondes , celles-ci les troisièmes , & ainsi de suite : de sorte que la con-



tinuation du Discours achève seulement de faire éclore des idées, qui, en vertu de leur liaison avec les précédentes, naîtroient déjà dans un Auditeur attentif.

En rangeant ainsi les idées qu'on se dispose à exprimer, il faut avoir grand soin d'écartier toute superfluité. L'attention s'épuise, & l'esprit se rebute, quand il faut se prêter à de prétendus secours, dont on ne tire aucune lumière nouvelle, & dont on voit qu'on auroit pu se passer. Les petits génies ne manquent jamais de tomber dans cette faute; ils ne trouvent point que les minuties soient à négliger, & ils s'imaginent qu'à force de répétitions & de synonymes, ils se feront mieux comprendre: mais ce n'est pas le moien de se faire comprendre, que d'ennuier, & d'empêcher soi-même qu'on ne soit écouté.

Une précaution très nécessaire dans l'arrangement des idées, c'est de n'en placer aucune, dont on suppose l'évidence, sans l'avoir apperçue; car une des grandes causes de l'obscurité, c'est (comme nous l'avons dit dans le Chapitre précédent)



dent ) de supposer qu'on a compris ce qu'on n'a pas entendu ; une seule supposition gratuite , suffit pour tout gâter , les ténèbres influeront sur tout ce qui la suivra.

Pour bien ranger ses idées , il faut avoir de l'étendue d'esprit. La netteté contribuë à son tour , à cette étendue ; on parcourt un plus grand nombre d'Objets , & on les combine plus aisément , quand on les connoît mieux , & que l'on s'en est rendu les idées bien familières. Ce n'est pas seulement aux enfans à qui on apprend à parler , avant que de leur apprendre à penser. On tombe dans la même faute , à l'égard de ceux à qui on fait profession d'enseigner les Sciences. Il seroit à souhaiter qu'une heureuse habitude nous mît dans l'impuissance de nous exprimer , sur ce que nous ne connoissons pas très-distinctement , & à n'en parler que pour demander à le connoître.

Après ces premières précautions , après avoir ainsi choisi les idées , & déterminé l'ordre de ses idées , il faut passer au choix des signes , par le moien desquels on pourra les



faire naître dans l'esprit des autres. La clarté à cet égard dépend des mots, & de la suite des mots. Afin que le discours soit clair, il faut que les mots & leur arrangement soient conformes à l'usage. Les Mots ne signifient rien par eux-mêmes, & ils seroient tous vuides de sens, si l'on ne s'étoit pas affermi dans l'habitude de lier une idée à un son, en se rendant en même tems attentif à l'un & à l'autre, & en réitérant fréquemment cette liaison de l'idée avec le terme qui l'exprime. Ces réitérations fréquentes, ou, si vous voulez, l'usage, font que l'on n'a aucune peine à rappeler une idée; quand l'oreille, ou les yeux sont frappez de son nom, elle se présente sans aucun délai: mais les mots moins usitez n'ont pas le même effet; les idées ne les accompagnent pas avec la même promptitude, & il faut qu'une partie de l'attention s'occupe à les rappeler. On a donc un peu plus de peine à s'instruire par les discours où ils entrent; on ne voit pas si aisément ce qu'ils ont pour but de faire con-

noir



noître; en un mot ils ne sont pas clairs.

Il faut suivre l'usage, dans l'arrangement des mots, dans leur construction, & dans le tour des phrases, aussi bien que dans la signification & la force, que l'on attache à chaque mot. Un arrangement, qui s'écarte de l'usage reçu, & du génie de la Langue, arrête d'abord l'Auditeur; & il ne faut pas que les mots distraient aucune partie d'une attention, que les choses méritent toute entière.

Si le langage des hommes étoit exact, pour parler clairement & exactement, il suffiroit de se conformer à l'usage; mais comme ils se trompent souvent, & se représentent les choses autrement qu'elles ne sont, plus les noms qu'ils leur donnent répondent à leurs idées, plus ces mots sont des occasions d'erreur; pendant qu'on compte sur ces noms, on suppose les choses différentes de ce qu'elles sont, & l'on s'imagine de les connoître quand on ne les connoît pas. De plus les idées des hommes variant beaucoup sur un même sujet, il arrive

P 5 que



que le même terme qui est chez l'un le nom d'une certaine idée, est chez l'autre le nom d'une idée très-différente ; & ces idées pour avoir quelques traits conformes, n'en sont que des occasions plus efficaces de méprise. J'ai une certaine idée, je me sers d'un mot pour l'exprimer ; mais ce mot marquant chez d'autres personnes, plus ou moins qu'il n'y a dans mon idée, il arrivera aisément, que mon Auditeur, accoutumé au sens que d'autres donnent à ce mot, n'y attachera pas précisément la même signification que moi ; mais m'attribuera au delà de ce que je pense, ou ne verra pas tout ce que je pense.

Le premier soin des hommes, s'est borné à donner des Noms aux choses, dont ils avoient le plus de besoin ; Ils en ont ensuite donné, aux actions propres à les unir, & à celles qui étoient propres à les désunir ; & ces dernières idées ont d'abord été très imparfaites ; Car l'idée des *devoirs* s'est perfectionnée peu-à-peu, le Nom a subsisté, mais l'idée qu'on y attachoit a varié.

Sous

Souvent des expressions, dont la différence, dans bien des occasions, ne se fait point remarquer, sont capables, dans une autre, de faire tomber en erreur.

Le Père Buffier en allegue pour exemple ces expressions, *les gens raisonnables* & *des gens raisonnables*, dont l'une est générale, & l'autre particulière; mais qui, dans de certains cas, peuvent indifféremment être mises l'une pour l'autre. Quand je dis; *Il est des gens raisonnables qui ont de grands foibles*: J'entens qu'il est des foibles, qui n'attirent pas à ceux qui les ont, le titre d'hommes déraisonnables. Mais quand je dis; *Les personnes raisonnables ne portent jamais trop loin la complaisance*: Cette proposition, prise dans un sens universel, seroit trop sévère, & seroit refuser à des personnes raisonnables, un titre, dont ils ne méritent pas de déchoir.

Il y a peu d'objets qui n'aient plus d'un nom; mais rarement ces différens noms d'une même chose sont de parfaits synonymes: l'un est propre à la représenter sous une certaine face, un autre la représen-



te mieux sous une face différente : c'est de ce choix précis d'une expression qui n'ait rien de louche, que dépend la parfaite clarté. Ainsi une expression, pour être claire, c'est-à-dire, pour faire passer dans l'esprit de l'Auditeur, précisément les idées qui occupent l'Orateur, ne doit signifier ni plus ni moins que ce que l'on pense ; en un mot, elle doit être *Juste*.

Si on s'accoutumoit à ne parler jamais que clairement, il seroit plus facile de se garantir d'obscurité dans les occasions importantes, dans lesquelles on voudroit bien être clair ; mais on n'en fait pas venir à bout, parce qu'on ne s'en est pas fait une constante habitude. Pour l'acquérir parfaitement, il faudroit toujours se taire sur les sujets inconnus, sur les sujets nouveaux, & sur lesquels on n'auroit pas encore eu le tems de réfléchir tranquillement & par ordre. Il faudroit dans chaque sujet, distinguer ce que l'on conçoit clairement, d'avec ce qu'on entrevoit, & d'avec ce qu'on ignore ; parler sur l'un positivement, & se contenter de proposer.



fer ses doutes sur l'autre. Il faudroit avoir moins de repugnance à écouter, qu'on n'en a ordinairement. Il faudroit se faire une Loi d'être clair dans ses *Objections* mêmes. Souvent on ne propose des difficultez que pour ne demeurer pas muet ; pour faire voir qu'on fait aussi dire quelque chose, ou ce qui est pis, pour avoir le plaisir malin d'inquiéter, d'embarrasser ceux-là même qui ont le don de se faire écouter, & passer soi-même pour avoir un discernement plus exact, & des vuës plus fines & plus étendues. Mais c'est en quoi l'on se trompe. Rien n'est plus dangereux que de vouloir briller mal à propos, & on se donne souvent un ridicule, par l'empressement que l'on a d'en trouver aux autres. Des objections trop précipitées prouvent plus souvent l'ignorance de ceux qui les font, que les méprises de ceux contre qui on les fait. Avant que d'objecter, il faut se former une idée exacte du sentiment que l'on combat ; il faut se rendre familiers les principes sur lesquels on l'établit, & se rendre  
at



350 LA LOGIQUE  
attentif à la validité des conséquences qu'on en tire.

Quand on néglige ces soins, on s'expose à proposer, comme une difficulté qui renverse un sentiment, ce qui au contraire donne lieu à un éclaircissement qui le confirme.

On a reproché à Mr. Parent d'être obscur dans ses écrits. Cette obscurité qui tient naturellement au grand savoir, pouvoit aussi venir de l'ardeur d'un génie vif & bouillant. Quelques fois à la faveur de ce préjugé établi, on se dispensoit un peu trop facilement de chercher à l'entendre, & je sçai par expérience, que sans être fort habile, on y parvenoit quand on vouloit s'en donner la peine. Mr. de Fontenelle (1726.)

Si les Auteurs s'étudioient plus qu'ils ne font à la netteté, souvent le soin qu'ils prendroient d'éclaircir leurs pensées, & de les mettre dans tout le jour possible, leur en découvreroit à eux mêmes l'erreur. Mais on est vain & paresseux, & on compte aussi sur la vanité & la paresse de ses Lecteurs, qui par ces principes, acquiescent  
sou.



souvent, ou font semblant d'acquiescer à ce qui leur paroît difficile à entendre.

Quand le langage usité ne fournit pas des expressions assez justes, & qu'elles disent trop ou trop peu; il faut ou inventer des mots nouveaux, ou attacher à ceux qui sont déjà en usage, une signification plus précise, & un sens plus déterminé, ou en emprunter d'une autre Langue, ou enfin rassembler plusieurs mots, pour faire entendre ce qu'un seul n'exprimeroit pas assez bien.

Quand on a des idées toutes nouvelles, il vaut mieux les exprimer par des mots nouveaux, que d'emprunter ceux qui sont déjà établis. Un Nom ainsi emprunté, seroit trop équivoque, & feroit de la peine; l'Idée qu'on a accoutumé de lui lier se présenteroit d'abord, par la force de l'habitude; il faudroit donc l'écartier, & en rappeler une autre, & ces efforts distrairoient l'attention que l'on doit ménager avec tout le soin possible. Mais quand les choses dont on doit parler, sont assez connues, au moins



en partie , & ont déjà reçu leurs noms , si on leur en imposoit de tout nouveaux , ce seroit assujettir l'esprit à de nouvelles habitudes , & l'obliger à faire de nouvelles liaisons sans nécessité.

Comme l'Usage est le maître du Langage , dès qu'une personne introduit de nouveaux termes , elle paroît s'emparer d'un droit qui appartient à la multitude , & vouloir régner lors qu'il faut seulement obéir. Le Public se soulève donc contre cette témérité , comme contre une tyrannie ; & les Inventeurs de nouveaux mots , se rendent odieux ou ridicules. De plus , la nouveauté frappe , elle réveille l'attention , & quand un homme vient à reconnoître que ce dont il s'étoit d'abord laissé frapper , est peu de chose , le dépit le saisit , & il passe au mépris de celui qui s'est donné une peine superflue , & qui a voulu briller par un rien , ou par fort peu de chose. On souffre sans peine que chaque Science , & chaque Art , ait ses termes particuliers , puisqu'elle a ses objets , ses travaux , & ses instrumens propres , & hors de l'u-



l'usage commun. La Nouveauté plaît là où elle est nécessaire ; mais la Nouveauté est soupçonnée d'affectation, par tout où l'on peut s'en passer.

Ce n'est pas sans fondement qu'on s'est plaint, que le Public pardonne plus aisément à un Auteur qui écrit correctement, des choses contraires à la bienséance, qu'il ne pardonne de tomber, en donnant des leçons très-utiles, dans des fautes de Grammaire. J'avouë cependant que celui qui néglige son stile manque d'égards pour le Public, & péche par là contre la bienséance.

Quand on écrit en Latin, l'Usage permet de glisser des mots Grecs, s'ils expriment mieux ce qu'on veut dire, que ne feroient des mots Latins ; car on suppose que ces deux Langues mortes sont également familières aux Savans pour qui l'on écrit. Mais c'est une permission dont on abuse extrêmement. Il y en a qui, sans nécessité, lardent à tout moment un discours Latin, de mots Grecs, souvent même ils en fourrent, dont le sens est moins juste que ne seroit celui d'un  
ter-



terme Latin. Ils croiroient se deshonorer, s'ils écrivoient dix lignes sans ce prétendu ornement. Cette affectation est un vrai *Pédantisme*. Mais en vain tout le monde sent ce ridicule & se moque d'eux, le plaisir de se satisfaire, l'emporte sur tout ce qu'on pourroit leur dire. Ils sont opiniâtrément, par rapport au *Pédantisme*, ce que les gens de bien sont, avec raison, par rapport à la Vertu; les Mondains ont beau s'en moquer, le témoignage de leur conscience les dédommage d'une estime qu'on leur doit, & qu'on leur refuse.

Cette bigarrure de Latin & de Grec, ne se borne pas à rendre ridicules ceux qui en abusent, elle va plus loin, & fait bien plus de mal. Quand on n'a rien à dire de sensé, parce qu'on ne voit pas assez clair sur le sujet sur lequel on veut parler, & qu'on se croit néanmoins dans l'obligation de dire quelque chose; quand on se fait un point d'honneur de passer pour l'entendre, on cherche à cacher son embarras dans les termes que fournit une Langue qui n'est pas bien familière; Ceux qui

ne



ne les entendent pas, imputent bonnement à leur ignorance, & se reprochent à eux-mêmes, une obscurité qui ne laisse pas de leur être commune avec ceux dont ils admirent le savoir. Dans le tems qu'on se paioit de mots, c'étoit être à la mode dans le Pais des Savans: dès qu'une difficulté se présentoit, on sentoit qu'il falloit recourir à quelque distinction, & l'imagination d'un Docteur, faite à ce manége, & toute féconde en termes Grecs & Latins, l'avoit bientôt trouvée; son rang & son âge y donnoient du poids, & en faisoient le prix. C'étoit une monnoie de bon aloi, & de bon coin, personne n'osoit la refuser. Ce mal s'est répandu dans les Sciences les plus respectables, & qui par là devoient être hors de son atteinte. Que les Théologiens, de plus d'une Communion, examinent sérieusement leur Systême sur cet avis, ils n'y trouveront, par-ci par-là, que trop d'exemples de la précipitation dont je me plains.

Tous les Arts ont leurs termes,  
& ils ont chacun leurs ouvrages.

&c.



356 LA LOGIQUE  
& leurs instrumens. On ne sauroit  
contester une semblable prérogative  
aux Sciences, & aux Arts Libéraux ;  
mais on abuse encore tout-à-fait de  
cette prérogative. Ce que Messieurs  
les Doctes appellent leurs mots *Techniques*,  
sont des termes vagues, par là fort  
équivoques, & qui ne tiennent point  
lieu d'une nette définition. Celui-ci les  
prend en un sens, celui-là en un autre ;  
de là des malentendus, des disputes qu'on  
ne peut terminer qu'en abandonnant ces  
mots vagues, pour leur en substituer de  
déterminés, tirés du langage ordinaire :  
de sorte que leur prétendue briéveté  
trompeuse, n'impose qu'aux fots. Mais  
c'est ce que leurs Partisans ne sont pas  
même capables de comprendre ; en quoi  
ils font pitié : Et si le Public n'en souffroit  
pas, il y auroit de la charité de les laisser  
en repos ; car que veut-on que fasse un  
misérable génie, qui n'a jamais été  
enseigné autrement, & qui aiant été par  
son âge, ou par d'autres circonstances,  
plutôt que par son mérite, élevé dans  
une chaire de Docteur, se trouve réduit  
à siffler de jeunes Perroquets,  
sui-



suivant qu'il a été sifflé lui même, quand il apprenoit à être Perroquet?

Peut-être seroit il à souhaiter qu'on eut un peu plus de liberté d'employer des termes nouveaux, & de s'exprimer sous des tours un peu éloignés de l'usage ordinaire, on n'en seroit que plus intelligible; car souvent, dans la crainte de s'écarter d'un usage établi, on se réduit à des expressions qui ne font connoître qu'une partie de ce qu'on a pensé.

Mr. Locke L. II.  
Ch. XII.  
24.

Un moien sûr d'éviter des contestations, moien dont on faisoit peu d'usage autrefois, c'est de se rendre attentif aux définitions, qu'un Auteur donne des termes dont il se sert. J'ai distingué les Perceptions en deux espèces, celles que j'ai appelées *sensations*, nous apprennent ce qui se passe en nous; mais à celles qui nous font connoître les Etres, qui sont hors de nous, & qui nous instruisent de ce qu'ils sont en eux mêmes, je leur ai donné le nom d'*Idées*.

La conservation d'une idée, pendant quelques tems, dit (Mr. Locke L. II.)



Liv. II. L. II. ) ou la persévérance à la sen-  
 Ch. XII. tir , il l'appelle *Contemplation*. Il ap-  
 & pelle encore *qualités originelles* des  
 XXVII. Corps , celles qui n'en peuvent être  
 séparées , comme *Etendue* , *Figure*.  
 Il donne le Nom de *secondes quali-  
 tés* , au pouvoir de produire des sensa-  
 tions. Chap. XIX.

Les impressions extérieures font  
 naître cette manière de penser que  
 nous appellons *sensation*. La rappel-  
 ler , c'est *Recueillement*. Quand des  
 idées flottent dans l'Esprit , sans qu'il  
 donne à aucune son attention , c'est  
*Réverie* : s'il a besoin d'efforts pour  
 se fixer , c'est *Contention*.

Cette tyrannie de l'usage ne se-  
 roit-elle point fondée , au moins  
 en partie , sur l'attachement des  
 hommes pour les mots ? Ils s'y bor-  
 nent ordinairement , ils leur tiennent  
 lieu des choses , ils s'imaginent de  
 comprendre tout discours qui n'en  
 renferme aucun , qui ne leur soit fa-  
 miliar , & ils ne s'apperçoivent qu'ils  
 n'entendent pas ce qu'on leur dit ,  
 que quand leur oreille est frappée  
 de quelque mot nouveau , ou de  
 quelque construction extraordinaire ;  
 C'est seulement alors qu'ils s'avisent  
 de

de demander *que signifie cela ?* Dans toute autre occasion cette question ne leur vient point dans l'Esprit, & comme ils se la font très-rarement, ils ne se font point formés à y répondre, & elle les arrête tout court.

IV. Lors qu'on appréhende seu- <sup>Première</sup>lement qu'un terme usité ne soit défini- <sup>on de</sup>pris, à cause de ses différentes si- <sup>mots.</sup>gnifications, dans un sens différent de celui qu'on veut lui donner, & faire passer dans l'Esprit de ceux à qui on parle, il faut à la vérité se servir de ce terme, puis qu'il est en usage; mais il faut en même tems faire connoître précisément, & sans la moindre équivoque, quelles sont les idées qu'on lui attache. *Déterminer* ainsi la signification des mots, qui n'en ont pas une assez fixée, c'est les *Définir*.

Il est manifeste que l'on ne doit faire entrer dans ces *définitions*, que des mots déjà très-clairs, très-connus, sans aucune équivoque, & sans aucune obscurité; & qui soient tels ou par eux-mêmes, ou en vertu de quelque définition précédente. On voit de même l'obligation où l'on



l'on est , de ne prendre point dans la suite d'un Ouvrage , un mot déjà défini , dans un sens différent de celui qu'on lui avoit assigné ; car c'est manquer de parole à son Lecteur , & le jeter dans la méprise par le moien de l'obscurité & de l'équivoque.

Il y a un grand nombre de mots très communs , & dont par là on suppose la signification suffisamment connue , qui ne laissent pas d'avoir besoin d'éclaircissement. On doit les définir , dès qu'ils entrent dans des preuves ; car en matière de preuve il ne faut rien supposer , que ce qui est suffisamment clair , & dégagé de toute équivoque.

Cependant lors que la signification de ces mots , la plus usitée , quoique vague & imparfaite , suffit pour se faire entendre , on peut se passer de les définir ; on le doit même , parce qu'une définition plus exacte supposeroit quelquefois des connoissances qu'on n'a pas encore eu lieu d'établir.

Quelquefois on commence un Ouvrage par la définition de tous les termes qu'on y emploiera , & que l'on



l'on croit avoir besoin de quelque explication ; d'autres fois on définit les termes dont on a besoin , chemin faisant , & à mesure qu'en continuant l'Ouvrage , on parvient à de nouvelles connoissances , qui demandent de nouveaux Noms , pour exprimer de nouvelles Idées. On suit ordinairement la première de ces méthodes ; mais peut-être que la seconde mérite d'être préférée. J'ai au moins remarqué très-souvent , que nonobstant la simplicité & la clarté des Définitions , comme elles sont en grand nombre , & presque toutes sur différens sujets , les commençans se trouvent fatigués , & embarrassés de cette multitude , & de cette variété , & n'en conservent le souvenir qu'imparfaitement. D'un côté toutes ces Définitions leur paroissent trop simples & trop faciles , pour se donner le soin d'y insister ; & d'un autre leur grand nombre , embarrassant leur mémoire , est cause qu'ils n'en conservent qu'un souvenir imparfait. Mais si l'on attend de définir un mot , jusques à ce que l'on soit parvenu à l'explication même de la chose dont il est le nom ,

Tom. IV.

Q

&amp;



& à la découverte & à la démonstration de ses propriétés ; cette définition plaît , parce que d'abord après l'avoir apprise , on en voit l'usage , & sans avoir besoin de se la réitérer , pour en conserver la mémoire , les démonstrations qui la suivent immédiatement , en rendent l'idée assez familière , & elle se grave ainsi dans la mémoire , sans que l'on ait l'ennui de la répéter.

Un Homme se forme l'idée d'une ligne qui a une certaine courbure , mais différente de celles qui sont déjà connues. A cette courbe , dont l'idée est nouvelle , & lui appartient d'abord uniquement , il donne un Nom. Cela non seulement lui est permis , mais il le doit ; car sans ce moyen il ne pouvoit avertir les autres de sa découverte , ni leur en communiquer la connoissance. On auroit grand tort de le chicanner là dessus , & de prétendre qu'il auroit dû choisir un autre nom , pour l'imposer à cette idée. Elle est sienne , & il est en droit de la nommer , pourvû que ce nom ne soit point équivoque , & que l'explication qu'il en donne en rende le sens

suffi.



suffisamment intelligible. Mais par là même que cette définition est intelligible, & qu'on peut s'en former une idée claire, ce nom n'est point le nom d'une chimère, & d'un assemblage de contradictions, c'est le Nom d'une idée nette; & ainsi, en définissant un nom, on définit & l'Idée qui lui répond, & l'objet qui répond à cette idée.

Telles sont les définitions des noms, dont se servent les Mathématiciens; ces noms ils les appliquent à des idées réelles, & les objets qui répondent à ces idées, ou existent en effet, ou peuvent exister. On ne souffriroit point, par exemple, cette définition: *J'appelle un quarré, dont la surface est égale à celle d'un cercle, un Cercle Quarrable.* Cette définition suppose la possibilité de quarrer la surface d'un Cercle, ce dont on ne convient pas, & que de très savans hommes ont enfin reconnu impossible. Ainsi cette définition renferme une erreur, & son objet est Chimérique.

Si un homme s'avisoit de composer une Morale, suivant la Méthode des Géometres, distribuée

en *Définitions, Axiomes &c.*, & qu'il débutât par dire ; ( en tirant les termes du Grec , pour leur donner un air plus savant. ) J'appelle *Philargie* cette noble & infatigable inclination , qui nous rend attentifs à toutes les occasions d'accumuler des richesses.

J'appelle *Philautie* cette fondamentale Vertu par laquelle nous nous établissons pour le *Centre* de tout , & nous ne faisons rien qu'en vue de nous même.

Ce prétendu Philosophe se mettroit-il à couvert d'objection , en disant ; N'est-il pas permis de déclarer l'idée que nous attachons à un mot ? *Mais*, repliqueroit-on avec justice : „ Le Langage des hommes „ est déjà allés inondé d'expressions „ propres à les jeter dans l'erreur , „ sans y en ajoûter de nouvelles , „ qui y tendent directement. Vous „ allés composer une Morale du goût „ des *Scélérats* , tout comme par ses „ définitions captieuses , & ses termes obscurs & équivoques , *Spiritus* „ nous en a composé une , pour „ l'usage de ceux qui cherchent à devenir Athées.



V. Il y a bien de la différence <sup>Seconde</sup> entre déclarer dans quel sens on <sup>défini-</sup> prendra un terme, & quelles idées <sup>on des</sup> on lui attachera; & entre décider <sup>mots.</sup> quelle est la signification & la force d'un mot dans le discours des autres. La première de ces Définitions est arbitraire, & moiennant que l'on observe les règles précédentes, on en est le maître; mais il ne dépend point de nous qu'un autre ait parlé dans un certain sens, ou ait pensé d'une certaine manière, & ait exprimé de certaines idées par de certains mots. Pour prononcer juste sur cette question, il faut s'appliquer à connoître l'usage, qui étoit établi dans le tems qu'un Auteur a parlé ou écrit; non seulement ce'a, il faut de plus étudier le génie & les manières de parler de cet Auteur, pour s'assurer s'il n'aimoit point à s'écarter de l'usage, & à se faire des routes singulières; ou si emporté par son feu, ou seduit par l'imitation de quelque autre; par quelque foible enfin de quelque nature qu'il fût, il ne s'éloignoit point du chemin battu, sans avoir l'intention de s'en écarter.

Q 3

VI.



Idées ac- VI. Ce qui fait ici le plus de  
 cessoires. peine, c'est que les mots servent à  
 exprimer deux sortes d'idées, les  
*Principales*, & les *Accessoires*. L'*Idee*  
*principale*, c'est l'idée de la chose  
 même, c'est l'idée d'un certain  
 fonds qui demeure toujours le mê-  
 me, nonobstant la variété des cir-  
 constances qui l'accompagnent. Mais  
 outre cette *Idee principale*, un mot  
 a la force d'en réveiller d'autres ;  
 il renferme aussi les circonstances  
 qui accompagnent le fonds ; & il  
 renferme encore les sentimens avec  
 lesquels celui qui parle a regardé  
 ce fonds & ces circonstances ; car  
 un mot a souvent la force de faire  
 connoître, de quel œil celui qui parle  
 a envisagé le sujet dont il fait mention.  
 Entre les idées accessoires on doit  
 sur tout faire attention à celles qui  
 dévoilent les sentimens de l'Orateur,  
 sur le sujet qu'il traite ; car  
 il y a une manière de conter un  
 fait, qui renferme le jugement qu'on  
 en porte, & par-là une narration  
 peut prévenir les Auditeurs, par le  
 tour qu'on lui donne. Il y a des  
 expressions qui engagent à haïr ou  
 à mépriser ; & il y en a au contrai-



re qui disposent à estimer & à admirer, ce sur quoi il semble pourtant qu'on ne décide rien, qu'on se contente d'exposer tout simplement.

Un mot peut avoir eu de la dignité dans une langue, que l'usage lui a fait perdre dans une autre. En François le mot de *Vache* suffiroit pour défigurer la plus belle Eglogue. En Latin il produit un bon effet dans la Poësie Pastorale. Le mot de *Marjolaine* ne peut entrer avec grace dans un Poëme épique; tandis que le mot *Amarantus* peut paroître avec agrément dans les vers les plus Héroïques. Mrs. Despreaux, & de Segrais le pensoient ainsi.

*Pindare*, après avoir donné les plus grandes louanges à un Héros, le quitte tout à coup, en lui disant *χαίρει φίλος*: comme vous diriez *bien vous soit mon Ami*. Mais ces formules, qui dans la langue Greque, ont je ne sai quoi de libre, de vif & de noble, seroient brusques & basses, dans la nôtre où la familiarité est plus modérée; elles seroient trop court, & tiendroient

Q 4 trop



368 LA LOGIQUE  
trop du Langage populaire. M. d. B.  
L. T. VIII. p. 547.

Les Grecs comparoient leur Jeunesse à l'Automne. Les Latins ont eu sur cela les mêmes idées ; mais dans notre Langue nous avons attaché une toute autre idée au mot d'Automne , employé par rapport à l'âge , & nous ne nous en servons qu'au sujet des personnes qui commencent à être sur le retour. Nos Poètes disent des jeunes gens , qu'ils sont dans le Printems de leur jours.

Quand M. Bayle essaie de justifier les ordures grossières dont il semble qu'il affecte de charger ses Ouvrages , en opposant l'effet d'un Discours , où les Idées de l'impureté sont exprimées sans enveloppe , à l'effet d'un Discours où elles sont déguisées , & ne laissent pas de s'insinuer dans un cœur , qui se justifie à soi-même le plaisir qu'il prend à les lire , par l'élégance avec laquelle on a su les envelopper , & les dégager de ce qui les rend odieuses ; vous diriez qu'il n'y a que ces deux voies d'en parler. Un Auteur sage , mais obligé , par  
la



la nature du sujet qu'il traite , à parler de ce qu'il hait , & dont il aime à éloigner ses pensées , laissé voir la contrainte qu'il se fait , & par le peu qu'il en dit , & par le choix de ses termes , qui ne frappent que peu l'imagination , qui n'excitent que des Idées vagues , & ne font voir ce qu'ils présentent qu'en petit & qu'en éloignement. M. Bayle prétend que les obscénités grossières sont moins dangereuses , parce , dit-il , qu'elles excitent l'indignation du Lecteur , qui offensé de ces grossièretés , ou ne les lit pas , ou les lit rapidement , & les condamne en les lisant. Mais auroit-il abusé , comme il a fait , de sa mémoire & de son génie , pour charger ses Livres de ce dont les honnêtes gens se plaignent , s'il n'avoit pas prévu que les Lecteurs , auxquels il destinoit ses Ouvrages , seroient fort contents de ces endroits ? Un cœur que les Idées de cette nature réjouissent , fait bon gré à celui qui lui fournit des armes contre la Raison , & des doutes sur la vérité des Maximes qu'il aime à rejeter.

Q 5

Le



Le plus souvent les hommes ne disputent, que parce qu'ils ne s'entendent pas ; & ils ne s'entendent pas, parce que si même ils attachent au même mot, la même idée principale, ils n'y attachent pas les mêmes idées accessoires.

Cicéron, dans le second Livre de *Finibus*, fait une remarque sur la clarté du stile, qui n'est pas à négliger ; il blâme les Epicuriens d'employer les termes de *Volupté* & de *Douleur*, dans un sens équivoque, & tout différent de l'usage ordinaire. A cette occasion il ajoute : *Si quis ita loquatur ut non intelligatur ; id duobus modis sine reprehensione fit : aut si de industria faciat, aut si rerum obscuritas in causa sit.* C'est-à-dire que l'on peut quelquefois avoir des raisons, pour ne s'exprimer pas clairement. Un Auteur Célèbre, par exemple, présente au Public des Lettres d'un Juif à un de ses confrères, habitant de Constantinople ; *Croirois-tu*, lui dit-il, *qu'on se soit donné la peine d'écrire un in folio contre Bayle ?* Ces expressions sont susceptibles de plus d'un sens. Les feuilles Hebdomadaires ont un débit d'au-



d'autant plus grand, quelles sont du goût de plus d'un Lecteur; les partisans de ce Célèbre Pyrrhonien, liront avec plaisir, qu'écrire contre lui un *in folio*, c'est une peine perdue: ceux au contraire, qui n'ont pas été édifiés de ses ouvrages, pourront se persuader qu'on s'est donné plus de soin qu'il n'étoit nécessaire, pour le décréditer, & qu'un *in quarto* auroit été plus que suffisant: quelques uns enfin pourront conclure de là, que le Philosophe de Rotterdam a paru bien redoutable à son Examineur, puisque celui-ci a rassemblé tant de réflexions, pour affoiblir ses argumens, & pour dissiper ses doutes.

A cela ne pourroit-on point ajouter, qu'il y a lieu d'être surpris, & peut être même d'être effrayé, du penchant des hommes pour le Pyrrhonisme, puisqu'il a falu s'armer d'une longue persévérance, pour examiner sérieusement les raisons de ceux qui prétendant, qu'il est inutile de raisonner, & avouent par là qu'ils n'ont rien avancé de concluant.

Un Auteur illustre autant que ju-



372 LA LOGIQUE  
dicieux, distingue ainsi les termes d'*Innocence*, de *Sagesse* & de *Vertu*. L'*Innocence* consiste à ne faire point de mal, & à n'apporter aucun trouble à la Société. La *Sagesse*, à se rendre attentif à ses véritables & solides intérêts, à les démêler d'avec ce qui n'en a que l'apparence, à choisir bien, & à se soutenir dans des choix éclairés. La *Vertu* va plus loin; elle a à cœur le bien de la Société: souvent même elle lui sacrifie ses propres avantages; elle sent la beauté & le prix de ce Sacrifice, & par là ne balance point de le faire quand i faut.

Seneque distingue ainsi les idées accessoirs attachées à ces trois termes, *Bienfait*, *Office*, & *Service*; *Beneficium*, *Officium*, *Ministerium*. Nous recevons un *Bienfait*, de celui qui pouvoit nous négliger sans en être blâmé. Nous recevons de bons *Offices*, de ceux qui auroient eu tort de nous les refuser; mais que nous ne pouvions pourtant pas obliger à nous les rendre. Mais tout ce qu'on fait pour notre utilité ne sera qu'un simple *service*, lors qu'on est réduit à la nécessité indispensable de s'en acquies



acquiter. Il a pourtant raison d'ajouter, que l'affection avec laquelle on s'acquitte de ce qu'on doit, mérite bien d'être comptée.

*Génie & Talens*, expriment des qualités d'Esprit estimables. Le *Génie* est général, le *Talent* particulier. La *Bisarrerie* & les *Caprices*, sont des écarts de la Raison. La *Bisarrerie* est à peu près continuelle; Les *Caprices* viennent par intervalles.

Lors qu'on prouve une possibilité par un *exemple*, c'est une *Expérience*: si on le propose à imiter, c'est un *Modèle*: Si on l'allègue pour donner du poids à un conseil, c'est une *Autorité*.

L'idée fondamentale, attachée à ce terme, est une idée de ressemblance; c'est l'expression d'un rapport. Cette ressemblance dévient *Cause*, quand elle fait naître la persuasion d'une possibilité; car dès qu'un fait est reconnu, son semblable est possible. Elle est encore *Cause*, quand elle produit l'*imitation*: Elle soutient encore ce titre, quand elle rend *Docile* à l'observation d'une *Règle*.



Il est des mots très usités, dont il n'est pas facile de déterminer le sens : Ils en ont en effet plusieurs. On appelle un Esprit *Original*, celui qui pense de source ; celui qui n'a pris personne pour *modèle*, & qui mérite de l'être. On donne aussi ce nom, à ceux qui ont quelque travers d'Esprit, ou des manières singulières. Quelquefois encore il exprime un talent physique, équivoque dans ses effets ; une facilité à s'exprimer d'une manière qui s'empare de l'attention, & qui ébranle l'esprit & le cœur, entraîné à acquiescer, à aimer, à craindre.

Il est encore des mots fort en usage, mais à qui tous ceux qui s'en servent ne donnent pas le même sens ; peut-être parce que les premiers, qui les ont mis à la mode, ont voulu exprimer par là des idées, qui n'étoient point précises. Un homme *du bel air*, un *galant* homme, un *Joli* homme, ce qu'on appelle *Petit Maître*, s'applique à bien des espèces, qu'il ne seroit pas facile de réunir sous un seul Genre, n'y en eut-il que deux, les Originaux & les Copistes, dont les

uns



uns encore outrent & forcent la Nature, & les autres ne savent pas choisir leurs modèles.

P. Buff *Soc. Civ.* p. 136. Les manières hautaines, portées à un grand excès, s'appellent *insolentes*, du mot Latin *insolitum*.

Il en est qui se donnent pour *Importants*; c'est-à-dire, pour des gens qui, par leurs liaisons, leurs intérêts & leurs affaires auprès des Grands, veulent faire croire qu'ils se tiennent bien au dessus du vulgaire. Un homme *Habile* n'a garde de vouloir le paroître : *L'important* se fait mépriser & haïr.

Par une autre raison, il est encore difficile de fixer la signification des Mots, l'usage les étend peu-à-peu. On a dit que *l'Estime* avoit pour objet le *Mérite* personnel, & que la *Considération* se donnoit aux relations extérieures; mais il y a de ces relations estimables en elles-mêmes, & d'un grand fruit à la Société; & souvent aussi un homme sans rang, & sans richesses s'attire, par ses lumières, & par sa probité, des marques d'une considération distinguée.

La



La *Timidité* est l'effet du naturel & de la défiance, & par là s'oppose directement à la *Présomption*. Mais quelquefois aussi elle part d'un *Orgueil* qui craint de se trahir. On voudroit passer pour ce qu'on n'est pas, & on craint de se faire connoître.

On donne le nom de *Connoissances* à ceux avec qui on vit avec tous les dehors de l'amitié.

*Savoir vivre*, & *savoir le Monde*; c'est savoir garder les bienséances.

S'Imaginer aisément que les autres y ont manqué, c'est ce qu'on appelle l'*Esprit tracassier*.

On peut être *poli*, & parler *sincèrement*; on peut même être poli, & contredire: c'est la manière d'en user, qui distingue l'homme *poli*, de l'homme *grossier*; l'un est naturel, l'autre contraint. Tout ce qui se fait contre la raison, la bienéance, & l'usage est *Sottise*: le sot le fait par un faux goût.

Nos *Pareils* sont des personnes de la même profession, ou du même rang. Nos *Egaux* sont ceux dont le mérite ne surpasse pas le nôtre. L'un de

de ces termes marque l'Espèce, & l'autre la Quantité.

Ce Vers, *Tel est devenu fat, à force de lecture,*

*Qui n'eut été qu'un sot en suivant la Nature.*

Ce Vers une fois approuvé, détermine les Idées accessoirees de ces deux termes. Au peu d'Esprit du Sot, le *Fat* ajoute la présomption.

Dans un Etat qui étoit libre, mais qui a passé sous la Domination d'un seul, chaque particulier trouve qu'il est de son intérêt de donner le nom de *devoir*, à ce qui affermit l'autorité dominante, & on traite de *factieux*, tout ce qui peut tendre à ramener quelque partie de l'Ancienne Liberté: Auparavant l'intérêt général s'unissoit avec le particulier, pour tenir un tout autre Langage.

Si l'on se rend bien attentif à tous les endroits où l'Evangile emploie le mot de *Charité*, on se convaincra aisément, que ce terme exprime une disposition de cœur, qui nous rend chers les autres hommes, & nous les fait regarder en  
fré-



frères ; qui nous intéresse en leur fort , indépendamment de tout retour sur nous mêmes , & de toute vue d'Amour propre ; Il faut les aimer comme Dieu les aime , & nous aime nous mêmes ; Il aime à voir & notre probité & notre félicité , non à cause de ce qui lui en revient ; mais parce que nous sommes son Ouvrage , & les effets de son infinie bonté. Ce trait empreint sur nos semblables , doit suffire pour nous les rendre très chers. Ce n'est pas en vue des retours , & de ce qui en reviendra qu'on les aime ; On ne les aime pas même par le desir d'en être aimés ; on les aime parce qu'on aime à les aimer , & lors qu'ils font par rapport à nous ce qu'ils doivent , nous en sentons de la satisfaction , parce que les aimant , il nous est très doux de les voir dans l'état , ou ils doivent être ; & que leur amitié pour nous , nous met en état de leur être plus utiles.

Les idées Accessoires modifient la Principale , quelquefois elles l'étendent , souvent elles la resserrent ; C'est ce qui arrive à toutes les expressions.



pressions *hyperboliques*. On dit qu'un homme *meurt de faim*, quand il fait mauvaise chère, ou qu'il a beaucoup de peine à gagner sa vie. On dit qu'un homme *ne fait rien*, quand il ne fait pas ce qui convient à sa profession. Nous disons qu'il nous est *impossible* de faire ce à quoi nous ne pouvons nous résoudre, qu'avec beaucoup de peine, & dont nous ne saurions venir à bout, qu'après bien des efforts. Il est des hyperboles que l'usage a rendu si familières, qu'on en fait le véritable sens du premier coup, sans avoir besoin de penser qu'il faut les prendre au rabais. Mais il n'est pas rare qu'on se trompe, quand ces expressions tombent sur quelque sujet qui n'est pas assez connu, ou qu'on les trouve dans une Langue, dont on ne connoit pas assez le génie, & qu'on ne s'est pas rendu assez familière.

On dit qu'il faut *ignorer* son propre mérite : c'est à dire, qu'il faut être aussi éloigné de s'en vanter, que si on ne le connoissoit pas. On dit qu'il faut *oublier* les biens qu'on a faits, & les maux qu'on a

re-



reçus : c'est-à dire, qu'il ne faut avoir aucun penchant, ni à publier ceux-là, ni à reprocher ceux-ci. On donne le même nom à des actes différens, pour peu que leurs effets se ressemblent : *N'arrêter pas son attention, s'appelle ignorer, oublier.* Pour avoir pris ces expressions trop à la lettre, on a fait de la Morale un galimathias, un tas de Paradoxes absurdes, & de Maximes outrées ; On a mis en opposition la Vertu avec la Lumière ; le Devoir avec la Vérité.

Les Ecrivains Sacrés se sont servis du même stile, même en parlant de Dieu : *Il se repentit d'avoir fait l'homme, il en fut déplaisant en son cœur* : C'est à dire, les crimes des hommes auroient fait naître ces sentimens dans leur Créateur, si l'infinie perfection de sa Nature ne le mettoit au dessus de tout chagrin, & de toute foiblesse. Mais par Sagesse, & par un pur amour de l'ordre, il traita le Genre humain avec autant de mépris & de sévérité, que s'il s'étoit repenti de l'avoir formé.

Quand



Quand on a quelque doute sur les idées accessoires, & que l'on peut s'adresser à celui qui parle, il faut lui demander qu'il s'explique plus précisément. Quand la Langue dans laquelle un Auteur s'exprime, est une Langue vivante, on a dans l'usage, dans les Livres du tems, dans les décisions des habiles gens, & reconnus pour Maîtres dans la Langue, des secours aisés pour s'assurer sur les idées accessoires.

Il est vrai que ces secours se trouvent insuffisans, lors qu'un Auteur s'égare, dans des singularités de Langage & de Stile; mais il y a peu de fruit à tirer d'une lecture, dont l'Auteur a le génie si mal tourné; & pourquoi se mettre en peine d'aprofondir ce qu'il pense, s'il ne s'explique pas lui-même nettement, au moins dans quelques endroits de son Ouvrage? Au lieu donc de se fatiguer à découvrir la pensée d'un Auteur qui ne fait pas s'expliquer nettement, même par rapport à ses contemporains, on fera un meilleur usage de son tems, si on l'emploie à méditer, & à s'instruire soi-même, ou à lire des Ou-  
vra-



vrages mieux écrits. Rarement un homme pense juste, quand il s'exprime très-mal, après avoir eu le tems de s'exprimer mieux : Souvent après beaucoup d'effort on trouveroit qu'il a pensé une sottise, ou qu'il n'a pas su lui même ce qu'il vouloit dire, ou enfin que, sous un tour embarrassé, il n'a renfermé qu'une vérité des plus communes.

Idées accessoires  
changeant.

VII. Mais quand on lit un Livre ancien, écrit dans une Langue morte, il y a plus de façon à découvrir au juste la force de ses termes; car les idées accessoires, varient souvent dans une même Langue, & chez un même Peuple, & la force de plusieurs mots change avec le tems. Ainsi chez les Grecs celui de Tyran, de titre d'honneur devint un titre flétrissant; & chez les Romains le nom d'Empereur, qui d'abord n'ajoutoit à l'autorité ordinaire d'un Commandant d'Armée, que quelque degré de gloire, devint ensuite le titre de ceux qui se trouvoient effectivement en possession de l'autorité souveraine.

Les



Les mots demeurent donc les mêmes, les idées changent quelquefois extrêmement avec le tems. Le terme d'*Héresie* étoit à peu près synonyme à celui d'*Hypothese*, & ne renfermoit rien d'odieux dans sa signification. On disoit *Héresie Pharisienne*, *Sadducéenne*, comme on disoit *Héresie Péripateticienne*, *Stoicienne*, &c. S. Paul dit, que pendant qu'il vivoit dans le Judaïsme, il s'étoit attaché à l'*Héresie Pharisienne*, la plus estimable qu'il y eut dans cette Nation; & il allé- gue cela en preuve de la droiture d'ame, & de la bonne intention avec laquelle il y avoit vécu; il ne se donne point par cet aveu ou plutôt par cette déclaration, le nom d'*Héretique Pharisien*, comme un titre flétrissant; il le renferme dans son *Apologie*, Si ce terme eût eu le sens qu'on lui donne aujourd'hui, c'est aux *Sadducéens* qu'il auroit fallu l'appliquer par rapport aux *Pharisiens*. Les *Héresies*, c'est-à-dire, les différentes *Hypo- theses* qu'on suivoit, n'avoient rien d'odieux entant qu'*Héresies*, ou entant qu'*Hypothesés*, & elles ne le deve-



devenoient que par la nature même des erreurs qu'elles renfermoient ; mais vraies ou fausses , importantes , indifférentes , dangereuses , elles retenoient également le nom d'Hypothese & d'Héresie : Ce n'est que dans la suite qu'on y a attaché une idée d'horreur , & d'horreur si grande , que peu s'en faut qu'on ne frémissé au simple son de ce terrible mot , qu'une infinité de gens prononcent , sans savoir ce qu'ils disent.

Par le moien des Idées accessoi-res , on fait quelquefois de si grands changemens dans la signification d'un mot , qu'à une idée très respectable qu'il faisoit naître , on en substitue une digne de mépris. Nous en avons un grand & triste exemple , dans le Terme de *Dévoit*. Ce Nom tire son origine du Verbe *Devouër* ; & dès qu'on est venu à reconnoître le bonheur & la gloire de son origine , dès qu'on s'est persuadé que l'on tient son existence du Créateur même de l'Univers , de celui par lequel sont toutes choses , & à qui tout doit se rapporter ; que peut-il venir à l'Esprit de plus raisonnable,

de



de plus conforme à ce que l'on est ,  
 que de se dévouër à cet adorable  
 Créateur ; de rechercher ce à quoi  
 il nous destine ; & à donner toute  
 notre application à ce but. Cepen-  
 dant une infinité de Mondains n'ont  
 point honte de dire , *pour moi j'ai-  
 merois mieux ne rien croire que d'être  
 dévot.* D'où vient cela ? C'est  
 que des gens qui faisoient profession  
 de connoître Dieu , & ses Loix , au  
 lieu de se faire estimer , comme ils  
 le pouvoient , par la régularité de  
 leur conduite , & la beauté de leurs  
 Exemples , se sont attirés du mépris  
 par des bisarreries , & ont éloigné  
 les autres hommes de leur imita-  
 tion.

Ce qu'on vient de lire donne lieu  
 à une remarque , sur le Stile & l'in-  
 terprétation du langage , encore plus  
 nécessaire que la précédente : tant  
 il est vrai que le Stile ordinaire des  
 hommes est imparfait , & chargé  
 d'ambiguités. Par exemple , lors que  
 l'on entend dire à un homme , *j'ai-  
 merois mieux être incrédule que d'être  
 persécuteur* , on pourroit lui faire un  
 grand tort , si on prenoit occasion de  
 cette antithèse de le soupçonner d'un



penchant à l'incrédulité. Un homme par sa propre expérience, ou par le récit que d'autres lui ont fait, ou par des lectures exactes & sincères, peut se trouver si frappé des Principes d'un Persécuteur, & des horreurs où ils conduisent, qu'il se croira beaucoup plus en droit de se défier d'un homme disposé à se faire un devoir d'exterminer, dès qu'il en aura la puissance, tous ceux qui ne pensent pas comme lui, que d'un homme qui vit sans principes; parce que s'il n'en a point, son humeur lui en tient lieu; & si son humeur dominante est de vivre en repos, il n'aura garde de traverser le repos d'autrui, de peur de s'attirer des retours qui troubleroient le sien, son objet unique. De plus n'ignorant pas de quel œil il est regardé par ceux qui pensent autrement que lui, il sent plus vivement l'obligation qu'il a, à ceux en qui il trouve son unique ressource.

L'Indulgence pour ceux qui errent, & qui errent même très dangereusement, n'est pas la preuve d'un Esprit d'indolence, & d'indifférence  
pour



pour la vérité ; elle peut être l'effet d'une grande compassion , qui engage à des ménagemens , d'où l'on peut esperer quelque succès , & se promettre qu'à force de patience & de bons exemples , on pourra ramener ceux qui s'égarerent dans le chemin qui conduit à la sûreté , & en faire des Profélytes sincères d'une pure Religion. Il y a un milieu entre leur applaudir & les rebuter ; entre ces deux extrémités il y a de l'espace.

Les spectacles , chez les Paiens , offroient , pour la plupart , des indécences , des infamies , même des inhumanités & des barbaries : ils faisoient encore une partie du culte des Dieux ; on célébroit des jeux en leur honneur , & on dressoit des Autels sur les Théâtres. Les Péres en ont tiré des argumens , pour combattre la Religion Paienne , & en déclamant avec beaucoup de force , & souvent avec beaucoup de fondement contre de certains spectacles , ils ont fait que les noms de Spectacle , de Théâtre & de Comédie , sont devenus des termes scandaleux : Tout cela a passé pour  
 R 2 des



des profanations. Mais auroit-on raison de condamner toute sorte de Tableaux, parce qu'il y en a, dont la vûe peut disposer à la licence, ou accoûtumer à la cruauté? & que fait-on sur les Théâtres, sinon d'exposer aux hommes des tableaux parlans de la vie humaine? Parce qu'autrefois on a adoré les images d'un Jupiter & d'un Mars, &c. n'est-il plus permis de les peindre, & y jeter les yeux, est-ce oublier qu'on a renoncé au Diable & à l'Idolatrie?

Il faut donc être sur ses gardes, pour ne point prêter aux Auteurs, des pensées qu'ils n'avoient pas, & sous prétexte que leurs expressions ressemblent aux nôtres, on n'en peut pas d'abord conclurre qu'ils pensoient comme nous. On ne doit d'abord attacher aux termes qu'on lit, dans les Anciens, que ce qu'on ne peut s'empêcher de leur accorder; & l'on ne doit pousser & étendre ses idées, qu'à mesure que les Auteurs eux-mêmes font comprendre, qu'ils poussent & qu'ils étendent le sens de leurs expressions, par l'explication qu'ils leur donnent, & par les



les circonstances où ils les placent. Souvent la nature de la chose dont ils parlent explique elle-même les mots qu'ils emploient, & en fait connoître la force & l'usage. Ce qu'un Auteur dit obscurément dans un Ouvrage, il l'éclaircit quelque fois dans un autre, & d'autres fois un éclaircissement, que l'on ne peut tirer de l'Auteur même qu'on lit, on le tire des Auteurs qui lui ont été contemporains, ou de ceux qui l'ont suivi de près; des Scholiastes, sur-tout, qui ont pris soin de l'expliquer, dans leur Langue encore vivante, & d'appuier leur explication de raisonnemens & d'autorités.

Si l'on n'interprète pas avec ces précautions les Anciens; & si l'on suppose témérairement que leurs expressions avoient autrefois la même force précisément qu'elles ont chez nous, on se remplira à tout moment de chimères, & l'on fera dire aux plus raisonnables, des extravagances. Le mot de *Démon* signifioit autrefois ce que signifie aujourd'hui le mot d'*Intelligence* ou d'*Ange*; les Anciens distinguoient les



Démons en bons & en mauvais ; mais aujourd'hui ce terme ne se prend plus qu'en mauvaise part : de sorte que si on lui attribue chez les Anciens le même sens qu'il a chez nous, on fera dire à Socrate mourant, qu'il espere de la bonté du Grand Dieu, de se voir placé dans la compagnie des bons Diabes. J'ai ouï un homme célèbre tourner ainsi Socrate en ridicule, dans un Discours fort sérieux. Aristophane n'auroit pû faire pis pour le décréditer, ou pour ruiner de réputation ceux qui l'estimoient ; tant il est vrai qu'un homme d'autorité, compte sur la bêtise d'un peuple qui l'écoute, & il est fondé à y compter. (\*)

Un (\*) Sermon de Mylord Evêque de Bangor sur ces paroles : *Mon Royaume n'est pas de ce Monde.* Jean XVIII. 36.

„ Le tems a apporté de grands changemens à la signification de certains mots.  
 „ L'ignorance & la simplicité des uns, les passions & les mauvais desseins des autres, sont la grande cause de ce désordre. On doit en prévenir les mauvaises suites, même dans les matières indifférentes, parce qu'il tend de sa nature à confondre les idées des hommes. Mais  
 „ quand

Un Chrétien qui diroit aujourd'hui que *l'Ame* est en quelque manière mortelle, & qu'elle ne vivra, que parce qu'elle ressuscitera avec le Corps, tiendrait un langage bien nouveau, & bien scandaleux. Cependant des anciens Pères ont ainsi parlé; mais ils attachoient à

R 4 ce

„ quand on découvre que ce renversement  
 „ s'est glissé jusques dans ce qu'il y a de  
 „ plus important & de plus sacré; on est  
 „ obligé de s'opposer avec moins de mé-  
 „ nagement au progrès d'un abus, qui  
 „ frappe au cœur de tout ce qu'on peut  
 „ appeler bon, & qui est sur le point de  
 „ faire éclipser aux yeux des hommes, la  
 „ lumineuse différence du bien & du mal.

„ L'unique remède à cet abus, est d'a-  
 „ voir recours à la Raïson, dans les cho-  
 „ ses qui sont de son ressort; & aux Dé-  
 „ clarations de Jésus-Christ, & de ses pré-  
 „ miers Disciples, dans les matières qui en  
 „ dépendent entièrement.

„ Le mot de *Religion*, au tems de Saint  
 „ Jacques, signifioit la probité & la vertu,  
 „ & une charité bienfaisante à l'égard du  
 „ prochain, en présence de Dieu le Père.  
 „ Ce mot est venu par degrés à désigner,  
 „ non pas la vertu & la charité; mais une  
 „ certaine pratique ou observation scrupu-  
 „ leuse des dehors, ou si j'ose parler ainsi,  
 „ de différens modes de Religion; quoi-  
 „ que la vraie Religion soit une, & que

„ ces



ce mot, une Idée fort différente de celle qu'on lui attache aujourd'hui; ils distinguoient l'*Ame* de l'*Esprit*: l'*Esprit* étoit seul une Intelligence immortelle; l'*Ame* signifioit chés eux le sujet de ces *Appétis*, & de ces *Passions* qui nous sont communes avec les Bêtes; la Philosophie de *Platon* menoit là, & on fait qu'elle avoit passé chez les Juifs.

Il  
 „ ces modes, souvent bizarres, soient dif-  
 „ férens en différens Païs. Il est cepen-  
 „ dant vrai, qu'encore qu'un homme vrai-  
 „ ement religieux, puisse faire usage de ces  
 „ pratiques extérieures, qu'il trouve éta-  
 „ blies, elles ne font non plus partie de sa  
 „ Religion, que son habit, ou les alimens  
 „ qu'il prend, &c. font partie de sa per-  
 „ sonne.

„ De même au tems & dans le Stile de Jé-  
 „ sus-Christ, le vrai Culte qu'il venoit éta-  
 „ blir parmi les Chrétiens, étoit l'Adorati-  
 „ on du Père, en esprit & en vérité. Mais  
 „ ce nom de Culte a été déterminé à mar-  
 „ quer seulement le service public. Ce-  
 „ pendant on s'en acquitte en plusieurs Païs  
 „ Chrétiens au detriment, & au rabais du  
 „ Père, qu'on oublie presque, ou à qui  
 „ l'on n'offre qu'un Culte partagé avec  
 „ d'autres que lui. Tout s'y passe de  
 „ manière à faire conclure à tout témoin  
 „ impartial, que l'*Esprit* & la *Vérité*, qui  
 „ sont l'essence du *vrai Culte*, n'ont aucu-

„ 66



Il est fâcheux, & j'ose ajouter  
scandaleux, de voir les contesta-  
tions des Savans, qui s'échauffent &  
se querellent, quand il s'agit d'ex-  
pliquer des Auteurs anciens & célè-  
bres. Faut-il que les différentes vu-  
ës qu'on attribué à Horace, à Ju-  
venal &c. quand ils ont avancé de  
certains mots, & qu'ils ont choisi de

R 5 cer-

ne part au Culte établi ; tant il est peu  
propre à inspirer de saines idées, & à  
édifier les consciences des hommes.

„ La Prière, à suivre l'idée que Jésus-  
Christ nous en a constamment donnée,  
d'un bout à l'autre de l'Evangile, & qui  
est si bien remplie dans le modèle qu'il  
en a lui-même tracé à ses Disciples ;  
la Prière, dis-je, étoit une effusion cal-  
me, & accompagnée de sérénité, de  
tous les sentimens & de tous les desirs,  
qu'un cœur sincère doit concevoir en sa  
présence. Mais ce mot a été si bien mis  
en œuvre par les hommes, & ils ont  
si précisément raffiné, en réduisant la  
Prière en art, & en multipliant à l'in-  
fini leurs méthodes, que ce mot est enfin  
parvenu à signifier de la passion, & du  
transport ; de sorte qu'un homme fera  
dans la *meilleure disposition* du mon-  
de, & ne fera pas cependant assez en-  
flammé de dévotion pour prier. Mille  
bonnes Ames ont été jettées par là, dans  
des scrupules, & ont douté si elles avoi-

ent



certains tours , mettent les Gens de Lettres , en fureur les uns contre les autres ; & que ceux qui se piquent d'aimer sur tout , ce qu'on appelle les *Humanités* , & d'en faire leur étude , la plus ordinaire & la plus chérie , paroissent les moins polis des hommes ? Dire qu'Homere a fait une telle allusion , c'est être visionnaire ; Ne le pas appercevoir , c'est

*Humaniores  
Litteræ.*

„ ent les dispositions nécessaires pour prier :  
 „ parce qu'elles ne sentoient pas un degré  
 „ suffisant de ce *Divin Enthousiasme* , qui  
 „ n'a pas plus de raport au devoir de la prière  
 „ re , qu'une fièvre en a , à la sincérité  
 „ des protestations que fait un sujet à un  
 „ Prince de la Terre.

„ L'Eglise de Jésus-Christ , continue-t-il ,  
 „ étoit dans la première signification du  
 „ mot , le nombre , petit ou grand , de  
 „ ceux qui croient qu'il étoit le Messie ,  
 „ ou de ceux qui se soumettoient à lui  
 „ comme à leur Roi , en matière de Ré-  
 „ ligion. On a ajouté depuis à cette  
 „ idée principale , un nombre innombrable  
 „ d'idées accessoires & incompatibles ,  
 „ qui l'ont entièrement défigurée : de for-  
 „ te qu'il est nécessaire de la rendre plus  
 „ simple , & de l'épurer , en retranchant  
 „ tout ce que Jésus-Christ en a voulu ex-  
 „ clure , lorsqu'il a dit que son Roiaume  
 „ ( terme figuré , sous lequel il a choisi de  
 „ représenter son Eglise ) n'est point de ce  
 „ Monde.



c'est manquer de sens commun. Le Poëte pensoit ainsi, c'est ce qu'on n'avoit pas remarqué jusqu'ici. Quelle gloire ! Et la découverte vaut elle la peine d'avertir qu'on l'a faite soi-même ? est-elle assez importante pour mettre son Auteur en droit d'être lui-même le Panegyriste de sa singulière pénétration ?

Je ne prétens pas qu'il soit permis, sous prétexte que ces matières ne sont pas de la dernière importance, de n'y donner qu'une attention superficielle ; de s'en faire un simple jeu d'esprit ; & de hazarder sans scrupule, tout ce qui vient la-dessus dans l'imagination : on prendroit une fatale habitude, & après s'y être affermi, en lisant les Auteurs Classiques, on pourroit bien l'étendre sur l'Écriture Sainte. Quoi que l'on fasse, il faut le faire sagement & attentivement ; mais cela même demande qu'on travaille tranquillement, & sans que l'orgueil & le plaisir de s'élever au dessus des autres, ait aucune part, ni à l'acquiescement qu'on donne à ses propres vûës, ni à l'examen qu'on fait de celles d'autrui.



La Liberté qu'on se donne de prêter à ce qu'on appelle les *Auteurs Classiques*, paroît sans conséquence, & voila pourquoi on ne se fait pas de scrupule sur ce sujet ; au contraire, en faisant penser un Auteur, ou avec plus d'esprit, ou avec plus de justesse, il semble qu'on se rend plus utile à la jeunesse, dans les mains de qui on met ces Auteurs, en vuë de former son goût.

Mais comme je viens de le dire, il est dangereux de porter cette habitude dans l'explication des Auteurs Sacrés. La Lecture de quelques lignes, aura fait venir dans l'esprit des idées qui plaisent, & desquelles on se repait agréablement, & à ce qu'on croit utilement.

Pour faire passer ces mêmes idées dans l'Esprit des autres, on paraphraîe ces paroles ; à des termes vagues, on en substituë de déterminés ; par là on risque, & pour le moins on se hazarde, d'affujettir les autres Lecteurs à penser, peut-être, au delà, de ce que l'Ecrivain sacré, leur donne d'instructions. On prétend qu'ils doivent voir dans ces paroles, ce qu'ils ne voient pas, & une



une retenue respectueuse est taxée d'orgueil & d'incrédulité.

Histoire de l'Académie Roiale des Belles Lettres : p. 215.

C'est à celui qui veut faire usage des autorités, à bien étudier le langage ordinaire de son Auteur, & par rapport au tems dans lequel il a écrit, & par rapport au sujet dont il traite; à bien examiner ce qui précède & ce qui suit, afin de pouvoir déterminer, après ces attentions, eu égard aux autres vérités Historiques, le sens naturel de certains mots, que l'ignorance, ou le mauvais usage, ont extrêmement détournée de leur primitive & véritable signification.

Ne croyez pas que j'aie rendu ici l'Anglois mot pour mot, malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui traduisant chaque parole, énervent le sens. C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, & que l'Esprit vivifie.

Si Monsieur de Voltaire parle ainsi sur son compte, que doit on penser des autres?

Le Père Buffier allègue en preuve de l'imperfection de toutes les  
Lan.



Langues , l'impuissance reciproque où l'on est , de rendre dans une , toute la force , & la beauté des expressions d'une autre. J'en ai là depuis peu un exemple frappant , dans la traduction françoise de la Logique de Mr. Wolff , sur laquelle le Traducteur me paroît avoir eu raison , de faire par avance ses excuses.

Il s'agit de savoir s'il y a des idées claires , qui soient pourtant confuses ; l'Auteur prend le parti de l'affirmation , & l'appuie par un Phénomène ; C'est celui d'un Ecolier de Botanique , qui prend sa leçon dans un Jardin , à côté , dit l'Auteur , d'une Belle Dame ; occupé d'un objet si attachant , il ne fait pas se souvenir , si une plante , qu'il a vuë il y a une année , dans un autre Jardin , est de la même espèce que celle qu'il voit aujourd'hui. Je n'entens pas la langue Allemande ; mais on soupçonneroit aisément que le Traducteur n'entend pas notre Langue , car cette Scène n'est rien moins que Françoise ; tant il est vrai , que ce qui peut être fort ga-



galand dans une langue , ne laisse pas que de paroître très plat, traduit dans une autre.

VIII. L'Étymologie ne fournit pas des secours assurés , pour découvrir les idées accessoires , attachées à une expression ; car l'usage tire le sens d'un mot , & l'éloigne peu à peu de son origine. *Bénir* , par son origine , signifie dire du bien , & par son usage , c'est en souhaiter , ou même en faire. *Saluer* , dans son origine , c'est faire des vœux pour la conservation d'une personne ; dans l'usage , c'est faire civilité , c'est presque rien , c'est grimacer. J'ai ouï une personne très grave , qui pour condamner les *divertissemens* , tiroit sa preuve de l'étymologie de ce mot ; se *divertir* , disoit-il , c'est se détourner , c'est s'éloigner du but , c'est agir follement. D'autres ajoutent qu'on cherche à se divertir , parce qu'on cherche à se détourner de soi-même , qu'on craint de se voir ; & quand à ces raisons étymologiques on ajoute : *Un homme poursuivi* ( comme nous le sommes par la mort & ses redoutables suites ) *s'amuseroit-il à*

Com-  
ment on  
s'en infi-  
truit.

Benedi-  
cere.

Salutare,  
Salutem,  
optare.

re-



*regarder des fleurs ?* Des gens accoutumés à lire sans examen, ne savent plus penser ; & souvent en même temps qu'ils condamnent ce qui n'est point condamnable, ils ne laissent pas de le faire, & ils s'accoutument par là, à agir contre leur conscience.

Quand même nous définirions le divertissement par un détour, toujours seroit il vrai, que si on peut se détourner du bien, on peut aussi se détourner du mal ; & on peut ne chercher dans des amusemens, qu'une diversion à ses maux ou à ses passions. Vous êtes incommodé, pensez-y le moins qu'il vous sera possible, c'est un des meilleurs remèdes. On vous a fait des chagrins, oubliez-les, en vous distraisant sur d'autres sujets ; ces sortes de plaies se ferment, & plus vite & beaucoup mieux, dans la joie que dans le chagrin. Vous vous êtes fatigué par des méditations sérieuses & intéressantes, ces pensées vous suivent malgré vous ; détournez en votre attention par quelque amusement. Mais voici la source de ces reflexions outrées : On se  
fait



fait des plans de dévotion contraires à la Raïson , & dès là la voix de la Nature , qui nous rappelle toujours à vivre conformément à ce que nous sommes , paroît une voix dangereuse ; on se fait une Loi de ne l'écouter point.

Il y a des termes dont l'usage a tellement fixé la signification , que l'idée accessoire est la première qu'ils font naître , & par là elle devient comme la principale. A l'ouïe de ces termes, *Sermon*, *Prêche*, la première idée & la principale qui s'excite, c'est celle de quelque chose de sacré, d'un acte de dévotion.

Comme toutes les Langues ne sont pas également riches ; il s'en trouve qui sur un même sujet, fourniront autant de termes , qu'on a attaché d'idées accessoires à la principale idée, qu'il ne sera pas possible d'exprimer dans une autre langue , que par des circonlocutions qui en feront disparoître la force & la beauté.

*Urbanitas* en Latin , tire son origine de *Urbs* , & en François *Civilité* tire la sienne de Cité, & de Citoyen. L'une & l'autre de ces expressions

sions



fions oppose les manières des gens de Ville à celles des habitans de la Campagne. Mais *Urbanitas* disoit plus chez les Latins, que *Civilité*. Chés les François, on pourroit l'interpréter par le mot de *Politesse*. En observant la *Civilité*, on se garantit du mépris; mais par la *politesse* on se rend aimable. Et quand on oppose à ce terme, celui d'*Impolitesse*, ce dernier se prend en deux sens, l'un très odieux, quand il paroît qu'on se met au dessus des Règles, l'autre qui n'est digne que de pitié, & qui, tout au plus, rend importun, quand on fatigue à force d'empressement. L'air les Discours, les Manières d'un homme poli, sont celles d'un homme qui aime sincèrement, & qui est porté à faire plaisir, parce qu'il estime & qu'il aime, & non pas en vuë de ce qui lui en reviendra.

Il n'y a qu'à lire avec attention les Auteurs, pour s'instruire de la force des termes, & du génie de leur Langue. A tout moment on tombe sur des endroits, où il est facile de puiser ces leçons, & où on les puisé en toute sûreté. Par

exem-



exemple , lors que Seneque après s'être fait cette objection, *Quand on se plaint d'un ingrat , ou qu'on demande un service , à celui à qui on en a rendu ; ne fait-on pas connoître qu'on prête un bienfait qui doit être gratuit ?* répond en disant , *Non ; car on n'exige pas , on demande seulement , & à peine demande-t-on , on se contente d'en faire souvenir.* Cette gradation *Non exigo sed repeto , & ne repeto quidem , sed admoneo ;* Cette gradation , & la nature même de la chose , fait évidemment comprendre , que le terme d'*exiger* , est d'une tout autre force que celui de *redemander*. On exige ce qu'on peut forcer à faire. On demande ce qu'on ne peut obtenir que de bon gré. De même quand il dit , qu'il y a bien de la différence entre les *obstacles* , & les *empêchemens*. *Multum interest utrum aliquid OBSTET tantum , an IMPEDIAT ;* cette opposition nous apprend que si les obstacles arrêtent , aussi bien que les empêchemens ; & s'ils ont cela de commun , ils different en ce qu'un *Obstacle* appelle simplement à des efforts ,

au



au lieu qu'un Empêchement lie, & rend les efforts inutiles.

Ep. XXXIX. Quand le même Seneque dit, *On est parvenu au comble de la misère, lors que non seulement on s'amuse, mais que de plus on se plait dans ce dont on devoit rougir; & il n'y a plus de remède, dès qu'une fois ce qui étoit vice au commencement, s'est converti en mœurs. TUNC autem consummata est infelicitas, ubi turpia non solum delectant, sed etiam placent: & desinit esse remedio locus, ubi quæ fuerant vitia, mores sunt.* On voit que plaire emporte approuver; & que les mœurs sont les effets d'une habitude enracinée, & qui a pris toute la fermeté de la nature même. Lors qu'il dit qu'on ne sort point de l'erreur; que l'on croit toujours, mais qu'on ne juge jamais; & que nous nous perdons, en nous réglant sur les exemples qu'on nous donne: on voit manifestement, que croire c'est suivre l'autorité, & juger c'est acquiescer à des raisons.

Comment on peut parler juste sans le savoir. IX. Un homme qui entendroit le latin & le François, pourroit, en choisissant ses mots, composer dans



dans l'une de ces Langues, un Discours qu'un Allemand, qui n'entendrait ni l'une ni l'autre, mais qui sauroit lire & écrire des mots Latins & François, viendrait à bout de traduire, par le secours d'un Dictionnaire bien exact & bien étendu. Sa Version François renfermeroit tout le sens du texte Latin; ceux qui entendraient les deux Langues le comprendraient ainsi, le Traducteur seul n'y verroit goutte. Or on raisonne quelquefois de cette manière; Un homme aura la mémoire assez heureuse, pour retenir ce qu'il a lû, ou qu'il a oui dire; il le repetera sans l'entendre que très imparfaitement; mais à tel s'adressera-t-il, qui entendra beaucoup mieux ce qu'il dit, que lui même. Un Orateur hardi, mais ignorant, doit prononcer un Discours, sur un certain sujet, qu'il n'a jamais étudié; On lui donne des Livres, & on l'aide de quelques conseils sur la manière de s'en servir; il en tire des lambeaux, & en forme un tissu dont quelques-uns de ses Auditeurs sentent la force mieux que lui; ils comprennent que ce qu'il dit, est bien

bien



bien prouvé quoi qu'il n'en sache rien lui-même. A la vérité il est rare qu'on puisse réussir, en assemblant de cette manière des mots qu'on n'entend pas. Le langage des hommes est trop imparfait, la plupart de leurs expressions sont trop louches & trop équivoques; pour en former un tissu juste, il faut nécessairement que l'attention aux choses, corrige à tout moment les absurdités, qui naîtroient du simple assemblage des mots. (\*)

Com.

(\*) Mr. l'Abbé Fleury, *Du choix & de la conduite des Etudes.* „ Les hommes „ ont bien plus de pensées qu'ils n'ont inventé de sons différens pour les exprimer; „ ainsi il n'y a point de langue où l'on ne demeure court, à quelque endroit. Ce n'est „ donc pas traduire parfaitement que de „ tourner simplement les mots, s'ils ont une „ construction barbare, dans la langue où „ on les rend. Il est vrai que cette manière de traduire, est la plus sûre pour la „ fidélité, & qu'elle donne au Lecteur le „ plaisir de voir dans la Traduction le génie de langue Originale. Telle est la „ fameuse Version des Septante. Elle représente l'Original, mot pour mot, & rend „ toujours les mêmes mots Hébreux, par les „ mêmes mots grecs, on ne peut traduire „ avec plus d'exactitude & de Religion. „ Le



Comme le Langage des Mathématiciens est plus précis, que leurs expressions sont moins équivoques, & leurs signes plus déterminés, il suffit très souvent de borner son attention aux signes, de les manier & de les combiner, suivant de certaines règles pour parvenir enfin à une conclusion très-sûre, par le moyen d'une longue opération, qui ne laisse pourtant aucune lumière dans l'esprit. C'est ce qui arrive tous les jours

„ Le respect du texte sacré faisoit craindre  
 „ d'en alterer le sens par le moindre chan-  
 „ gement. Mais ordinairement pour bien  
 „ traduire, il faut rendre la même pensée,  
 „ & autant qu'il se peut la même figure,  
 „ & la même force d'expressions, selon le  
 „ naturel d'une autre langue, & quand l'E-  
 „ colier s'en écarte, il faut lui faire sentir le  
 „ défaut de sa traduction. Diriez-vous, par  
 „ exemple, en vous plaignant d'un ingrat;  
 „ j'ai remporté plus de graces de mon bien-  
 „ fait envers lui? Vous diriez plutôt; il a  
 „ mal reconnu l'obligation qu'il m'avoit.  
 „ Le Latin a cela de particulier pour nous,  
 „ que comme notre Langue en vient, nous  
 „ croyons que les mots signifient ceux dont  
 „ ils viennent, quoique souvent il ne soit  
 „ pas ainsi. *Table* vient de *Tabula* qui si-  
 „ gnifie une planche, *Chambre* vient de  
 „ *camera*, qui signifie une Voute. *Fortis*  
 „ signifie *vailant*, & *valens* signifie *fort*,



jours à ceux qui n'ont appris la Géométrie & l'Arithmétique que par routine. Les Mathématiciens même d'un ordre très-différent, sont quelquefois si occupés d'un long & pénible calcul, qu'ils perdent de vûë le sujet sur lequel ce calcul roule; ils transposent; ils effacent; ils substituent les signes les uns aux autres, & après avoir fait bien des tours dans l'obscurité, ils parviennent à une formule, qui renferme elle-même un nouveau Problème. Cette formule exprime une Figure qu'ils ne connoissent point; Il faut la chercher & la deviner, & ce n'est qu'après l'avoir trouvée, que leur esprit voit clair, & que les Idées y succèdent aux Mots. Jusques à ce qu'ils en soient venus-là, ils avouent que leur connoissance ne va pas aux choses, & qu'ils n'en tiennent que les signes; aussi l'appellent-ils *Symbolique*, & elle n'est instructive que quand on a substitué la vûë des Choses, à celle des Signes qui en tenoient la place.

Cette Méthode a ses usages, mais elle a aussi ses inconvéniens.

On



On ne sauroit disconvenir qu'elle n'accoutume l'esprit à l'obscurité, à se passer d'idées, au moins pour un tems, & à se contenter de Signes, dont même on ne voit pas le sens. Dès qu'on la suivra dans des matières plus composées, dans des matières qui se présentent sous un plus grand nombre de faces, & qui sont plus exposées à ces erreurs qui naissent des équivoques, on s'y trompera presque toujours. Quelque exacts que soient les Mathématiciens, il leur arrive pourtant quelquefois de tomber dans des Paralogismes, lors que dans une longue démonstration, ils ne sont pas continuellement guidés par la lumière : il suffit que dans un seul endroit, ils aient pris un mot dans un sens tout différent de celui qu'ils devoient lui donner, pour répandre, dans tout le reste de leur raisonnement, l'erreur de cette seule équivoque. Les prétendues démonstrations du Mouvement perpétuel, & de la Quadrature du Cercle, proposées jusqu'ici avec tant de confiance, ont toujours renfermé quelque équivoque de cette nature,

Tom. IV.

S

&amp;



& on l'a laissée échapper en bornant, dans quelque endroit de la démonstration, toute son attention aux mots, sans la faire passer aux choses.

De certaines combinaisons de notes, ne sauroient donc assurer parfaitement de la vérité d'une conclusion : On n'est sûr de l'avoir trouvée, qu'à proportion que l'on voit clair dans ces notes qui en font le chemin, & qu'on joint la connoissance intuitive des choses mêmes, à la symbolique des notes.

Il est bon, dit Mr. de Fontenelle, qu'une Métaphysique générale précède le Calcul, le dirige, & l'éclaire ; mais ensuite, c'est le Calcul qui donne la précision & les détails ; Hist. de l'Ac. des Sc. 1706. pag. 73.

Cette Métaphysique, dont parle Mr. de Fontenelle, & dont il donne à tout coup, dans son Histoire, des exemples très instructifs, & très propres à procurer à l'Esprit humain de l'étendue & de la Sagacité, cette Métaphysique diffère du tout au tout, de la Métaphysique de l'Eco.



l'Ecole ; car au lieu d'imposer par de  
grands mots , & d'en demeurer à  
des idées vagues , qui éclairent peu ,  
& souvent n'apprennent rien ; il re-  
monte à la véritable origine des su-  
jets qu'il traite , & fait voir de quel-  
le manière le Calcul en développe la  
nature & les suites.

Mr. LOCKE Chap. X. 3. rassem-  
ble en peu de mots les défauts où  
l'on tombe en matière de Langage.

„ Celui qui a des noms sans idées ,  
„ ne prononce que des vains sons ;

„ Celui qui a des idées Complexes ,  
„ sans Noms , ne peut s'exprimer  
„ que par périphrase.

„ Celui qui employe les mots d'u-  
„ ne manière inconstante , ne fera  
„ pas entendu ; celui qui applique  
„ les mots à des idées différentes  
„ de celles qu'ils marquent dans l'u-  
„ sage ordinaire , ignore la proprié-  
„ té de la Langue , & parle Jar-  
„ gon.

„ Celui qui a des Idées des Sub-  
„ stances incompatibles , avec l'exis-  
„ tence réelle des choses , ( c'est-à-  
„ dire , toutes contraires à ce qu'el-  
„ les sont effectivement ) n'a l'Esprit  
„ rempli que de Chimères.

S 2

X. Le



De l'Elo- X. Le choix des mots clairs &  
quence. faciles à entendre, par cela même

qu'ils sont conformes à l'usage établi, justes & pleins de force par les idées accessoires qui en naissent, fait la véritable Eloquence, ou en fait sans contredit la principale partie. La véritable Eloquence est la perfection du Langage; & puis que le Langage est destiné à faire passer nos pensées dans l'esprit des autres, le Langage clair, qui est le plus propre à ce but, est aussi par là même le plus parfait. Tous les autres avantages, s'ils concourent avec celui-ci, contribuent à l'Eloquence; mais dès qu'ils donnent atteinte à la clarté, ce ne sont que de faux ornemens. Avec elle seule un discours peut être excellent; mais sans elle il ne vaut rien. C'est la pensée d'un grand Maître. Parler d'une manière à n'être pas entendu, ou pour ne rien dire, c'est abuser de la plus merveilleuse de nos facultés.

Si l'on se propose non seulement d'éclairer, mais encore d'émouvoir; les mots pleins d'idées accessoires, judicieusement choisis, & judicieusement placés, c'est-à-dire, conformément

ment à la Vérité & au but qu'on se propose, sont tout-à-fait propres à produire cet effet; puisque rien ne frappe avec plus de force, qu'un grand nombre d'idées, réveillées par un seul mot, dans un esprit déjà disposé à les recevoir aisément, & par la nature même du sujet que l'on traite, & par la suite & l'enchainure des choses qu'on vient de lui exposer.

A cette véritable Eloquence est opposée la fausse, qui n'apprend rien ou apprend peu, ou qui frappe & qui émeut sans éclairer. Quand un Discours est composé d'expressions si nettes, si justes, si choisies, & si bien rangées, que rien n'y fait de la peine à l'oreille; que rien n'y fatigue l'attention; qu'on l'écoute d'un bout à l'autre avec plaisir; & que sans avoir besoin de s'arrêter le moins du monde sur les mots, l'on saisit d'abord les idées, & presque les choses mêmes que ces idées présentent si nettement, & si naturellement: je reconnois un tel Discours plein d'Eloquence, & d'une Eloquence véritablement digne d'éloges. Mais lors que par la



414 LA LOGIQUE

nouveauté des expressions ou des tours, par la cadence des phrases & des périodes, par la pompe des grands mots, & par l'entassement des figures, un Discours occupe si fort l'oreille & l'Imagination, qu'on oublie que c'est pour les choses mêmes attachées à ces mots, qu'on doit réserver la vigueur de son attention; cette prétendue Eloquence n'est admirée que des sots, c'est le singe de la véritable; & lui donner la préférence, c'est comme si on avoit plus de goût, plus d'estime, & plus d'admiration pour les bonds, pour les grimaces & pour les malices d'un Singe, que pour les mouvemens réglés & judicieux, d'un homme. Cette fausse & imaginaire Eloquence, va directement contre le but de la parole, établie pour amener à la connaissance des choses; elle en détourne, en amusant l'esprit, & en l'arrêtant sur les signes.

On rebute une pensée parce qu'elle est naturelle, & une expression parce qu'elle est simple; c'est pour cela au contraire qu'il les faudroit choisir.

Un

4 2



Un Poète qui en faisant une Tragédie, ne pense qu'à faire de beaux vers, ne fera que de beaux Vers; mais un Poète qui ne pense d'abord qu'à développer de beaux sentimens, fera une belle Tragédie, & de beaux Vers.

XI. La multitude ordinairement peu en peine du solide, & qui se livre toute entière à ce qui chatouille les Sens, & qui recrée l'Imagination, ne cherche pas d'autres Discours; elle veut que des cadences frappent son oreille, & que des phantômes occupent son imagination. C'est pour lui plaire que les Orateurs ont donné dans les métaphores & dans le figuré. Ce style, qui consiste à présenter une chose à l'Esprit, sous l'image d'une autre, s'est encore trouvé tout-à-fait commode, pour ceux qui aiant de méchantes causes à défendre, se voioient dans la nécessité de faire prendre le change, d'amuser leurs Auditeurs, de les éblouir, de les détourner de la considération du sujet en question, pour les arrêter sur un autre, effectivement un peu semblable; mais en même temps

Du stile  
figuré.

S 4 assez



assez différent pour mériter une autre décision. Or après avoir supposé tout-à-fait semblables, les choses qui ne le sont qu'en partie, on obtient aisément que ce que l'on a décidé sur l'une, soit compté pour décidé sur l'autre.

Il y a des termes métaphoriques dans leur origine, que l'usage a rendus si clairs & si déterminés, qu'on en saisit d'abord le sens véritable, sans avoir jamais besoin d'y aller à travers l'image, qui a servi à y conduire, dans le temps de leur naissance, & ces fortes d'expressions doivent passer pour littérales: S'inquiéter, se tranquilliser, se calmer, s'exciter, suspendre son jugement, voir clairement une idée dans l'autre, sont des expressions de cette nature. Quand on les entend, on pense aussi peu à leur origine, qu'un homme qui ne sait pas le Grec, pense à l'origine du mot d'idée, qui dans cette Langue signifie Image, Représentation, Apparence.

Nous avons déjà proposé un préservatif contre les méprises, ou jettent les Métaphores & les Com-

paraisons. On dissipera l'obscurité qui les accompagne, & qu'on leur passe trop aisément; On évitera de décider sur ce qu'on ne connoit pas, & de juger d'un Objet sur le pié d'un autre, qui en est différent, si l'on change les expressions métaphoriques, en simples & en littérales, & si l'on s'abstient de prononcer sur les choses, & de croire qu'on les connoisse & que l'on en ait des Idées, jusques à ce qu'on en ait changé les expressions, & qu'on les ait amenées à cette simplicité.

L'Eloquence bien définie, la met à couvert de la censure de Mr. Loke L. III. Ch. 10. 34.

C'est la vogue que l'on a donnée à la fausse, qui fonde cette juste plainte. „ Les Hommes prennent „ bien peu d'intérêt à l'avancement „ de la Vérité, puisque c'est à ces „ Arts fallacieux qu'on donne le premier rang, & les récompenses. “

Non seulement le Langage figuré, laisse souvent de l'obscurité dans l'esprit de l'Auditeur, parce qu'en présentant une chose, sous l'image d'une autre, il empêche, par là



même ; de la connoître & de s'en former une juste idée ; il laisse encore l'esprit vuide d'idées, & par conséquent dans l'obscurité ; parce que souvent au lieu de présenter des Idées, il n'imprime dans l'ame que des Sensations & des émotions. Lors que nous sommes extraordinairement émus, le Stile ordinaire ne nous paroît pas répondre suffisamment à nos agitations intérieures. Pour avertir l'Auditeur de notre trouble & de nos agitations, nous avons recours à un Stile extraordinaire, & on l'interprétera conformément à l'intention de celui qui l'emploie, si on le regarde non comme l'expression de ses Idées, puisque, dans l'agitation où il est, il ne se donne pas le tems de les examiner, & de les justifier ; mais simplement comme l'indice des Sentimens qui l'occupent, & des émotions dont il est saisi. Peut-être que cette remarque fournira une explication fort aisée, & fort naturelle, d'un passage de l'Écriture, qui Rom. IX. a paru fort difficile. Quand St. Paul déclare, qu'il consentiroit de se voir *anathème* pour les freres,



on est en peine de savoir quelle Idée l'on doit attacher à ce mot ; mais peut-être que cet Apôtre ne s'est laissé aller à une expression si forte , que pour marquer la véhémence de sa compassion pour les Juifs , qui l'engage à se perdre soi-même de vûe , dans le trouble où le jette leur aveuglement , il ne feint point cette Emotion & ce trouble , il les sent en effet. Si cette conjecture est vraie , au lieu d'attacher à ce mot des idées formées de sens froid , & après un tranquille examen , il faut seulement le regarder comme un indice d'une émotion très véhémence , qui n'a rien de clair que la force , & le vif sentiment du trouble où elle jette. C'est peut-être encore par l'effet d'un pareil trouble , suite de ses reflexions sur ses péchés précédens , que cet Apôtre , occupé de leur grandeur , uniquement attentif sur soi-même , & perdant presque de vûe les autres , n'appercevant leurs fautes que de loia & en gros , mais considérant les siennes de près & en détail , se confesse le plus grand ou le premier des pécheurs. 1. Tim. I.



Car puis qu'il n'étoit pas le plus criminel des hommes, ce jugement, qu'il portoit sur lui-même, ne pouvoit pas être une suite d'idées éclaircies, & exactement comparées; c'étoit le Langage de la passion, il se haïssoit, & s'abandonnoit à des mouvemens de mépris & d'indignation contre lui-même. Quand le principe est bon, & que les émotions qui en sont la suite n'opèrent elles-mêmes que de bons effets, un excès de quelques momens ne les rend pas condamnables.

Le Discours de *Job*, maudissant le jour de sa naissance, est tout rempli d'expressions qui marquent des sensations, plutôt que des idées. Un Esprit pénétré de douleur, envisage la mort, par une espèce d'abstraction, comme une extinction des sentimens qui le tourmentent, il s'arrête sur cette idée, & parle conformément à l'impression qui l'occupe.

Dans le Chap. VII encore, divers sentimens se succèdent en lui tour-à-tour, comme les flots dans un orage, qui baissent & s'élevent successivement. Ses douleurs l'acablent,

blent, & lui font regarder la Mort comme un Port, & la Vie comme une Mer des plus orageuses. Il se perd ensuite, quand il pense aux profondeurs des voies de Dieu, par rapport aux hommes. L'attention à ce grand objet, ramène en lui des sentimens de piété; il se tait, ou il fait des prières très humbles & très sages.

Chap. IX. *Qu'il ôte donc sa Verges de dessus moi, & que ses fraieurs ne me troublent pas; Alors je parlerai, & la crainte ne confondra plus mes idées; car je ne suis point en moi-même dans cet état.* Ses excessives douleurs dérangent tellement son Esprit, qu'il est incapable d'expliquer la conduite de la Providence, d'une manière à se satisfaire. Il allegue dans les Versets 2. 14. des Vérités que le sens commun dicte, & les termes dans lesquels il s'exprime, font voir à quel point il en est pénétré. Réfléchissant ensuite sur son état déplorable, une idée en excite une autre, & la face de la Terre ne lui paroît que Confusion, Vers. 27. 33.

Dans le Chapitre X. son esprit passe



passe tour à tour de l'attention aux  
 idées de la justice de Dieu, à celle  
 de ses souffrances; de l'idée de ses  
 soins & de ses bienfaits, à celle  
 des maux qu'il lui envoie. La  
 diversité de ces pensées excite en  
 lui un trouble qui l'agace, il sou-  
 haiteroit de penser un moment avec  
 tranquillité, Vers. 20. Après quoi,  
 il est content de mourir, & il parle  
 encore de la mort, & la considère  
 telle que la regarde la Nature, lasse  
 des maux de la vie, comme la fin  
 de ses malheurs; Ce qu'il souffre  
 fait disparoitre à ses yeux l'horreur  
 de cette nuit, dont sa nature a  
 recommencé de s'effraier si fort,  
 Vers. 22.

Chap. XIII. 20. 21. *Seulement  
 ne me fais point ces deux choses, &  
 alors je ne me cacherai point de de-  
 vant ta face. Recule ta main loin  
 de moi, & que ta fureur ne me  
 trouble point.*

Chap. XXX. 27. *Mes entrailles  
 bouillent & ne peuvent se taire.  
 C'est la douleur qui parle chés lui.*

Il paroît de ce que nous venons  
 de dire, que le Stile figuré n'est pas

le plus propre pour instruire ; il jette aisément dans l'illusion, & par là il doit être suspect, & à celui qui l'écoute ; & à celui qui le lit ; les expressions vives éblouissent les uns & les autres. Mais tout dangereux qu'en soient les effets, on auroit tort de conclure qu'on peut s'en passer entièrement, & l'exclure tout-à-fait. L'Orateur doit toucher aussi bien qu'instruire. Nos lumières, pour claires qu'elles soient, n'ont qu'une efficacité imparfaite quand nos passions ne les soutiennent pas. Il est donc à propos de convaincre premièrement, & de se servir d'abord du Stile le plus simple & le plus juste, afin de répandre dans l'esprit une lumière pure, & de l'éclairer par des idées exactes ; mais après avoir déterminé l'esprit par l'évidence, il ne faut pas négliger de gagner le cœur, & d'animer les passions par des images vives, & par tous les brillans secours, propres à captiver une nature, qui se porteroit souvent au mal, par des mouvemens machinaux, si l'on ne tournoit pas au bien ce même Méchanisme.

Plus



Plus la vérité d'une proposition se comprend aisément, plus elle plaît, quand elle est encore présentée sous quelque image, à laquelle on ne s'attendoit pas.

Mon intention n'est pas, qu'un Discours se doive toujours partager en deux parties générales, dont la première ne soit qu'un tissu de démonstrations, toutes simples & toutes seches, & qui ne tirent leur beauté que de leur seule évidence, tandis que dans la seconde, on mettra en œuvre les figures & la pompe des termes, & l'on s'abandonnera à toute la véhémence des grands mouvemens. Ces différens personnages ne pourroient pas se succeder continuellement l'un à l'autre, sans un air d'affectation, & cette seconde partie même, toujours brillante, fraperoit d'autant moins, & seroit d'autant moins efficace, qu'elle reviendroit plus constamment, & qu'on s'y attendroit davantage. Pour s'emparer du cœur, il faut varier & surprendre; & suivant la nature des choses que l'on traite, mélanger, plus ou moins, les

Ornemens de quelque nature  
imaginaires



images avec l'évidence, & appuier, plus ou moins, la simplicité des preuves, de la force des figures. Enfin sur des sujets déjà connus, on peut parler au cœur & aux passions, sans s'être premièrement adressé à l'esprit.

Il est difficile de ne s'exprimer que dans un stile tout simple, sur des vérités auxquelles on prend beaucoup d'intérêt; On aime même à voir que le cœur s'en mêle, & que ce soit lui qui dicte les expressions dont on se sert. La passion sied bien quand le sujet en est digne, & on concevrait une mauvaise idée d'un Auteur, qui se contenteroit de proposer froidement, ce qui mérite tout son feu. Mais les sujets les plus intéressans, sont précisément ceux dans lesquels on doit être le plus en garde contre l'Erreur: & par conséquent ceux qu'il faut examiner avec le plus de circonspection. Pour faciliter cet examen, & pour s'assurer par là de la vérité, il est nécessaire de dépouiller un Discours, de tout ce qu'il a de brillant; Métaphores, Antithèses, Ornemens de quelque nature qu'ils



qu'ils soient, il faut les mettre à part, & leur substituer les expressions les plus simples, & les plus incapables d'éblouir; C'est en examinant qu'il faut se souvenir des maximes.

*Ornari res ipsa negat, contenta doceri.*

*Quæ veritati operam dat oratio, incomposita debet esse & simplex. Seneca. Ep. XI.*

Quand il s'agit de démontrer la vérité, on n'a que faire d'ornemens, ils lui feroient du tort; les expressions les plus simples, sont les plus propres à la faire connoître, & dès qu'on en a senti la force & l'évidence, on a raison de ne compter que sur elle, & de négliger les autres secours.

Le parfait renversement consiste à n'exciter que des sensations, quand il faut démontrer, & de n'employer que des idées, quand il faut émouvoir. Si des exemples de ce renversement étoient rares, on n'en auroit pas parlé; mais à tout moment on voit des gens, qui entreprennent de convaincre l'esprit, en l'agitant par des métaphores & par

par des figures, & d'attendrir le cœur par des raisonnemens, & par des syllogismes. S'échauffer & s'abandonner à son imagination, quand il faut prouver, c'est le moien de dire des extravagances. Raisonner de sang froid, & ne penser qu'à être judicieux, quand il faut ébranler le cœur, & s'en rendre maître, c'est le moien de glacer ses Auditeurs.

XII. Quand chaque terme d'un Discours a un sens, & que cependant leur assemblage n'en forme aucun, c'est ce qu'on appelle *Galimathias*. On s'y laisse souvent surprendre, dans les matieres sublimes & difficiles en elles-mêmes, & un Lecteur impute à la grandeur du sujet, & à son peu de capacité, une obscurité qui est bien plus due à l'ignorance & à la présomption de celui qui le traite. Oserois-je en citer quelques exemples?

*La Créature n'a ni existence ni substance sans participer de la Réalité Incréée.*

*Le Créateur ne sauroit rien créer sans l'unir essentiellement à toute sa réalité indivisible.*

Le



*Le Créateur immense aiant un rapport infini avec sa Créature, elle ne sauroit lui être totalement unie, sans correspondre indefiniment à son immensité.*

*Une Essence finie, participant du Néant, en doit être assaisonnée.*

*La Vérité Incréée, voiant que le dérèglement du corps humain trouble les opérations des Prédestinés, leur fait manger son propre Corps, pour reconforter leurs organes.*

*Les Orateurs Ecclésiastiques ne s'éloignent pas assez de cette faute, dans des ornemens dont ils pourroient bien se passer. Ils nous parlent, par exemple, de la voix muette de la conscience; Ils nous exhortent à l'écouter comme la voix de Dieu, quand elle crie dans un profond silence.*

*Leur but est sans doute de s'emparer de l'attention par ces élégances; mais ils ne font pas réflexion qu'en voulant se faire écouter, ils font cause qu'on ne les entend pas.*

*Dans les grandes Fêtes, on entasse des Antithèses, qui, distinctement*

ment expliquées, se réduisent à des équivoques, & à des jeux de mots, qui peuvent troubler les bonnes gens, & réjouir les Libertins.

J'ai omis dans cette Edition deux pages entières, remplies du Galimatias d'un Historien célèbre. J'en ai pourtant conservé ce qu'on va lire.

*L'hiver, contre la disposition du Climat, commença de se resoudre en pluie, à cause du vent de Nord, qui souffloit toujours, & qui dissipoit bientôt les exhalaisons onctueuses de la Terre.*

*Comme le calme de l'Océan est toujours mal assuré dans l'Equinoxe, parce que quelques phénomènes benins, qui paroissent alors en l'air sur la superficie des eaux, ne laissent pas néanmoins de recevoir en cette saison toutes les influences occultes & malignes, qui sont capables de les agiter; ainsi le repos que la déférence du grand Capitaine avoit inspiré presque par force au Roi Catholique, ne dura pas longtems.*

*Les grandes fortunes, dans le sentiment de Platon, dans son Phedon, ne changent dans le cœur humain, que les seules inclinations que le hazard y avoit*

*in-*



introduites, ou que la conjonction illegitime des passions de deux differens appetits, quand elles sont arrivées dans l'excès, y avoit engendrées, & que non seulement elles ne touchent point, à celles qui tirent leur origine du fonds de la Nature, & de la destination particulière, de l'idée qui leur avoit servi de caractère; mais plutôt qu'elles les augmentent, en fortifiant la puissance, ou bien en leur fournissant de nouveaux objets, qui les tentent d'une inevitable manière.

Voici une autre Citation, dont les grands mots, & l'inintelligibilité vont de pair avec ce qu'on vient de lire, & qui nous fournit dans son obscurité, une preuve convaincante autant que triste, du pouvoir qu'un homme de grande réputation, a de se faire un parti, & de s'attirer l'admiration de tous ceux qui ont fait une fois pour toutes, consister leur gloire à adopter tout ce qui vient de lui.

Nous ne formons pas nos idées, dit-il, parce que nous le voulons, elles se forment en nous, elles se forment par nous, non pas en conséquence de notre Volonté, mais suivant notre Nature

&

& celle des choses. Et comme le Fœtus se forme dans l'Animal, comme mille autres merveilles de la Nature sont produites par un certain instinct que Dieu y a mis, c'est-à-dire, en vertu de la préformation Divine, qui a fait ces admirables Automates, propres à produire mécaniquement de si beaux effets, il est aisé de juger de même, que l'Âme est un Automate spirituel, encore plus admirable, & que c'est par la préformation Divine qu'elle produit ces belles idées, où notre Volonté n'a point de part, & où notre art ne sauroit atteindre. L'opération des Automates Spirituels, c'est à-dire, des Âmes n'est point mécanique; mais elle contient éminemment ce qu'il y a de beau dans la Mécanique; les mouvemens développés dans les Corps, y étant concentrés par la représentation, comme un Monde idéal, qui exprime les Loix du Monde actuel, & leurs suites; avec cette différence du Monde idéal parfait, qui est en Dieu, que la plupart des perceptions dans les autres, ne sont que confuses.

Car il faut savoir que toute Substance

tance



tance Simple enveloppe l'Univers par les perceptions confuses ou sentimens ; & que la suite de ces perceptions , est réglée par la Nature particulière de cette Substance ; mais d'une manière qui exprime toujours toute la Nature universelle ; & toute perception présente , tend à une perception nouvelle ; comme tout mouvement qu'elle représente , tend à un autre mouvement. Mais il est impossible que l'Ame puisse connaître distinctement toute sa nature , & s'appercevoir comment ce nombre inouïable de petites perceptions , entassées ou plutôt concentrées ensemble s'y forment. Il faudroit pour cela qu'elle connût parfaitement tout l'Univers qui y est enveloppé , c'est à-dire , qu'elle fût un Dieu.

Montagne est tout plein de raisonnemens de cette nature. Comme la Vérité n'est pas ce qui lui tient le plus à cœur , il ne se fait pas une peine de renverser dans une ligne , ce qu'il vient d'avancer dans une autre. Si on veut le croire , il parle pour parler , plutôt que pour persuader , & cependant pour obtenir

nir quelque chose , il demande plus qu'il ne cherche , & se sert d'expressions qui disent plus qu'il ne pense.

Voici le passage , Liv. III. Ch. XI.

*Qui mettroit mes resveries en compte , au préjudice de la plus chétive Loy de son village , ou opinion , ou coutume , il se feroit grand tort , & encores autant à moy . . . . . C'est par manière de devis , que je parle de tout , & de rien par manière d'avis. NEC ME PUDET , UT ISTOS , FATERI NESCIRE , QUOD NESCIAM. Je ne serois pas si hardy à parler , s'il m'appartenoit d'en estre creu : Et fut , ce que je respondis à un Grand , qui se plaignoit de l'aspreté & contention de mes exhortemens. Vous sentant bandé & préparé d'une part , je vous propose l'autre , de tout le soing que je puis : pour éclaircir vostre jugement , non pour l'obliger. Dieu tient vos courages , & vous fournira de choix. Je ne suis pas si présomptueux , de désirer seulement , que mes opinions donnassent pente à chose de telle importance. Ma fortune ne les a pas dressées à si puissantes , & si élevées conclusions. Certes j'ai non seulement des complexions en grand nombre ; mais aussi des opi-*

Tom. IV.

T

uions



nions assez, desquelles je dégousterois volontiers mon fils, si j'en avois. Quoy? si les plus vrayes ne sont pas toujours les plus commodes à l'homme; tant il est de sauvage composition. A propos, ou hors de propos, il n'importe.

Chap. XII. Quasi toutes les opinions que nous avons, sont prisses par autorité & à crédit. Il n'y a point de mal. Nous ne scaurions pirement choisir, que par nous, en un siècle si foible. Cette image des discours de Socrates, que ses amis nous ont laissée, nous ne l'approuvons, que pour la révérence de l'approbation publique. Ce n'est pas par nostre cognoissance: ils ne sont pas selon nostre usage. S'il naissoit à cette heure quelque chose de pareil, il est peu d'hommes qui le prisassent.

Mais par où savoir que nous sommes heureux dans notre choix, en préférant le goût des Anciens à celui de notre Siècle, que par la comparaison que fait de l'un avec l'autre un discernement éclairé, & libre de préventions? Et quelle marque d'un discernement plus juste, que de reconnoître qu'on est au dessous des autres, malgré tout ce que cet aveu

a de mortifiant pour l'amour-propre ?

Moins on entend à fond les matières que l'on traite, plus aisément il arrive de ne rien dire en voulant dire beaucoup ; c'est par cette raison qu'on donne souvent dans le galimathias, en faisant le panegyrique d'une Vertu. Il n'y a pourtant point de matière sur laquelle il fût si nécessaire de penser bien juste. Les uns tombent dans la superstition, & les autres dans l'irreligion, quand, par des exagérations, on leur demande au delà de ce qu'ils doivent.

Il y a peu de matière de Morale, sur laquelle on ait dit autant de choses outrées, & inintelligibles, que sur l'Humilité. Quand on lit des Discours composés sur ce sujet, par des Auteurs, dont le nom même semble mériter quelque prévention, on s'étonne d'abord de ne les entendre pas, on s'accuse de pesanteur, on se reproche un manque d'attention, ou l'on rejette son ignorance sur la difficulté même de la matière ; mais après y être revenu plus d'une fois, & avec plus de courage,

T 2 ge,



ge, on commence enfin de voir, & on ose croire qu'eux-mêmes se sont fait illusion, qu'ils ne disent rien, & que, si ce qu'ils disent a un sens, ils se trompent & sont en contradiction avec eux-mêmes. J'ai lû & relu autrefois avec étonnement, ce qu'un très-grand homme, & dont je respecte assurément le nom & les Ouvrages, a écrit, dans un petit chapitre sur le sujet de l'Humilité, que l'on confond aisément avec l'amour-propre.

Cesse-t-on d'être humble dès qu'on a quelque bonne qualité? Ou cesse-t-on d'être humble dès qu'on les connoît? Aimer à faire son devoir, à sentir qu'on l'aime, est-ce un moyen de modestie? Y a-t-il de l'orgueil à croire qu'il n'y a rien de si facile que de s'en acquiter? Pourquoi ne peut-on soupçonner un homme de vanité, parce qu'il a fait de grandes choses, ou parce qu'il en parle quand il y est obligé? Pourquoi s'imaginer, que s'il s'abstient de publier ce qui fait à sa gloire, c'est un raffinement d'ambition? Il se peut qu'un grand homme ne méprise point assez ceux qui lui sont inférieurs.

férieurs , pour regarder avec indifférence tout ce qu'ils penseront de lui ; mais comme leur approbation n'est point ce qui l'occupe principalement , ce n'est point aussi de ce côté qu'il tourne ses vûes quand il parle : Il est content d'avoir fait ce qu'il a crû devoir faire , & il ne brigue point les éloges qui n'ont point été son principal motif. On est humble & modeste , quand on ne met point à un trop haut prix ce qu'on a par devers soi de bon , qu'on ne le voit pas même aussi grand qu'il est , & que les autres le voient , parce qu'on pense bien plus à l'augmenter qu'à s'en applaudir.

Un Théologien célèbre , s'est donné la peine de composer deux Volumes *in quarto* , sur l'Histoire des Patriarches , dans lesquels son grand travail , & sa grande érudition l'ont mis en état de joindre , au peu que l'Écriture nous en apprend , tout ce que les Savants , un grand nombre de siècles après , ont écrit d'incertain là-dessus.

Dans ce savant Ouvrage il donne un petit commentaire de la première



mière promesse ; *Je mettrai inimitié entre toi & la Femme*, &c. & dans ce commentaire, il fait voir que ce qui naîtroit de la femme pour briser la tête du Serpent, devoit, par ces paroles mêmes, être Dieu & Homme tout ensemble, & naître d'une vierge. Je n'ai garde de lui faire là-dessus la moindre contestation. Si près de l'heureux état d'innocence, où les lumières d'Adam, & d'Eve avoient été si pures & si étendues, ils pouvoient encore pénétrer dans toute la force d'une promesse abrégée, & métaphorique, sans le secours de l'événement, dont ils n'avoient non plus besoin que de nos Catéchismes. Mais lors que dans la suite de son Ouvrage, ce savant Théologien explique les paroles qu'Eve prononça au sujet de son premier né, le plaisir de ne rien faire penser de commun, & de ne rien faire dire que d'extraordinaire à la Mère du Genre humain, le fait pancher pour les Docteurs, qui lui attribuent la flateuse idée d'avoir mis au Monde le Messie, & d'avoir acquis un Homme qui étoit aussi l'Eternel lui-même.

même , sans se souvenir qu'il fait oublier à cette illustre Mère l'article de la naissance d'une Vierge , qu'il avoit compté un peu auparavant pour l'onzième de sa croiance. C'est ainsi que quelquefois , à force de ne vouloir dire que de grandes choses , on se contredit , & par conséquent il se trouve qu'on ne dit rien.

Un Dictionnaire Philosophique , où tous les mots d'une langue fussent exactement définis , & leurs différentes significations bien démêlées , seroit un Livre d'usage , auquel , dans le cas de doute , ou d'une raisonnable défiance , on pourroit avoir recours. Mais qui oseroit se charger d'une si grande entreprise , & s'ériger en Précepteur du Genre Humain , sur une matière où l'on est si jaloux de sa liberté.

Nous avons un savant & judicieux Ouvrage Latin *de Sermone* , composé par un homme célèbre , qui contient d'excellentes observations ; mais dont l'Auteur , pour être plus exact , n'en est pas plus utile,



& ensevelit le nécessaire sous la quantité du superflu.

Quiconque écrit, doit s'appliquer à le faire d'une manière, qui empêche de penser au secours d'un tel Dictionnaire. La crainte de se faire illusion à soi-même, & d'imposer à ses Lecteurs, en leur donnant des mots pour des choses; la crainte d'être réduit à se justifier contre des critiques, par des distinctions fréquentes, dont on auroit pu prévenir aisément la nécessité, engagent les personnes raisonnables, à des examens attentifs & réitérés, à chercher des avis & à en profiter.

Mr. l'Abbé d'Olivet, a fait imprimer un ouvrage des *Synonymes François*, qui me paroît très propre à cultiver l'Esprit, à former le goût, & dont le monde peut tirer de l'utilité; mais dont la lecture est surtout nécessaire aux étrangers.

Introduction des mots sans idées. On sait que les Anciens Philosophes s'étoient partagés en diverses Sectes. Des divisions de cette Nature, ont eu lieu dans les siècles suivans, & ont lieu encore aujourd'hui; mais ce nom est devenu odieux, il ne l'étoit pas anciennement, & quand

quand St. Paul parle de la Secte des Pharisiens, c'est si peu en vue de la flétrir, qu'il s'en fait honneur lui même. Mettant donc à part une idée Accessoire odieuse, qu'il nous soit permis d'observer que dans chaque Secte, ou dans chaque parti il y a des termes autorisés par l'usage, qu'on s'est rendu familiers, & qui passent pour clairs dans chacun des partis qui les a adoptés.

Un Corps est un Etre étendu : je tiens cette Idée pour claire, & quand je prononce ces mots, j'entens ce que je dis. Il en sera de même, si j'ajoute que cette étendue est Solide, Mobile, Divisible. La moitié d'un Corps est encore étendue, & par conséquent divisible : je me sens obligé d'en tomber d'accord ; & si quelqu'un continué d'en pousser les divisions : je ne puis pas me permettre de lui dire qu'il tombe en contradiction.

Il en est qui, pour mettre fin à ces divisions importunes, divisent les Corps en Mathématiques, & en Physiques : mais les Mathématiciens donnent-ils le nom de Corps à des Chimères ? Et y a-t-il des Corps dans la Nature



ture qui soient sans étendue ? Là dessus on s'est avisé de répondre que oui ; mais ce sont les Elémens des Corps qui n'ont plus de parties , & par là point d'étendue ; mais l'étendue résulte de leur assemblage.

On le dit , mais il me paroît contradictoire qu'un inétendu joint à un autre , parvienne à faire une étendue , qui n'augmenteroit de rien. *N'importe , on a donné à ces Elements le nom de Monade ; & on se croit habile à mesure qu'on se rend ce terme familier. Mais qu'est-ce que Monade ? Un Etre Simple. Si je demande plus d'éclaircissement , on ajoute , sans partie , sans Composition. Ces mots m'avertissent bien de ce que la Monade n'est pas. Ce sont des Substances. Sont-ce des Etres vagues ou des Etres déterminés ? Quelle est la Nature de ces Substances ? Ce sont des Perceptions sans aperceptions , des efforts , des Tendances , des Appétits sans le sentir. Sont elles toutes égales ? Il s'en faut bien , il n'y en a aucune qui ne diffère de toutes les autres. Et d'où viennent leurs différences ? De leurs qualités ; elles ne se meuvent pas , elles n'occupent*

aucune place, & n'en changent point ;  
 Mais leur assemblage se meut, & alors  
 on dit qu'elles se meuvent. Elles  
 n'agissent point l'une sur l'autre ; tou-  
 tes leurs modifications naissent dans  
 leur nature, & elles s'imaginent  
 seulement de les recevoir d'ailleurs.  
 Il en est de divers Genres ; mais  
 dans chaque Genre il s'en trouve des  
 supérieurs, des privilégiés, dans les-  
 quels naissent un plus grand nombre  
 d'Idées, & de plus belles : & afin  
 que ces Idées ne soient pas sans fruit,  
 le grand Auteur des Monades en a  
 fait d'autres, qui viennent à penser  
 comme les premières, & qui s'ima-  
 ginent d'avoir appris d'elles tout ce  
 qu'elles savent. C'est par un tel  
 Langage qu'on se fait admirer de  
 ceux qu'on admire soi-même.

On dit que Mr. Leibnits a avoué  
 à ses amis qu'il regardoit son Système  
 comme un Assemblage d'imagination.  
 Je ne m'étonne pas que ce grand  
 génie ait senti sa supériorité, cela  
 est naturel ; mais lui pardonnera-  
 t-on également d'avoir assez compté  
 sur l'Imbecillité des autres, pour se  
 flatter de se faire un nom par le mo-  
 ien de leur aveugle acquiescement.



Il me semble que ceux qui ont  
 cœur l'honneur de sa Nation, l'hon-  
 neur même de notre nature en gé-  
 néral, se doivent faire quelque de-  
 voir d'arrêter les effets contagieux  
 de ces espérances trop hardies pour  
 l'un, & trop humiliantes pour les  
 autres.



### C H A P I T R E III.

*Des Idées Simples & Composées, &  
 des Idées Abstraites.*

**O**N ne connoît pas d'abord tout  
 ce qu'un sujet renferme: on le  
 forme premièrement l'idée de quel-  
 qu'une de ses parties: A cette pré-  
 mière idée on en joint une secon-  
 de, à la seconde une troisième; &  
 l'assemblage devient d'autant plus  
 composé, que l'on fait plus de pro-  
 grès en connoissance. Une Idée  
 qui en assemble plusieurs, reçoit le  
 nom de *Composée*, & celles qu'elle  
 renferme sont appelées *Simple*.

Idées  
 Simples

I. Nous avons très-peu d'idées  
 tout-à-fait simples; mais dans un  
 sens.

sens de comparaison, on appelle *Simple* dans un sens relatif. les moins composées; & on donne ce nom aux idées qui s'unissent, par rapport à celles qui résultent de leur union. Ainsi l'idée de l'Ame est simple par rapport à l'idée de l'Homme; l'idée du sel, l'idée du soufre, &c. sont simples par rapport à l'idée d'un Mixte, que ces principes composent.

II. Nous avons déjà montré plus On prend pour Simples celles qui ne le sont pas, & on assemble les Composées. d'une fois, de quelle nécessité il est d'aller exactement par ordre, & tout-à-fait pié-à-pié, du simple au composé. Si on se trompe en supposant des assemblages dont on n'a pas d'idée; c'est parce qu'on les fait avec trop de précipitation, & qu'on ne se donne pas le tems d'en bien connoître les parties. On se trompe encore sur divers sujets, en les regardant comme simples, ou en les croiant beaucoup moins composés qu'ils ne sont, parce qu'on est accoutumé à les désigner par des termes qui ne marquent pas de la composition. (\*)

On

(\*) „ Aristippe dans ses maximes sur la conduite de l'homme ne faisoit d'attention qu'au Corps, Zenon qu'à l'ame. Il

On pourroit en alléguer une infinité d'exemples. On tombe dans cette faute, presque sur tous les Actes de l'Esprit, & très-particulièrement sur les Passions. Le mot d'aimer, par exemple, combien d'actes ne renferme-t-il pas? Connoître, estimer, estimer avec plaisir, s'arrêter agréablement sur l'idée de l'objet aimé, s'intéresser en lui, lui souhaiter du bien, le féliciter de celui qu'il possède déjà, s'en féliciter soi-même, (\*) lui en faire s'il est possible, s'empresse à lui plaire, faire cas de son estime, le rechercher, en faire dépendre sa félicité, le desirer &c. Ces actes encore ne sont pas eux-mêmes entièrement simples: quelquefois ils entrent tous dans ce que l'on appelle aimer; d'autrefois cet acte de l'ame n'en renferme qu'une partie. Il est absolument nécessaire

„ n'est rien de si beau que de faire bien  
 „ l'homme & dûement. *Mont. Liv. III.*

„ *Chap. XIII.*

(\*) C'est ainsi qu'une ame qui aime Dieu pense avec ravissement à sa gloire, & à sa félicité, Pf. XCIX. *L'Eternel règne, l'Eternel est grand en Sion; & élevé par dessus tous les Peuples.*

de faire ces distinctions, pour régler sa conduite, suivant son devoir. Pour donner à chaque objet le degré d'affection qu'il mérite, il faut savoir jusques où l'on doit pousser l'estime, la bénéficence, le soin de plaire, le desir &c.

Non seulement nos Idées, mais nos Sensations sont composées, & on les croit simples, quand elles sont bien éloignées de l'être. Il semble que la saveur d'un ragoût est aussi simple que celle du sucre, ou du sel, par exemple; mais un Cuisinier y distinguera divers mélanges, & sentira tout ce qu'on y a fait entrer. Combien de différences un Médecin expérimenté, ne remarquerait-il pas dans le battement du pouls, qu'un autre trouvera tout simple. Un Musicien de même, démêlera des pluralités de tons, là où une oreille qui n'est point exercée, croit n'en entendre qu'un.

Le mot de Corps paroît bien simple, aussi donne-t-il lieu de regarder un Corps comme un Etre simple. Cependant, pour peu qu'on y fasse attention, on y découvre une



une infinité de parties ; là où l'on croioit ne trouver qu'un Corps , on en apperçoit une multitude innombrable. Un Corps n'est-il donc plus une Substance , c'est-à-dire , une seule Substance ? Il l'est sans doute , disent des Savans même d'une grande distinction : mais cette Substance nous ne la connoissons pas ; nous en connoissons seulement l'Etendue pour le premier attribut , & cet attribut est fort composé. L'habitude qu'on s'est faite de regarder le Corps comme un Etre simple , dispose l'esprit à se rendre à cette supposition ; quoi que par là , on avance peu , & que la même difficulté revienne d'abord ; car en brisant un Corps en mille pièces , & en les écartant les unes des autres , ces pièces demeurent-elles les attributs d'une même Substance , simple & sans division ? De plus , je demande , une étendue n'est-elle qu'une seule étendue , ou si elle en est plusieurs , est-elle unité ou multitude ?

Le terme de *Mouvement* , n'est pas regardé comme moins simple que celui de Corps. Il paroît même plus

plus paradoxé d'y attribuer de la composition. Cependant, c'est l'état d'un Corps qui parcourt une étendue; & dans cette étendue qu'il parcourt, il faut distinguer deux choses, d'où résulte sa Quantité, savoir, sa base & sa longueur. On juge de l'une par le poids du mobile, & on se sert de l'autre pour en mesurer la vitesse.

La force du Mouvement ou sa Quantité, son *plus* & son *moins*, dépend de la quantité de l'étendue qu'il parcourt. Autre est cette force, autre sa détermination & sa direction vers un certain terme. Cette Direction elle-même n'est point un *Mode simple*; car un Mobile s'éloigne en même tems de plus d'un Terme, & s'approche de plusieurs, & les unes de ces directions, ou de ces approches, peuvent subsister quand les autres cessent. Un obstacle, incompatible avec l'une, ne fera aucune opposition aux autres.

III. Dans ces exemples, & dans une infinité d'autres, faite de faire attention, que la signification des termes est composée, & que par

De là diverses erreurs.

conséquent elle peut varier, on leur attache, tantôt une partie, & tantôt une autre, des idées dont ils font les noms. Il arrive de là qu'on ne s'entend pas les uns les autres, & qu'on pense différemment, quoi qu'on se serve des mêmes expressions. Il y a plus: une même personne varie quelquefois le sens de ses termes, sans y prendre garde, & d'un principe vrai dans un sens, elle tire une conclusion, qui supposeroit, dans ce principe, un sens différent de celui dans lequel il est vrai. Ainsi, pour ne point sortir de l'exemple que nous avons déjà allégué, vous verrez des gens qui, dévotement ou par intérêt, prétendent que l'on doit redonner à un fourbe, sur tout s'il paroît se repentir, le même degré d'amitié & de confiance, qu'on lui accordoit quand on le croioit honnête homme; & lui faire les mêmes biens, sous prétexte qu'il faut aimer son prochain comme soi-même. Ce précepte ne recommande point l'égalité, à l'égard de tous les actes, que renferme l'affection. Il y auroit de l'extravagance & de l'im-

l'impossibilité même, à ne mettre aucune distinction dans l'estime que l'on conçoit pour les hommes, & à n'user d'aucune préférence dans sa conduite & ses bienfaits. Il y a encore des gens qui croient qu'on ne les aime point, dès qu'on ne fait pas tout ce qu'ils souhaitent, & dans cette supposition, ils accusent d'injustice & d'ingratitude, ceux-là même qui ne laissent pas d'entrer dans leurs intérêts, peut-être encore au delà de ce qu'ils devroient.

Il ne faut donc pas s'imaginer, à la manière des enfans, qu'on connoît une chose, dès qu'on en fait le nom. Un enfant voit une espèce de pierre noirâtre, & assez semblable au fer; elle lui paroît attirer des aiguilles; cet effet le surprend, il demande ce que c'est que ce corps merveilleux? On lui répond, c'est un *Aiman*. Le voilà satisfait; car il ne lui en faut pas davantage pour en parler: & en général les utilités de la vie animale, ne demandent pas des connoissances plus exactes. Moieusement qu'on ait appris les noms des choses, on en parle



parle tant que l'on veut, & on fait les demander toutes les fois qu'on les souhaite.

La plupart des gens en demeurent là : vous diriez que chaque chose a reçu son nom d'un Connoisseur ; que les premiers Auteurs des expressions en usage ont tous été des Philosophes parfaitement éclairés, tant on se met peu en peine d'examiner après eux, ou d'explucher la signification des mots. Encore une fois, il faut étudier les choses avec une grande application, une grande exactitude, & dans la prévention raisonnable que, pour la plupart, elles ont été mal conçues, & mal nommées. Mais nous rechercherons dans quel ordre il faut étudier les choses, dans la Quatrième Partie de ce Traité.

Abstraction.

IV. Si l'on pouvoit épuiser d'un seul coup un sujet tout entier, on seroit heureux, & l'on n'auroit que faire de règles : il n'y auroit qu'à ouvrir les yeux sur les objets qui sont de leur ressort, ou qu'à fixer l'attention de l'Esprit, sur ceux qui échappent aux Sens, & l'on en au-

roit encore plusieurs autres choses à dire.



roit incontinent une pleine connoissance; mais c'est à quoi aucun homme ne prétendit jamais. L'Esprit humain va par degrés, & connoît partie après partie; c'est une imperfection; mais c'est une nécessité. On appelle cette manière de penser *Abstraction*, parce que l'on tire une partie des autres, avec lesquelles elle est jointe, pour la considérer à part.

V. Ces parties, ces attributs, Formel en un mot ces réalités qu'on découvre, & qu'on étudie l'une après l'autre, peuvent quelquefois exister séparément; ce sont des *Substances*, & alors l'abstraction est sans difficulté & sans embarras. Les Scholastiques appellent cette sorte d'abstraction *Formelle*; car ils donnoient quelquefois le nom de *Formel*, à ce qu'ils regardoient comme *principal*; on appelle cette abstraction est la principale, parce qu'elle est la plus nécessaire, de même que la plus aisée. Pour arriver à la connoissance de l'Univers, nous commençons par une partie, & dans une partie, comme la Terre, nous en considérons encore plusieurs autres, chacune

Abstrac-  
tion



cune à part , les Eaux , les Huiles ,  
les Pierres , &c. & dans chacun de  
ces mixtes nous étudions la nature  
d'un Sel , d'un Souffre , d'une Terre  
&c

Règle. VI. La précaution dont il faut  
user dans ces abstractions , c'est de  
ne se pas contenter de connoître  
un sujet , tel qu'il est en lui-même ;  
mais d'étudier de plus les relations  
qu'il peut avoir avec tous ceux  
auxquels il a accoutumé de se join-  
dre pour agir , de même que les  
dispositions de ceux sur lesquels il  
agit ; car l'efficace d'une cause , ne  
dépend pas moins de la disposition  
du sujet sur lequel elle s'exerce ,  
que de sa propre activité , & la  
plupart des effets sont dûs à de  
grandes combinaisons. Quand même  
on connoitroit au juste toutes  
les parties , & toute la configuraion  
des parties d'un Sudorifique , & d'un  
Purgatif , on ne seroit point en état  
d'en comprendre l'efficace , si l'on  
ne le comparoit avec les dispositions  
qu'il trouve dans le Corps humain ,  
où une infinité de parties lui pré-  
steront leur secours. Il en est com-  
me d'une étincelle , qui renverse des  
Baf.

Bastions très massifs ; mais en vertu de certains principes qu'une grande quantité de poudre renferme, & qui se mettront en action dès le premier ébranlement.

On cherche souvent dans un sujet les causes de quelques propriétés qui ne l'abandonnent point ; mais qui dépendent sur tout de certains agens, extérieurs à ce sujet. La Pesanteur nous en fournit un exemple, si, comme les Cartesiens le conçoivent, les causes qui déterminent les Corps à s'approcher du Centre de la Terre, leur sont extérieures, & dépendent de l'effort, avec lequel le tournoiement de la matière fluide du Tourbillon la pousse loin de ce Centre. Les Propriétés des Tons s'expriment encore juste par des Nombres ; mais on a cherché vainement, dans ces nombres seuls, les raisons des accords & des dissonances ; & on leur a ridiculement attribué des vertus occultes, & des sympathies avec l'ame de l'homme.

VII. Il y a une autre Abstraction Modale. que l'on appelle *Modale*. On pense de cette manière, lors que l'on étu-



étudie un Mode, sans faire attention à la Substance dont il est le Mode, lors qu'on s'applique à se procurer la connoissance d'un certain état, sans faire attention à la chose dont il est l'état, ou lors qu'on arrête son attention sur quelques-uns des Modes, & des états d'un sujet, sans l'étendre sur les autres Modes, & les autres états qui se trouvent joints à celui que l'on considère particulièrement. Ainsi l'on médite sur la nature du Mouvement, sans faire attention si le Corps, qui se remue, est gros ou petit, de bois ou de pierre &c. On réfléchit sur sa route, & sur ses directions ou déterminations, sans avoir égard à sa force. Les bornes de l'Esprit humain, qui ne lui permettent de s'avancer que peu-à-peu, rendent encore très-nécessaire cette espèce d'Abstraction; mais l'imperfection du langage en fait une des plus fréquentes occasions d'erreur.

Précautions.

VIII. On donne à ces Modes & à ces états, considérés par abstraction, des Noms Substantifs, & de là on prend occasion de les considérer

derer comme des Substances, qui peuvent exister chacune à part, avec la même facilité qu'on les considère chacun séparément. Quand on dit, par exemple, qu'un Corps donne à un autre le tiers de son mouvement, & qu'il en retient les deux tiers; on parle du Mouvement comme on feroit d'une Substance qui se partageroit en plusieurs autres.

Pour éviter ces illusions, il faut se souvenir qu'un Mode est une Substance même, dans un certain état; & après l'avoir connu par abstraction, il faut revenir à la manière de penser que l'on appelle *Concrete*, & se représenter la Substance même, entant que modifiée d'une certaine façon, & se trouvant dans un certain état. Par exemple, quand je dis qu'un Corps est en mouvement, je veux dire qu'un Corps se remue, qu'il existe en s'appliquant successivement, & parcourt en s'appliquant ainsi, dans un tems déterminé, par exemple, deux minutes, un espace aussi déterminé, par exemple, deux toises. Ce Corps se joint par un attouche-



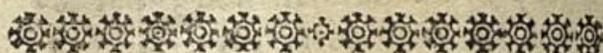
ment immédiat, avec un autre qui est la moitié de sa masse. L'état de ce nouveau Tout sera tel que l'état du premier, il existera en parcourant autant d'espace que le premier en parcouroit, & comme cet espace devient d'un tiers plus ample, il deviendra d'un tiers moins long. 2000. parties d'une grosseur déterminée, parcourent chacune une longueur de trois toises, d'une grosseur précisément égale à la leur. Quand il y aura 3000. parties, il faudra que les longueurs soient seulement de deux toises; & le second Tout sera dans un état autant *parcourant* que l'étoit le premier. Cette manière de considérer le mouvement me paroît moins embarrassée. Les Mots abstraits & substantifs ont embrouillé un sujet assez simple.

De même un Corps, qui descend par une ligne oblique, s'approche tout à la fois de deux termes; du Centre de la Terre & du Septentrion; Au lieu donc de dire qu'il a deux déterminations, dont l'une se fortifie & l'autre s'affoiblit, l'une finit, l'autre  
sub.

PART. I. SECT. III. CH. III. 459  
subsiste, & de donner lieu, par ce langage, à considérer ces Modifications comme des Substances; je dis simplement que si rien ne s'y oppose, il approchera de chacun de ces termes, sans aucune variation; mais que si une cause l'empêche de s'avancer vers l'un, & que rien ne le retarde du côté de l'autre, il cessera de s'approcher du premier, & se portera simplement vers le second.

Il y a des termes *Grammaticalement* Abstrait, qui, *Logiquement* ne le sont point, c'est-à-dire ils sont dérivés ou composés, comme les Abstrait ont accoutumé de l'être. Tel est le mot d'étendue (au moins solide) Un *Étendu*, une *Matière*, (dans le sens literal) sont des termes Synonimes. Comment étendre ce qui n'est point étendu, ou le rendre plus étendu qu'il n'étoit. Une pièce qu'on approche d'une autre, ne donne point à la première plus d'étendue quelle n'en avoit.





## CHAPITRE IV.

*Continuation des Abstractions & des  
Idées vagues & déterminées*

Termes  
abstrait  
trom-  
pent.

I. **L**ORSQUE de *sincère* je tire *sincérité*; de *long*, *longueur*, *d'homme*, *humanité*; *d'existant*, *existence*, ces mots sont manifestement abstraits. Il y en a d'autres qui ne le sont pas moins; mais qui ne le paroissent pas tant, & qui sont quelquefois employés, par les Philosophes mêmes, comme s'ils ne l'étoient pas. Que ne dit-on point du *Tems*, par exemple? Il est long, il est court, il s'écoule, il ne se rachète pas; on le subdivise en parties, entre lesquelles il n'y a point d'intervalle; mais dont aucune ne peut être un dernier terme de division, mais au contraire se subdivise, de petit en petit, sans fin & sans cesse. On dispute sur sa nature: les uns en font une portion de l'éternité, & que n'en fait-on pas? De ce que les parties du

du Tems sont séparées les unes des autres, on conclut gravement la nécessité d'une reproduction & d'une création sans cesse réitérée.

De là on va plus loin & on infère qu'un Corps peut dans un instant, être transporté de Constantinople à Lausanne, sans passer par le milieu, c'est-à-dire, sans avoir besoin de traverser l'espace qui est entre ces deux Villes. Il suffit, dit-on, pour un effet si incroyable, 1. Que l'existence de ce Corps finisse en même tems qu'une minute, qui, sans contredit, a un dernier terme dans sa durée; 2. qu'il soit créé avec le commencement de la minute suivante, qui a aussi un premier commencement, lequel n'enjambe point sur la fin de la précédente, mais la touche immédiatement. & sans intervalle. Mais dès que ce Corps a été anéanti à Constantinople à la fin d'une minute, il est tout aussi aisé, puisqu'il n'existe plus, de le créer, au commencement de la minute suivante, à Lausanne, que de le créer à Constantinople. Le Créateur est également par tout; ce qu'il lui plait de



de créer n'a point de rapport à un lieu plus qu'à un autre, & il le fera naître également où il voudra. A la fin donc d'une minute un Corps cesse d'être à Constantinople, & au commencement de la suivante il se trouve à Lausanne.

Mais si le mot de *Temps* ne se trouve que le nom d'une idée abstraite, que deviendront tant de spéculations, & quelles corrections ne faudra-t-il pas apporter à tout ce langage? Le Temps est *une durée successive*, tous conviennent de la vérité de cette définition. Si quelques-uns s'avisent de lui en préférer d'autres, ils les croient seulement plus exactes sans les croire plus vraies. Or la durée, c'est l'existence continuée, l'existence, c'est la chose même qui existe; car vous ne tenez point deux choses en votre main, votre Livre, & son existence; mais quand vous considérez ce Livre seulement entant qu'existant, il naît alors dans votre Esprit, qui le considère ainsi par abstraction, sans penser attentivement à tout le reste de ce qu'il est, il y naît, dis-je, une idée

ap-



applicable également à d'autres E-  
tres ; mais c'est une Idée *abstraite* ,  
& son nom n'est point le nom d'u-  
ne chose qui existe au dehors de  
vous , simplement & séparément ,  
sans répondre à quoi que se soit  
qu'à cette idée , & sans contenir  
rien au delà. Le *Tems* d'une chose  
c'est donc cette chose même , en-  
tant qu'elle existe successivement ,  
c'est à dire , cette chose même rece-  
vant des variations ; cette chose mè-  
me variée & diversement modifiée.

On a trouvé moyen de mesu-  
rer ces variations , la suite de ces  
successions , & ces mesures ; on  
s'en est servi pour déterminer aussi  
la durée des Etres qui éprouvoient  
moins de Variations , ou qui n'en  
éprouvoient pas.

„ Lorsque nous parlons de l'Etre  
„ éternel ( dit PLATON dans le  
„ *Timée* ) nous employons sans y  
„ penser des images empruntées du  
„ tems , & nous disons qu'il a été  
„ & qu'il est : la Vérité est que  
„ la seule chose qui lui convienne  
„ est de dire qu'il est.

Les variations sont différentes l'u-  
ne de l'autre , sans cela elles ne



seroient pas des variations : mais la Substance sur laquelle elles tombent, & qu'elles mordifient, reste toujours également Substance : ses états changent, les uns cessent, les autres naissent ; mais pour elle, comme elle ne cesse point, elle ne naît pas non plus, & ne succède pas à elle-même. Un Mode s'évanouit ; un autre prend sa place & commence à exister ; mais la Substance ne s'évanouit point avec le premier, & ne se produit point avec le second. Si une Substance étoit une fois anéantie, il en pourroit bien naître une seconde toute semblable à cette première qui renaîtroit. Il en est encore de même des Modes : quand un Corps a cessé de se mouvoir, je puis bien lui donner un mouvement égal à celui qu'il avoit ; mais ce ne sera pas le même. Je ramènerai, dans une boule de cire aplatie, une rondeur égale à celle qu'elle avoit perduë ; mais ce ne sera pas la même ; non plus que la minute présente n'est pas la même que celle qui vient de la précéder. Un Corps donc qui naîtroit à Lausanne, ne sauroit être le même que

ce



celui qui viendroit d'être anéanti à Constantinople. C'est par la continuation de son être, non interrompue, qu'une Substance demeure la même Substance.

Les mots abstraits Substantifs, par l'attachement des hommes aux mots plutôt qu'aux choses, ont fait de la Physique de l'École un Système de puérilités & d'extravagances. Tous les Corps ne se ressemblent pas. Il y a donc en eux un principe de conformité, & un principe de différence: Le premier a reçu le nom de *Matière*, & le second le nom de *Forme*. Voilà une occasion de supposer deux Substances, dont l'une est tout-à-fait imaginaire. Cette *Forme substantielle* prétendue, on l'a habillée de *Qualités premières & secondes*; les *Entités* forgées par *abstraction*, étoient selon eux, des *Accidens* & des *Modes*; mais comme ils les traitoient en Substances, & leur attribuoient ce qui ne convient point à des Modes, leur langage se trouvoit un amas de contradictions, un galimathias.

Ces Abstractions ont encore introduit dans le langage des hommes, quantité de mots où l'on n'attache



aucune idée, ou à qui l'on en attache de fausses: Tels sont les mots de Nature, de Hazard, &c. On peut même dire que les Abstractions ont rempli la Religion des Payens de Divinités & d'Idoles. La *Valeur*, la *Pru- dence*, la *Vérité*, &c. Et non seulement les *Vertus*; mais les *Vices*, les *Pas- sions*, les *Maladies*, ont été érigées en Divinités, on a bâti des Temples à la *Peur*, &c.

Aussi le judicieux Auteur des *Réflexions sur les défauts d'autrui*, propose celle-ci. „ J'ai un scrupule sur le mot „ d'*Etoile*, je ne sai si cette expression „ est permise à un Historien. qui doit „ être persuadé que cette *Etoile* est „ une Chimère, & qu'il n'y a que la „ volonté de Dieu, & notre conduite „ qui règle les événemens.

Règle. II. Il est donc quelquefois de la dernière importance de changer les manières de parler, chargées de termes abstraits, en d'autres qui plus exactes, ne donnent plus occasion à des méprises. On ne sauroit trop s'accoutumer à faire ces changemens. Ainsi au lieu de dire *la Promenade est sainte*, je dirai qu'un homme qui se promène, s'agit d'une manière propre à se

con-

conserver en vie & en vigueur ; au lieu de dire que la Vérité vient au devant de ceux qui la cherchent avec une sincère application , qu'elle s'empare de leur Entendement , qu'elle les éclaire & leur parle intérieurement ; je dirai qu'un homme passionné pour connoître les choses , & les concevoir telles qu'elles sont , lors qu'il se rend attentif , & veut penser dans un certain ordre , pense d'une manière qui lui manifeste ce qu'il souhaite de savoir , & forme des perceptions qui lui représente les choses telles qu'elles sont.

De la manière encore dont de certaines gens personifient la Vérité , vous dirai qu'ils apprehendent de se rendre intelligibles , & de faire aisément comprendre les conseils qu'ils donnent pour parvenir à la connoître ; s'ils pensent précisément comme ils parlent , & s'ils ont raison de penser ainsi , la véritable Philosophie n'est qu'un pur Enthousiasme. Quand les choses sont en effet telles que nous les concevons , & que nous nous les représentons par nos idées , on dit qu'on pense vrai , & la Vérité consiste dans ce rapport de nos manières



res de penser avec les choses que nous croions connoître ; mais parce que le mot de Vérité vague, abstrait, relatif, est un nom substantif, on parle de la Vérité comme d'une Substance. *Il faut s'y rendre*, dit-on, (& cela signifie, il faut acquiescer aux Idées évidentes, & régler sur elles nos jugemens.) Il faut la consulter (cela signifie, il faut que l'esprit se rende attentif à ses idées, & s'applique à les faire naître.) *Il faut qu'elle nous éclaire*, qu'elle nous *saisisse*. Elle est *éternelle*, (c'est-à-dire, une proposition qui est aujourd'hui vraie, n'étoit pas fausse hier.) D'où l'on conclut que Dieu seul étant éternel, la Vérité est donc Dieu même, & cette manière de parler, Dieu est la Vérité éternelle, a donné occasion d'accuser, malicieusement autant que ridiculement, ceux qui se plaisent dans ce Stile, de n'entendre sous le nom de Dieu qu'une Idée, qu'une manière de penser, une simple relation, & par conséquent d'être de véritables Athées.

Plus ce dont on parle a de grandeur, & semble mériter des expressions pompeuses, plus on se laisse aller à des traits

traits qui n'éclairent point, & qui, lorsqu'ils présente quelque sens, souvent n'en présente qu'un trompeur.

Que ne dit-on point tous les jours sur la Nature? Le langage le plus à la mode semble en faire une Divinité; Je pourrois ramasser sur ce sujet une longue suite d'expressions tirées des Auteurs de tout genre, qui sont étrangement Allégoriques. Dans la description de ses ressources, on lui attribue un pouvoir fort étendu, mais assujetti pourtant; & une habileté très ingénieuse, mais renfermée dans de certaines bornes; une bonté digne d'une vive reconnoissance, dans les avantages qu'elle a soin de nous procurer, mais en même tems des vûes interressées, qui nous dispensent de lui tenir compte de ce qu'elle ne fait pas pour nous, quoi que nous en profitons. On lui attribue même quelquefois de la petitesse, dans son attention continuelle à nous cacher ses démarches, à se dérober à nos recherches, & à éluder les efforts louables que nous faisons pour la connoître.

Les Philosophes se sont quelquefois fatigués à chercher les raisons  
pour



pour lesquelles la *Nature* avoit donné à l'homme des Passions; ils ont même poussé cette question jusques à demander d'où vient que la *Nature* avoit trouvé à propos de rendre ces Passions si vives, quelles vont presque toujours à l'excès, & que la Raison a bien de la peine à les renfermer dans de justes bornes. Mais dès qu'on s'exprimera plus distinctement, on se trouvera dégagé de tous ces embarras. Si par la *Nature* l'on entend l'état où le Corps humain se trouve, & l'influence de ses mouvemens sur nos manières de penser, la raison physique de la cause des passions se présentera sans difficulté. Les mouvemens impetueux sont accompagnés de Sensations très-vives, ces Sensations nous occupent beaucoup plus que les Idées, & il faut réfléchir avec beaucoup d'attention pour trouver celles-ci plus intéressantes. Mais si par le mot de *Nature* on entend l'Auteur de l'Homme & de l'Univers, cette question aura encore deux parties; car on pourra demander pourquoi Dieu a trouvé à propos de créer l'Homme capable de Passions? Et d'où vient qu'il trouve



à propos de permettre, que l'Homme tombé soit exposé à des passions qui préviennent la Raison, & qu'elle a souvent tant de peine à modérer ?

III. Il est beaucoup plus difficile de connoître les choses, que de composer un Système d'Idées abstraites; car l'Esprit humain, pour peu qu'il y soit accoutumé, fait naître chez lui trop les Abstractions. les Abstractions avec une facilité surprenante; & dès qu'il les a arrangées dans un certain ordre, il s'en trouve trop charmé pour y renoncer: il se flatte que les choses sont comme il les suppose, & à force de se le répéter il le croit indubitablement.

Le Chaud & l'Humide, le Chaud & le Sec, le Froid & l'Humide, le Froid & le Sec, forment par leurs combinaisons quatre Elémens. Dans deux, l'assortiment est tempéré, & dans deux autres il va à l'excès. La Terre est environnée d'eau, l'Eau est environnée d'air, il faut bien suivre l'ordre jusqu'au bout; & afin qu'il n'y ait pas moins d'arrangement dans la Nature, que dans nos idées, supposer une Sphere de Feu répandue autour de l'Air: Les Cieux seront  
comme



composés d'une cinquième essence; il y a plaisir à multiplier ses abstractions. On se forme une Idée abstraite de l'*Ame*, en la regardant comme un *Principe de Vie*, après quoi en diversifiant cette idée abstraite, on fait trois espece d'*Ame*; la *Végétative*, la *Sensitive*, & la *Raisonnable*. Notre pensée ou apperçoit simplement, ou de plus elle veut. Quand elle apperçoit, elle reçoit des Idées, ou elle les forme elle-même. De plus elle pense ou avec dépendance des Sens, ou sans leur secours. La voilà donc distribuée en plusieurs étages, Partie inférieure, Partie supérieure, Intellect agent, Intellect passif, Libre arbitre, Spontanéité. On parle de ces Facultés comme on parleroit des bras & des piés du Corps; on les suppose à peu-près aussi différentes.

Le Systême des Stoïciens, sur le prix de la Vertu & la nature de la félicité, tiroit sa source d'une abstraction outrée; Ils ne considéroient l'homme que par un endroit. La vertu calme notre ame, & lui procure de grandes douceurs; Elle nous met au dessus d'un grand nombre de superfluités; mais elle n'empêche pas

qu'on ne soit à plaindre, quand on a à lutter contre la disette, & à soutenir les attaques des hommes injustes, où celles des maladies & de la douleur.

Pour penser par abstraction, il n'est pas nécessaire d'écarter positivement les idées auxquelles, on ne veut pas faire attention; car par la même qu'on se proposeroit de les écarter, on y penseroit. Il suffit de donner tellement son attention aux idées de quelques attributs, que pour ce moment, on ne pense pas aux autres.

C'est ainsi qu'en considérant la substance corporelle, simplement comme étendue en tout sens, longue, large, épaisse, sans la considérer comme terminée par aucune figure; on ne pense ni à sa mobilité, ni à sa divisibilité. Mais de conclure de là qu'en elle même, elle n'est pas divisible, comme a fait Spinoza, ce seroit supposer que cette idée abstraite, que nous venons d'énoncer, est une idée complète. Je puis penser au Triangle, en faisant attention à ses Lignes, je me bornerai à y penser, & à y faire penser ce ui à qui je prouve que deux de ces lignes sont toujours plus grande qu'une

troisième; Que les trois peuvent être inégales, qu'il peut n'y en avoir que deux d'égales; Que les trois le peuvent être. Mon attention dans ce tems là ne s'occupera que des lignes: mais je n'aurai garde d'en conclure, que le Triangle, en lui-même, est sans Angles & sans aucune des propriétés qui sont les suites de ses Angles.

La distinction de l'Esprit & du Cœur a fait rapidement fortune. Elle est venue à la mode, dans tous les Ordres, chés le vulgaire, tout comme chés les personnes distinguées par leur rang, leur génie & leur savoir.

Pour en déterminer le sens, il me paroît qu'il faut poser l'ame de l'homme capable d'idées & de sensations; suivant cette définition de ce qui pense en nous, nous l'appellerons *Esprit*, quand il se conduit par idées; & *Cœur*, quand il se laisse agiter & déterminer par les sensations, & par les passions.

Dès là, si on demande quel de ces deux principes a le dessus, je distinguerai le *fait* & le *droit*. Dans le plus grand nombre les Passions dominent,

ment, la Raison est peu écoutée, & ce fait n'est que trop vrai; mais, s'il s'agit de ce qui se doit, c'est la Raison qui mérite la supériorité, & qui est en droit de nous présenter les Idées, pour règle de notre Conduite. Toutes les fois que cela n'arrive pas, c'est la faute de l'homme, c'est lui qui est cause de ce renversement, & il faut bien se donner garde de l'imputer à un établissement de Dieu.

Lorsqu'on demande encore, si les *Passions forment le Cœur de l'Homme?* si par *former* on entend *constituer*, & qu'on demande quel est l'état de l'homme, ou de ce qui pense dans l'homme, lorsqu'il est occupé de Sensations, & qu'il éprouve des passions; je reconnois que le nom de *Cœur*, est assigné pour exprimer l'état de l'Ame, éprouvant les mouvemens qui portent les noms de passions; car c'est précisément, entant que susceptible des passions, qu'on lui donne le nom de cœur; mais si par *former*, on entend *perfectionner* suivant l'usage fréquent de ce terme, quand on dit, *Ce jeune homme est tout a fait formé; C'est enfant qui est déjà formé au des-*



dessus de son âge, je reconnois que les passions soumises à la Raison, & vives, à proportion que nos idées l'approuvent & le demandent, rendent l'homme plus parfait; & qu'aimer son devoir avec vivacité, est un plus grand degré de vertu que de s'en acquiter froidement. Mais comme les passions, ainsi réglées, relèvent le mérite de l'Homme, elles le dégradent au contraire, dès qu'elles ne respectent plus les lumières de la Raison, & l'évidence de ses Idées.

Abstrac-  
tion nuit  
dans la  
pratique.

IV. Nos manières de penser abstraites n'embrouillent pas simplement nos spéculations, elles répandent leur désordre dans notre conduite. Un homme qui va jouer se remplit d'idées de *gain*, & fait abstraction de celles de *perte*. Celui qui embrasse le parti des armes ne roule d'abord dans sa tête qu'habits superbes, fêtes magnifiques, titres entassés; mais il trouve tout autre chose au pied d'un Rempart; & ceux qui peuvent se mettre au dessus de la peur, tiendront-ils bon contre la mauvaise humeur des Commandans, le dérangement des saisons, & une infinité de fatigues qui se succèdent sans inter-



terruption : Ils ne se figuroient rien de tout cela ; car ils ne regardoient la chose que du côté qui flatoit leur passion. Il n'arrive que trop à ceux qui se marient de s'évaporer dans des abstractions, & ils sont tout surpris de se trouver misérables, après avoir fait tout ce qu'il faut pour le devenir.

Ceux qui se portent aux crimes auxquels les supplices sont destinés, jouent gros jeu, mais ils font abstraction de toutes les suites qui les menacent, pour se livrer à la poursuite de quelque misérables avantages dont il leur plaît de s'occuper uniquement ; & combien de gens trouvent moyen de dépouiller les actions vicieuses, de tout ce qu'elles ont de criminel, en les regardant par abstraction dans leur simple état physique, sans faire attention ni à l'indécence qui les accompagne, ni aux désordres qui en peuvent naître ?

Qu'est-ce au fond, disent-ils, qu'une telle & telle action que l'on condamne tant ? C'est un mouvement indifférent, comme si ce qu'une action a de *Physique* constituoit uniquement tout ce qu'elle renferme de *Moral*.  
Ce



Ce Moral est *relatif*, & si on veut le connoître il est visible qu'il ne faut pas se borner à juger d'une chose en elle-même, & en faisant *abstraction* de toutes ses relations.

C'est à ces manières de penser par Abstraction que doivent leur naissance ces Formules; *Humainement parlant* *Moralement parlant*. Il y a même des gens qui opposent la Morale de la Raison à la Morale de l'Évangile. On s'accoutume par là à éloigner de son Esprit ce à quoi la Bienfaisance, l'Honnêteté, le Christianisme demandent qu'on se rende attentif, & on se forme à ne voir, dans une action, que ce que l'intérêt ou quelque autre passion, aiment à y voir.

Quand Aristote dit que si l'Art de bâtir des Vaisseaux étoit dans le Bois, cet Art agiroit comme la Nature, & on verroit croître des Vaisseaux, comme on voit croître des Arbres: il *personifie* les Idées abstraites de Nature & d'Art, & il exprime sa pensée si métaphoriquement, qu'à peine devine-t-on ce qu'il pensoit quand il parloit ainsi.

\* L'Opinion gouverne. On a dit que \* *Mundus regitur opinionibus*, on peut dire avec autant de vé-

riré que † *Mundus regitur abstractioni-* ne le  
*bus.* Chacun fait de son mieux pour *Monde.*  
 mériter l'application de la fable du † *Le Mon-*  
 pot au lait. On fait des Châteaux *de se*  
 en Espagne, & on se récrie sur son *conduit*  
 malheur dès qu'on les voit renversés. *par des*  
 Qui veut bâtir solidement doit se gar- *Abstrac-*  
 der des abstractions. *tions.*

L'Abstraction se glise dans les actions  
 les plus sérieuses de la vie & les gête.  
 Souvent on est dévot, & on commu-  
 nie mal, par exemple, parce qu'on  
 communique par Abstraction. On met  
 à part, pour quelques jours, des in-  
 clinations, auxquelles on n'a nulle-  
 ment renoncé, & qu'on ne manque-  
 ra pas de reprendre: là dessus on  
 est content de soi, & on commu-  
 nie avec autant d'assurance que si on  
 avoit quitté des vices, auxquels on  
 a simplement refusé son attention  
 pour quelques jours; on fait abstrac-  
 tion de ses engagements, de ses pas-  
 sions, de ses intrigues, & par une es-  
 pèce d'oubli, on communique comme  
 si on étoit sans maîtresse, sans ava-  
 rice, sans rancune. L'Abstraction  
 cesse, on se retrouve tel qu'on étoit  
 un peu auparavant. Ainsi fait un  
 homme endetté, quand il veut pa-  
 roî-



roître content, lorsqu'il régale ses amis. On croit s'être affranchi de ce dont on détourne simplement les regards. On prie & on communie avec ses ennemis, dans les mêmes dispositions de cœur, avec lesquelles on mangeroit avec eux chez un Grand. L'esprit, occupé de la fête, ne la veut point troubler par des contestations; Par l'intérêt de son propre repos, on écarte alors les Idées qui pourroient ramener des Sentimens d'aigreur; mais dès que la fête est finie, ces sentimens reviennent d'eux-mêmes, & on ne s'y oppose plus.

On remarque dans un homme, de certaines qualités qu'on y souhaitoit, là-dessus on en est content, on ne l'étudie pas plus avant, on fait abstraction de toutes les autres, qui ne sont pas moins en lui, & qui ne doivent pas moins entrer dans son caractère. On règle les espérances qu'on a de lui, sur ce dont on a trouvé à propos de le composer, & on ne peut assez s'étonner quand on se voit obligé de décompter; mais pourquoi n'avoit on compté que sur ce qu'on vouloit?

Une de nos plus fatales habitudes



& des plus enracinées, c'est de nous imposer ainsi à nous-mêmes, & de nous tromper par des *Abstractions*. Un homme entreprend-il quelque chose de contraire à nos intérêts ? nous ne regardons son dessein que sous les faces les plus odieuses, & dans ses relations les plus condamnables; nous ne savons rien voir de ce qui pourroit adoucir sa faute à nos yeux, & la rendre un peu excusable. Mais s'agit-il de nous procurer quelque utilité ? nos *Abstractions* se tournent dans un tout autre sens; tout ce qui est conforme à nos intérêts, ne se présente plus que sous des côtés favorables. Ceux qui n'ont pas l'habitude du monde, ou qui n'ont pas assez étudié le cœur humain, ne peuvent assez s'étonner de voir les hommes si dissimilaires à eux-mêmes, & porter sur les mêmes actions des jugemens si différens, dès qu'elles sont faites par des gens qui ont avec eux des relations différentes.

Ces remarques fournissent une clef pour interpréter le langage de la plupart des hommes, & pour se garantir des erreurs où l'on tomberoit en



le prenant trop au pié de la lettre. Quand ils louent le mérite d'un homme, cela vous doit seulement apprendre qu'il est leur parent, ou qu'il est dans leurs intérêts; *C'est un honnête homme*, cela signifie, *c'est mon Cousin*, ou, *c'est mon Protecteur*, ou, *il est dans ma dépendance*. Quand ils accusent quelcun de manquer d'esprit & de probité, contentez vous d'en conclure, qu'il n'entre pas dans leur parti. Quand ils se plaignent de la vanité & de l'ambition des autres, c'est seulement une preuve qu'ils en prennent de l'ombrage, & qu'ils craignent d'en être surpassés.

La passion dont on est prévenu fait chercher dans un objet quelque endroit qui la favorise, l'Abstraction y fixe ensuite l'esprit, on n'y voit rien d'autre. Un seul défaut, dans une personne qu'on n'aime pas, suffit pour enlever tout le bon effet de ce qu'elle possède de vertu. Rien n'est plus injuste. Le fier Ostracisme des Athéniens étoit dans un sens moins condamnable. Ceux de qui quelques qualités faisoient ombrage à ce Peuple ambitieux, en étoient quittes pour

se voir accusés de trop de mérite, & obligés de s'éloigner d'une Ville, où l'on vouloit moins d'inégalité entre les Citoyens. Leur perte tomboit tout au plus sur leurs biens, dont ils s'éloignoient: mais leur réputation loin d'en recevoir quelque atteinte, étoit par là comme scellée d'une approbation publique, & d'une approbation qui n'étoit point suspecte. Il y avoit en cela plus de sincérité & moins d'illusion, que dans les Abstractions si communes parmi le reste des hommes, chez qui la petitesse d'esprit, acheve toujours l'ouvrage que la corruption du cœur avoit commencé. Dès qu'on hait une personne, parce que sa vûe fait souffrir une vanité à laquelle on s'abandonne, ou parce qu'on la trouve opposée à quelques intérêts qu'on a à cœur, on ne voit rien en elle d'estimable, elle est sans mérite & sans vertu.

Les personnes élevées à quelque rang, sont presque plus sujettes à cette faute que les autres, parce que regardant leur élévation comme une preuve d'un mérite qui les dis-



tingue, elles se défont moins de leurs premières vûes, & qu'en possession d'être écoutées, elles souffrent plus impatiemment qu'on ne soit pas de leur avis. C'est ce dont on ne voit que trop d'exemples, dans tous les Ordres qui partagent la Société.

Hor. Lib. *Iliacos intra muros peccatur & extra.*

I. Ep.

Il. 16.

Une dignité Ecclésiastique donne beaucoup d'autorité; mais elle ne demande pas moins qu'on soit aux autres un modèle d'humilité; par un de ces endroits elle plait, par l'autre e'le pèse. Voilà un beau champ pour les *Abstractions*, aussi y brillent elles. On se souvient toujours de la prérogative, on ne pense presque jamais à l'engagement. La félicité des Peuples est le but des dignités Séculières bien plus que les avantages de ceux qui y sont élevés; plus que leur opulence & ses suites, leur crédit, & leur luxe &c. Mais le cœur se livre tout entier, à ce qui tout au plus, n'est qu'un but accessoire, & on se contente d'avoir en chemin faisant, & par bien-séance, quelques égards pour celui qui est le principal.

Comme l'on donne dans les *Abstractions*,

est

ε X

tions,



tions, quand on devroit les éviter, on n'en fait pas, quand elles seroient nécessaires. D'où vient qu'un Mahométan s'obstine dans ses erreurs? C'est qu'en examinant sa Religion, il n'a point fait Abstraction des préjugés de la naissance, non plus que des intérêts qui l'y retiennent. Et d'où vient que la plupart des Chrétiens connoissent si peu leur Religion? c'est parce qu'ils ne l'ont jamais examinée en mettant à part les préjugés. Si le principe qui retient les Mahométans dans leur communion est condamnable, les Chrétiens que la paresse, le préjugé, & l'intérêt font vivre dans le Christianisme, perdent tout le mérite de la profession qu'ils en font, par l'indignité du principe qui les y retient.

D'où vient qu'en matière de bien public, aussi bien qu'en matière de Science, on ne profite point des lumières de ceux qui sont dans un parti qu'on n'aime pas? On ne fait point faire Abstraction des considérations inutiles, pour examiner en elle-même la force des raisons.

On tireroit plus de fruit des Sermons, si on savoit mieux mettre à part qu'on ne fait, & les foiblesses

di. J. 1011  
93.1  
di. II



des Prédicateurs, & celles de leurs compositions. Il est vrai que comme il en est, qu'on a grand tort de ne pas faire, il s'en trouve aussi qu'on est presque excusable de ne faire pas. Quand S. Agustin recommandoit dans tout le feu de son zèle, l'amour de la Vertu & de la Piété, il y auroit eu autant d'extravagance que d'injustice à éluder ces exhortations, par le souvenir des égaremens où il étoit tombé dans sa jeunesse. Mais si on étoit venu à condamner dans un Synode, quelques-uns de ses Sentimens, & qu'il eût été sollicité par des duretés, à les condamner lui-même & à signer tout le contraire, sans doute qu'il se seroit amèrement plaint de la contrainte, & qu'il en auroit étalé l'injustice; mais alors auroit-on dû s'étonner, si toutes les raisons qu'il auroit alléguées, pour rendre odieuse la contrainte, avoient paru foibles dans sa bouche, après tout ce qu'il en avoit débité lui-même de frivoles, pour justifier son impatience & ses duretés contre ceux qui ne pensoient pas en tout comme lui? Un Prédicateur naturellement fier, pointilleux, aimant à dominer, ne doit

doit pas s'étonner si, dès qu'il prend l'air de dignité, & qu'il s'exprime avec la gravité, & la sévérité que la Chaire demande quelquefois, on sent naître l'idée importune de ses hauteurs ordinaires; il n'est pas aisé d'en faire Abstraction: Sa présence les ramène & son air même les rappelle. C'est encore une nécessité que la dureté du stile, les tours lâches & languissans, les expressions impolies, un ton rebutant, & des manières affectées, s'opposent à l'effet même des meilleurs raisonnemens: Car on ne sauroit faire entièrement abstraction de ce que l'on sent, ni livrer toute son attention & sa sensibilité à ce qui fait quelque peine, & qui n'est pas peu désagréable.

Il y a des Abstractions très-utiles. Un Juge doit faire & mettre à part le rang, les richesses, la pauvreté, les recommandations, les relations d'amitié & d'inimitié. Un Lecteur ne doit faire aucune attention, ni au nom, ni au país, ni à la profession de l'Auteur dont il lit l'Ouvrage; il faut écarter tout ce qui est personnel, afin de juger plus tranquillement & plus sûrement des choses mêmes.



La félicité de la vie dépend du bon usage des *Abstractions*. La plupart des gens ne font aucune attention à leurs défauts, & se bornent à sentir leur mérite; voilà pourquoy s'ils conservent ce qu'ils ont de bon, ils ne se corrigent point des défauts qui s'y trouvent mêlés. Mais on fait tout le contraire par rapport aux avantages extérieurs; on donne une grande attention à ce qu'on n'a pas, & on le compte pour beaucoup; on pense peu à ce qu'on a, on ne s'y arrête point, & on ne le sent guere plus que si on ne l'avoit pas. C'est par l'effet de ces déraisonnables *Abstractions*, que si peu de gens vivent contents de leur sort. Il n'y a point d'état dans cette vie qui soit parfait en tout sens: Les inconvéniens auxquels on peut parer, il est juste d'y penser, pour se faire un plaisir d'y apporter du remède; mais pour ceux auxquels on n'en voit point, on doit en faire *Abstraction*. Les heureux succès, il faut les sentir; mais pour ce qui tourne mal, il n'y faut penser que pour en tirer l'avantage de devenir plus modéré dans ses desirs, plus circonspect dans ses

en-



entreprises, & plus prudent dans leur exécution.

Comme le succès de chaque entreprise, dépend ordinairement de la combinaison d'un grand nombre de circonstances, il faut s'il se peut, n'en oublier aucune, quand on concerté des projets. On doit étudier la nature des choses que l'on se propose pour but; réfléchir sur les inconvéniens, & non pas seulement sur les avantages qui en peuvent naître: On doit comparer avec les fruits que l'on espère, & les secours qu'on a en main, tant les inconvéniens que les difficultés. Mais pour exécuter tout cela, il faut examiner pendant que l'on est de sang froid, au lieu que pour l'ordinaire, on débute par la passion qui ferme les yeux aux inconvéniens, & remplit d'espérance: voilà pourquoi on s'attent à tout, & on n'atrape rien.

V. Lors qu'arrêtant notre attention sur quelques attributs d'un sujet, nous nous en formons une idée également applicable à d'autres; cette idée s'appelle *Vague*, & cette manière de penser, reçoit le nom d'*Abstraction universelle*.

Des Idées vagues, & déterminées.



A l'idée *Vague* s'oppose l'idée *Déterminée*, & ces mots sont plus relatifs qu'absolus; car nos idées étant d'autant plus déterminées, qu'elles sont moins vagues, & d'autant plus vagues, qu'elles sont moins déterminées; telle idée est *Vague*, par rapport à une seconde, qui sera déterminée par rapport à une troisième.

L'Idée du Triangle est vague par rapport à l'Équilatéral, à l'Isoscele, & au Scalène; mais elle est déterminée par rapport à l'idée de la Figure. L'Idée d'Arbre est vague par rapport au Pommier, à l'Ormeau &c. Mais elle est déterminée par rapport à l'idée de Plante. Une Idée vague, est un acte qui se sent, c'est une modification de la pensée, appercevant d'une certaine manière; c'est donc un acte déterminé, & il est appelé vague, non qu'il le soit en lui-même, & que son Objet soit vague; car rien de vague n'existe actuellement, & à quelque Objet qu'on applique une idée vague, ce sera toujours un Objet déterminé. Mais comme cet Objet ressemble à plusieurs autres, l'idée qui le représen-

te, est appelée *Vague*, parce qu'elle n'est pas moins propre à représenter les autres, dans ce qu'ils ont de semblable avec lui, qu'à le représenter lui-même.

Quelquefois l'idée déterminée se joint à l'idée vague. Lors que de loin je vois un Arbre, & que j'ignore si c'est un Chêne ou un Chataigner, j'ai simplement l'idée vague d'un Arbre, applicable à plusieurs espèces; c'est-à-dire, je ne me représente en voyant cet arbre, que des attributs par lesquels il ressemble à d'autres, d'une espèce différente de la sienne. Cependant, ce que je le vois placé dans un certain endroit, à telle distance &c., me convainc que c'est un Objet déterminé qui existe actuellement; que c'est un certain Arbre, un Individu; mon Idée est donc alors un composé de vague & de déterminé.

VI. Les Idées Vagues sont toujours. Il faut une marque d'imperfection: Si nos connoissances n'avoient point de bornes, nous verrions dans chaque chose tout ce qu'elle renferme, & nous en concevrions une idée qui ne seroit applicable qu'à elle seule; C'est



de cette manière qu'une Intelligence parfaite connoît tout. Plus nous connoissons d'attributs dans un Sujet, plus l'idée que nous en avons est déterminée, ainsi notre connoissance se perfectionne à mesure qu'elle est moins vague, & nous devons

toujours tendre au déterminé. Chaque Objet qui existe l'est, & par conséquent nos idées représentent d'autant plus exactement les choses, qu'elles sont plus déterminées.

On a une Idée d'un Tout, & on a aussi une Idée vague de ses parties; cependant elles peuvent être différentes, & on se trompera beaucoup, dès qu'on jugera des unes par les autres.

Les dernières expéditions d'Alexandre, ont fait tort à celles qui les avoient précédées: On a considéré toutes ses actions, d'un seul coup d'œil, & d'une manière trop générale; On a confondu la guerre qu'il fit aux Perses, avec celle qu'il porta dans les Indes; Si l'on étoit entré dans des détails, on se seroit formé des Idées plus exactes, & plus vraies, & l'on seroit convaincu qu'indépendamment des vues, & du



caractère de ce Prince, son entreprise contre les Perses, étoit juste dans ses motifs, nécessaire pour le repos de la Grèce, & facile dans l'exécution. Mém. de l'Acad. des Belles Lettres, T. 7. p. 680.

VII. C'est la paresse qui nous arrête aux Idées vagues; on se lasse de la peine, on se rebute du travail; parce qu'on est bientôt las de chercher, on demeure aux premières notions qui se sont présentées. Si l'on s'en tenoit là, on resteroit simplement dans l'ignorance; mais de l'ignorance on passe bientôt à l'erreur; on suppose que ces Idées vagues, auxquelles on se borne par ignorance & par paresse, sont de justes représentations des Objets; & comme on sent bien qu'elles ne les manifestent pas, on dit que ce sont des Idées obscures. L'erreur ne se borne pas là; mais on va plus loin, & d'une idée vague on tire une conclusion déterminée, & par là on attribue aux Objets au delà de ce que l'on y voit. Une pierre, si elle n'est pas soutenue, descend; la même chose nous arrive, il y a donc quelque chose de commun à nous & à la pierre; cela est



vrai dans l'idée vague. Donc la pierre suspendue, est dans un état violent, & par son inclination elle se porte à descendre; C'est passer avec précipitation aux *Idées déterminées*. Il est assidu au travail, donc il est avare. Il a soin de sa réputation, donc il est ambitieux. Il parle librement, donc il aime à mordre. En tout cela on passe, sans une suffisante lumière du vague au déterminé. L'homme prudent & l'Avare ont à cœur leurs intérêts, le Sage & l'Ambitieux aiment la réputation; l'honnête-homme & le censeur de profession parlent hardiment l'un & l'autre; mais ces traits, par lesquels ils se ressemblent, ne sont que vagues, & ce qu'ils ont de conforme, est mêlé de bien des différences.

Les termes vagues sont encore une des causes du malentendu, qui règne presque dans toutes les disputes, & dans la plupart des conversations. Le Langage des hommes a peu d'autres mots; car comment parleroient-ils plus exactement qu'ils ne pensent? Celui-ci donc applique un terme à un sujet, celui-là l'applique à un autre; l'un considère le même

sujet, en un certain sens, l'autre  
l'envisage dans un sens opposé. Quand  
donc l'un condamne ce que l'autre  
approuve, s'ils pouvoient voir réci-  
proquement leurs pensées, ils com-  
prendroient souvent qu'elles sont dif-  
férentes sans être contraires; leurs  
discours ne roulent point sur les mê-  
mes attributs, & les mêmes circonstan-  
ces: quelquefois mêmes, ils ne roulent  
pas seulement sur les mêmes objets.

Chaque chose à plus d'une face,  
& dans une même chose, il s'en  
trouve souvent de tout opposées.  
On fait sa fortune, & l'on se ruine  
à la Guerre; on languit & on prof-  
père dans la Paix; l'un acquiert de la  
force & perfectionne son génie, &  
l'autre perd l'esprit en étudiant. Tou-  
tes les Paix ne sont pas également  
justes, & également heureuses; tou-  
tes les Guerres ne se ressemblent pas;  
Il y a plusieurs espèces d'études,  
& dans chaque espèce les circonf-  
tances varient. Il faut donc déter-  
miner une question avant que d'en  
faire le sujet d'une dispute.

Les termes vagues fournissent des  
faux fuyants, & des occasions de chi-  
cane, à ceux qui ne veulent pas de-  
ren.

rendre à une vérité énoncée dans de tels termes. L'Ecole autorise très mal à propos un abus auquel on n'est déjà que trop porté, on fait exercer la jeunesse à haranguer, pour & contre, sur un même sujet, & la tâche est aisée, quand on se jette sur des Idées vagues; On s'y jette en effet, & tout ce qu'on dit n'est pas moins faux dans un sens, que vrai dans un autre.

La Marote des disputes, (peu s'en est falu que je n'aie dit la fureur,) accoutume la jeunesse à chercher de ces faux fuiants, & à s'en féliciter. Plus promptement on vient à bout dans une dispute, d'embarrasser ses Antagonistes, ou de s'en débarrasser, plus on est charmé de cette facilité & de cette prétendue victoire.

Quand on conserve malgré ces dangereuses habitudes, un fond de bon cœur, & quelque justesse d'esprit, il est des momens où l'on se trouve dégoûté de tout ce fatras de mots, qui signifient peu, ou dont les Idées qu'on y attache se trouvent à tout coup en contradiction. On est tenté d'ouvrir les yeux, & de recommencer des études plus satisfai-

fan

santes; mais souvent l'amour de la vérité n'est pas assez fort, pour hazarder de déplaire à des gens de qui l'on dépend, ou avec qui on a de grandes liaisons. Dans ces agitations désagréables, on refuse son attention aux preuves qui pourroient les faire cesser, & on se flatte de prendre un bon parti, en demeurant dans une humble incertitude, quoique réellement cette incertitude ait d'autres principes que l'humilité. On veut se ménager quelques intérêts, & par là on est fort peu éloigné de ceux qui retiennent la vérité injustement captive.

*Socrate* avoit beaucoup donné dans les Idées vagues. „ Dans le *Phédon*  
 „ au lieu de dire que un & un font  
 „ deux, par addition, que quatre  
 „ ne fait plus que trois par retran-  
 „ chement, ne doit-on pas plutôt  
 „ dire que un & un font deux, par  
 „ la participation de la *Duité*, com-  
 „ me un & un, par la participation  
 „ de l'Unité, & n'envoieriez-vous pas  
 „ promener ces additions, ces divi-  
 „ sions? &c.

Nous avons l'idée de l'Unité, qui  
 est



est très simple, nous pouvons la réitérer, ces réitérations font tout autant de nouvelles manières de penser; par conséquent tout autant d'idées, & chacune de ces nouvelles manières de penser, nous l'exprimons par un nom déterminé, 3, 4. &c.

Quand il faut se contenter du vague.

VIII. Il y a des sujets sur lesquels le plus sur est de se contenter des Idées vagues, parce que nos manières de penser ne peuvent pas aller jusques à les rendre déterminées. Telles sont les opérations intérieures de la Grace, la direction secrète de la Providence, les perfections de la Divinité. S'il est permis de faire quelques efforts & quelques essais, pour étendre là-dessus ses connoissances; il faut que ces essais se fassent dans une grande humilité de cœur, & dans une grande défiance de sa capacité. Il faut de plus qu'on les propose avec une modestie, & une douceur qui réponde à cette défiance, & qui en soit la preuve.

Il est certain qu'on ne sauroit parler de Dieu avec trop de modération; Il vaut mieux en demeurer à des connoissances imparfaites, en se contentant des idées vagues, que de s'ex-

s'exposer au risque de penser indignement de ce grand Etre, par notre témérité à passer à des idées déterminées \*.

Il se pourroit que la précipitation avec laquelle on s'est hazardé de substituer des sens déterminés, à des expressions vagues; & l'affection avec laquelle on s'est attaché à ces explications déterminées, qui ne font pas honneur au Christianisme, l'aient déchiré en partie. Peut-être même que si ces idées, (ou prétendues idées) déterminées, ne nous obsédoient pas dès l'enfance, nombre de difficultés s'évanouiroient, & qu'en lisant l'Écriture sainte avec Docilité, & sans y rien prêter, uniquement pour s'instruire & s'édifier

\* FABRICE, *Amenités Théolog.* 5. Dissertation. Quand l'Écriture Ste. nous enseigne la *chose* sans nous expliquer la *manière*, c'est une témérité très-dangereuse d'entreprendre de l'expliquer, parce que ces explications ne peuvent être qu'arbitraires, & que chacun étant en droit de donner la sienne, il se forme des contestations, & souvent des Schismes entre les Théologiens, & parmi le Peuple, & on prépare des matières de triomphe à l'Adversaire.

Bi-



fier, & non pas pour chercher des preuves à des préventions, on y trouveroit tout de plein pié, & ce que ces sacrés Ecrivains ont pensé, se présenteroit tout d'abord & très naturellement. Je connois des personnes de bonne foi, qui m'ont assuré en avoir fait l'expérience.

Quand il faut passer au déterminé.

Mr. Loke L. I. ch. II. Art. 19.

IX. Mais il y a aussi des sujets sur lesquels il est tout à fait nécessaire d'avoir des connoissances exactes, & des notions déterminées. \* Telles sont les Règles des Mœurs: Car nos actions étant, chacune singulière & déterminée, à tout moment on se trouve dans l'embarras, quand on n'a que des Idées vagues pour règles. C'est

BIBLIOTH. GERM. Les troubles & les ravages de l'Arianisme n'ont été enfantés que par cette pernicieuse démangeaison d'expliquer, sans l'autorité de l'Écriture, comme le grand *Constantin* l'écrivit fort sagement à *Alexandre* & à *Arius*, qu'il blâme tous deux de trop de subtilité, & d'une curiosité mal entendue, sur tout devant le Peuple. Sans cette même curiosité, les Protestans ne seroient pas divisés comme ils le sont malheureusement, parce que sur l'Eucharistie, par exemple, il y a des termes dont ils pourroient convenir, & qui expliqueroient suffisamment la chose. Le Schisme des Remonstrans, & des Réformés n'a pas une autre origine.

faute de notions plus déterminées & plus distinctes, que chacun se flatte de bien faire, lors même qu'il fait mal, & condamne les autres, lors même qu'ils font bien. La même conduite que l'on appelle précaution, quand on en use, reçoit le nom de vengeance quand on la voit tenir à un autre: D'où vient cette Contradiction? On n'a que des Idées vagues de la Précaution, & de la Vengeance; une Idée vague s'applique également à des sujets opposés, pourvu qu'ils aient quelque endroit commun; & dans cette égalité d'application, non seulement la passion fait pancher la balance, mais elle détermine le nom; ce qui est conforme à son penchant passe pour juste.

On voit par ces exemples, qu'en matière de *Morale*, on peut être dans des principes vrais; mais pendant qu'on n'en aura que des Idées vagues, elles seront très insuffisantes; & par rapport à la pratique il sera vrai de dire qu'on ne fait rien, & qu'on est encore dans les ténèbres. Si on se conduit bien, ce sera seulement par l'effet d'un heureux instinct, & peut être même seulement  
par



par hazard. Souvent l'application d'une règle générale, à des circonstances particulières pourra être si difficile, & si exposée à des écarts, qu'on se trouvera à tout coup réduit à abandonner le vrai, qu'on avoit saisi d'abord, mais trop en gros.

Il en est de même sur un très grand nombre de sujets Physiques; *Il faut réchauffer; Il faut rafraichir; il faut rétablir l'équilibre, entre les liquides & les solides. Le Sang est trop épais. Les esprits animaux sont dans une fermentation trop grande. Ils sont engourdis; La Nature est paresseuse; La nature rappelle ses forces.* Voilà tout autant de sources de bévues, quelquefois très fatales, pour ceux qui en tout cela, n'y voient rien au delà du vague, & n'en connoissent pas les causes en détail.

Les Collections d'Idées, dont on se sert pour concevoir le rapport d'une action humaine avec la Loi, on leur donne des noms, & ces noms désignent des vertus ou des vices.

Ces noms, les Enfans les apprennent, & se les rendent même familiers, avant que de s'être formés

P  
de  
des  
pliq  
app  
quo  
I  
com  
pon  
ne  
quar  
de s  
quel  
ado  
cuse  
vori  
titio  
d'all  
L  
men  
taille  
Syst  
an  
inve  
fais  
on  
com  
de  
pen  
fi  
Syst  
de

de justes idées de leur signification, dès là, ils s'accoutument à les appliquer aux occasions où ils se sont apperçus que les autres les appliquoient.

Dans la suite de dix parties, qui composent l'idée totale qui doit répondre à un seul mot, l'un se borne à en rassembler trois, un autre quatre, un autre sept: & chacun croit de s'être formé une Idée totale, à laquelle rien ne manque; & chacun adopte cette idée pour règle, & accuse les maximes des autres de favoriser le relâchement, ou la superstition, de demeurer en deça, ou d'aller au delà du devoir.

Les Idées vagues imposent aisément, & c'est par le moien des détails, que l'on s'en défabuse. Les Systèmes bâtis sur des Idées vagues, amusent & plaisent, par là, on les invente sans peine, on les imagine sans avoir besoin d'effort, & par là on les adopte volontiers. Si ces Systèmes ont pour Auteur un homme de réputation, on s'applaudit de penser comme un homme Célèbre; si quelcun s'avise de dire que ce Système est trop embarrassé de dif-

fi.

ficultés pour être soutenable, & qu'il entre dans des détails pour le combattre, on le méprise comme un petit génie, qui n'a pas assez d'étendue d'esprit pour le comprendre; Cependant, & sur tout en matière de Physique, ce sont les détails qui désabusent, & qui font évanouir les châteaux en Espagne. J'en proposerai encore un.

Suivant le Systéme dont je me reconnois très éloigné, la cause première a construit l'Univers avec un Art si Divin, que dans le Siécle seizième de l'Ere Chrétienne, il est résulté de la construction de cet Univers, des machines corporelles qui sans savoir ce qu'elles faisoient, ont construit des Microscopes. Une machine corporelle, sans savoir encore ce quelle faisoit, en a acheté un, & au bout d'un mois un coup de vent, ou le faut d'un chat l'a fait tomber d'une fenêtre, & il s'est cassé. Au bout d'un an une machine passe, & le possesseur du premier Microscope en a acheté un second, en tout cela, les Ames ou Monades, compagnes de ces machines, n'ont pas plus influé qu'un horloge posé à

l'Oc-



PART. I. SECT. III. CH. IV. 505  
l'Occident, sur celui qu'on a placé  
à l'Orient.

Mais la Cause Suprême, prévoyant  
tout cela, a fait choix dans le  
nombre infini des Substances possi-  
bles, & susceptibles de pensée, chez  
qui les idées de petites particules  
naïtroient grossières, distinctes & fa-  
ciles à démêler, & ce a d'elles mê-  
mes, & pendant un mois. Mais  
telle étoit la constitution de cette  
Monade, qu'une année entière se  
passeroit, sans que rien de sembla-  
ble devint l'objet de sa pensée; &  
au bout d'un an, les sentimens de  
ces petites particules se renouvelle-  
roient en plus grand nombre, &  
plus distinctement que jamais, sans  
que le Microscope ni les rayons qui  
le traversent, en fussent cause par  
aucune influence physique.

„ Tout homme est pécheur, les  
„ autres ont leurs vices, & moi  
„ j'ai les miens, qu'y ferois-je ? „  
Plusieurs pensent ainsi, quelques-uns  
même le disent tout net. On se  
perd par ces idées vagues. Je me  
suis trompé une fois, deux fois,  
pourquoi ne me tromperois je pas  
encore ? Je n'ai donc d'autre parti

Tom. IV.

Y

à



à prendre que celui du doute, & de la suspension perpetuelle. Belle conclusion! Je me suis trompé il est vrai; mais j'ai decouvert mon erreur; & les causes; je vois que je les évite; ie sens l'évidence qui me force; & je douterois! Les Idées déterminées doivent l'emporter sur les vagues.

Mahomet a sù se faire passer pour le Ministre de Dieu; il s'est élevé au dessus de Jesus Christ; & sa Doctrine a séduit une grande partie de la Terre. Numa fit croire aux Romains qu'une Déesse lui avoit dicté les Loix qu'il leur donna. Les Peruviens rapportent au Fils du Soleil l'établissement de leur Religion & de leur Police.

L'Histoire de Tite-Live est remplie de prodiges fabuleux, qui n'en passoient pas moins pour des vérités chez les Romains, sans quoi il n'auroit eu garde d'en charger son histoire. Tous les jours nous voyons des fanatiques s'attribuer des inspirations: N'en seroit-il point de même de Moïse, des Prophètes, & des Apôtres? Il n'y a que trop de gens qui, en se bornant à ces

généralités, demeurent dans le doute, & vont même au delà du doute. Mais dès qu'on voudra se donner le soin de descendre dans des détails, & de passer à des idées déterminées de la Doctrine de Jesus-Christ, & des circonstances de sa Vie, & de celle de ses Apôtres; les doutes se dissiperont: on sentira la différence qu'il y a entre des bruits semés confusément, & accrédités par l'intérêt, & par le préjugé, & une narration circonstanciée, qui, pour s'établir dans les Esprits n'a pu avoir d'autres secours que la pure vérité, tout le reste lui étant contraire. Par rapport aux Fanatiques en particulier, les dogmes, & les préceptes de l'Évangile sont dans l'exactitude du bon sens; c'est un culte raisonnable. Au lieu que les fanatiques débitent à tout moment des extravagances, & s'il y a quelque chose de réglé dans leurs idées, c'est un reste de ce que la Raison & l'Écriture leur a enseigné, avant qu'ils fussent visionnaires.

Des Maximes générales de Politique, sont des Maximes abstraites, dont



dont l'application jette à tout moment dans l'erreur, si on ne fait pas attention à toutes les circonstances, & si on veut les suivre dans des occasions qui ne les comportent pas.

Division  
des ter-  
mes Va-  
gues.

X. Lors qu'un terme vague s'applique dans le même sens à plusieurs sujets, il est appelé *Univoque*: c'est ainsi que le mot de *Figure* s'applique au Triangle & au Cercle. Quand ses différentes significations ont simplement du rapport, on l'appelle *Analogue*. Dans ce sens on dit qu'un homme est sain, qu'un aliment est sain, qu'une manière de vivre est saine; or dans le premier de ces cas il s'agit de l'effet, & dans les suivans de la cause. Mais lors qu'un seul & même terme est le nom de plus d'une chose, & que ces choses n'ont aucun rapport, on l'appelle *Equivoque*.

Division  
des Equi-  
voques.

XI. Lors que l'on connoît les sujets, qui tout différens qu'ils soient ne laissent pas de porter le même nom, l'*Equivoque* est sans danger; mais elle jette aisément dans l'erreur, quand par méprise les hommes ont eux-mêmes imposé à des cho-

choses différentes un même nom, faute de les connoître. C'est ainsi que l'on confond les actes de l'Esprit & du Corps, parce qu'ils sont désignés par les mêmes termes. La vue est attribuée à l'œil, l'ouïe à l'oreille, diverses inclinations au Corps. Tous les termes *métaphoriques* sont par là dangereux.

Il y a encore une autre espèce d'équivoque qui impose imperceptiblement, & dont on ne se dégage guère. C'est lors qu'un même terme, marquant une même chose, se prend quelquefois avec plus, & quelquefois avec moins d'étendue. Tous les termes de *Comparaison* sont ainsi sujets à *ampliation*, & à *restriction*; & le langage des hommes est plein de termes qui paroissent absolus, & le sont en effet par rapport à la Grammaire; mais qu'il faut pourtant expliquer dans un sens de comparaison, & dont la véritable signification roule sur le plus & le moins. Tels sont les mots qui expriment nos sentimens, *agréable*, *douloureux*, *insupportable*, *difficile*, &c. Tels sont les termes *Autorité*, *Commandant*, *Roi*, *Maître*, &c.



&c. & tels sont enfin, dans l'imperfection où nous vivons, les noms des Vertus; puisque, sur cette Terre, le plus éloigné du Vice, & le moins chargé de fautes, est le plus vertueux. On voit par là qu'on doit peu compter sur le langage; qu'il ne faut pas être pointilleux sur les mots; mais étudier les choses avec toute l'application possible. Voiés le *Traité des Prém. Ver.* Art. 383. sur le mot d'*Excellent*.

Ce n'est pas seulement dans les matières difficiles; c'est même dans les plus aisées que l'on s'embarrasse par des équivoques, dès que l'intérêt que l'on prend à une conclusion prévient en faveur de ses preuves, & empêche d'en discuter l'obscurité. Quand Cicéron, par exemple, & Cicéron Philosophe, trouve qu'on se contredit, lors qu'on se plaint de la Vieillesse, puisque les jeunes gens souhaitent d'y parvenir, il tombe dans une subtilité peu digne de son âge, & de son grand génie; & il compte trop sur la facilité, de ses Lecteurs, s'il espère de les consoler, par un jeu de mots, de ce que la Vieillesse a de triste.

Dans

Dans un sens, les jeunes gens voudroient bien ne devenir jamais vieux; c'est-à-dire, ils voudroient conserver toujours la vigueur de la jeunesse, & se voir loin du dernier terme; de sorte que souhaiter d'arriver à la vieillesse, c'est, dans leur idée, souhaiter de ne mourir pas jeunes: Mais c'est justement la crainte de cette mort, qu'on voit de près dans le dernier âge, qui leur fait souhaiter une longue vie; & ce desir ils l'expriment par une phrase équivoque, que Cicéron tire du sens qu'ils lui donnent, pour s'en servir à son dessein, & la tourner contre ceux qui la lui prêtent. Il prend leur pensée à contre-sens; car ce qui fait souhaiter aux jeunes gens de devenir vieux, c'est la crainte de la mort, ce qui précisément rend triste la vieillesse.

Afin qu'un discours puisse passer pour parfaitement clair, il ne suffit pas qu'on puisse, & qu'on puisse même aisément en découvrir tout le sens; il faut que ce sens saute aux yeux, & qu'on ne puisse s'empêcher de le voir; il faut qu'on soit dans l'impuissance de lui en donner un



autre. Mais le langage des hommes est trop imparfait, pour se promettre de pouvoir toujours parler ainsi; il est rempli d'expressions vagues, de termes métaphoriques dont l'application est souvent très-équivoque; les bonnes gens comptent sur la bonne foi de leurs Auditeurs ou de leurs Lecteurs; ils s'imaginent qu'on saisira d'abord leur intention, sans s'aviser d'aucun détour, pour leur faire dire ce à quoi ils n'ont pas pensé. Cela les rend moins circonspects, & ce qui ne leur paroît nullement équivoque ne laisse pas de l'être. Il y a pourtant des occasions, où il importe extrêmement de s'affurer du vrai sens de quelque expression, de quelque Théorème, ou de quelque Maxime qui paroît en recevoir plus d'un. Dans ces occasions on fait attention à l'usage, & à la force que les termes en recoivent; on consulte ce qui précède & ce qui suit; on éclaircit un Auteur par lui-même, & on cherche s'il ne s'est point exprimé plus précisément dans quelque autre endroit; on prend garde à ce qu'il lui convenoit le mieux.

mieux de penser ; on réfléchit sur la nature même du sujet qu'il traite , pour ne lui rien faire dire qui renferme manifestement quelque absurdité.

Les équivoques ont été long tems à la mode ; mais dès le milieu du Siecle précédent elles ont peu à peu perdu leur crédit , & aujourd'hui on les méprise tout-à-fait. Il est certain que l'on est plus délicat , & plus judicieux qu'autrefois : on a plus de discernement , & l'on ne se paie plus de mots si facilement qu'on faisoit.

Les équivoques & les faux brillans marquent un esprit vain , qui cherche à paroître & à se faire admirer ; mais petit autant que vain , qui se propose un but pour lequel il n'est point fait , & dont il ignore les routes.

Toutes les Métaphores sont des espèces d'équivoques , puis que l'on prend le nom d'une chose pour l'attribuer à une autre ; à cause de quelque ressemblance. Souvent cette application manque de justesse ; mais elle ne laisse pas de plaire , & elle impose par cela même qu'el-



le plait. Quand la chose dont on emprunte l'idée, pour en éclaircir une autre, présente à l'esprit une image sur laquelle il s'arrête agréablement, qu'il est frappé d'un récit pompeux, ou d'une description ingénieuse, il ne se met pas en peine si cette image convient au sujet auquel on l'applique: il l'aime, & l'écoute à cause d'elle-même, comme l'on aime les Contes des Fées, les Fables d'Ovide, & d'Homère, & en général les fictions. Alors l'expression est brillante; mais la pensée se trouve fautive, & pour ne s'y laisser pas tromper, il faut dépouiller le discours de ses ornemens, le réduire à des expressions simples, & voir si, dans cette simplicité, il plait encore par la justesse du sens qu'il renferme.

Les jeux de mots sont encore des espèces d'équivoque, & ils ne sont pas à rejeter lors que le sujet que l'on traite permet de badiner: mais ce seroit supposer dans son Lecteur ou dans son Auditeur, une légèreté d'esprit bien déréglée, & une pente à se divertir à bien mal entendue, que de vouloir l'amuser, par des

bagatelles, dans un sujet très-sérieux. Les jeux de mots plaisent sur tout, & trouvent leur véritable place dans les traits de raillerie & de satire, car on aime à voir le ridicule des autres & à s'en jouer. Mais il faut que la phrase qui renferme ces jeux, tournée dans une autre Langue, ou simplement changée en d'autres termes, conserve toujours un sens raisonnable; autrement, si le sens ne soutient pas l'expression, ce n'est qu'une pagnoterie, qui devient le mépris de tous ceux qui ont du gout pour les choses, & ne veulent pas se paier uniquement de mots.

Ce n'est pas seulement quand il s'agit de jeux de mots, qu'une traduction fait connoître qu'il n'y a pas même de sens, là où l'on en supposoit un fort ingénieux: On peut dire en général, que la traduction d'un Livre, d'une Langue morte, dans une Langue vivante, suffiroit très-souvent, pour en faire mépriser toutes les pauvretés. Quelle idée auroit-on de la plupart des Ecoles, si on lisoit en françois les Systèmes, & sur tout les Compendis de Philosophie, si chers à leurs Auteurs? Ils



auroient beau répéter que ces Livres renferment la vraie clef des Sciences ; si on en tomboit d'accord, ce ne seroit qu'en les regardant comme une clef qui en ferme la porte.

Il y a des jeux de mots, qui donnent de la force, en même tems que de la grâce, à une pensée ; on aime à sentir dans le son même des termes, comme un image de la liaison qui se trouve entre les idées qu'ils expriment. *Si de bons Conseils, sont de tous les services les plus utiles, on doit regarder comme les Serviteurs, les plus zélés & les plus estimables, ceux qui ont le courage de les donner.*

On s'est avisé de ce qu'on appelle Bons mots, jeu de mots, en vue de piquer & de réveiller l'attention ; mais quand un bon esprit s'est apperçu qu'on n'excite son attention, & qu'on ne lui en demande des redoublemens, que pour lui faire entendre des petites, il la refuse, & prend ces prétendus avertissemens d'écouter, comme tout autant d'avis de se distraire. Quand une pensée, fort commune en elle même, est renfermée sous quelque tour ingénieux en apparen-



ce, mais un peu obscur, & difficile à pénétrer, on sent un secret dépit de s'être fatigué, pour ne saisir que peu de chose; on en méprise l'Auteur, & on le trouve petit & affecté.

Il faut de plus se souvenir que les jeux de mots, lors même qu'ils sont très-sensés, & très-justes, s'ils deviennent trop fréquens, ne produisent plus l'effet auquel ils sont destinés: On s'y accoutume, & il faut simplement les laisser échapper de loin à loin, si on veut qu'ils piquent & qu'ils réveillent.

Ceux qui ont beaucoup de feu, & dont l'imagination est propre aux Saillies & aux Bons mots, doivent avoir soin de se procurer un fond de justesse & de discernement qui ne les abandonne pas, même dans leur plus grande vivacité. Il leur importe encore d'avoir un fond de vertu, qui les empêche de laisser rien échapper de contraire à la bienséance, & aux égards qu'ils doivent avoir pour ceux que leurs Bons-mots regardent.

En matière d'éducation, on tombe fréquemment dans une faute qui peut avoir de grandes suites, & qui

qui se rapporte au sujet que je traite.

On regarde comme innocent tout ce qu'il arrive aux Enfans de faire; comme effectivement, bien des choses, dont on devroit les corriger, sont innocentes, par rapport à eux, qui n'en connoissent du tout point les suites. Dans cette prévention, on compte pour rien des traits malicieux, pourvû qu'ils partent d'une vivacité, qui annonce ce qu'on appelle de l'esprit. Par cette indulgence, on leur laisse prendre la fatale habitude de se rendre attentifs aux déffauts des autres, & à les tourner en ridicule; habitude, qui, dans des personnes nées avec de grands talens, & qui les avoient cultivés, est souvent devenue si dominante, que ni les devoirs sacrés qu'ils violoient, ni les disgraces fréquentes qu'ils s'attiroient, n'ont pû les en ramener.

Mais de tout ce qui se dit, ou qui s'écrit sous le prétexte de bons mots, rien n'est plus digne de mépris & de haine, que les traits qui tombent sur la Religion, & les Livres qui la renferment.

Par là, un homme profane, se pro-

procure, à bon marché, le titre de Bel. esprit, aux yeux de certaines gens, qui ne valent guères mieux; & il en est comme des Parodies, qui divertissent le Vulgaire, & en sont d'autant plus admirées, que le Poëme, dont elles font des applications ridicules, est excellent. Mais les personnes sensées les méprisent, à proportion qu'elles sont admirées des ignorans. Il en est ainsi de la veine profane; & quand on est assez hardi pour mépriser la Religion, il n'y a point de sujet, sur lequel il soit plus facile de briller, aux yeux de ceux qui ne l'aiment pas. Ce qui est ingénieux n'est pas toujours commun, souvent il est rare, à proportion qu'il est ingénieux; mais il ne s'ensuit pas que réciproquement, tout ce qui n'est pas ordinaire, tout ce à quoi on ne s'attend pas, & qui donne de la surprise, mérite l'éloge d'ingénieux.

On honore trop facilement de ce nom, les railleries profanes, le plus souvent très méprisables, & très grossières, en mettant même à part le respect dû à ce qui passe pour sacré, ou du moins le respect dû à la

lat

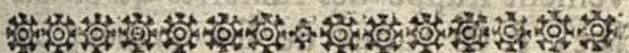
la Société, qui fait profession de le respecter, & qui le regarde comme un des fondemens de sa sûreté.

On pourroit alléguer diverses causes de cette méprise, qui certainement n'est que trop commune, 1. Par là même qu'on est élevé dans le respect de la Religion, & des Livres qui la renferment, on est vivement frappé des railleries qu'on en fait, & de l'abus de ses termes; on ne s'attend à rien moins qu'à des coups si hardis; & dès-là, ce qu'on étoit fort éloigné de penser, on s' imagine qu'il faut avoir un esprit supérieur pour le penser; 2. Ceux à qui le joug de la Religion paroît trop onéreux, se félicitent de trouver des gens, qui osent se déclarer ouvertement dans les mêmes idées; & 3. Ceux qui ont un peu plus d'éloignement pour le profane, comptent pour un mérite, de n'approuver pas l'excès où les autres le portent; & leur prétendu mérite, en cela leur paroît d'autant plus grand, qu'ils trouvent plus d'esprit dans les expressions de ces hardis Critiques.

Enfin, sans se proposer d'adopter les Critiques d'un Auteur, qui fait



la Satyre des Religions, sous un tour nouveau, & dont on ne devine pas d'abord tout le but, on est curieux d'achever une lecture, que l'on a une fois commencée, & de savoir où elle aboutira. Par des raisons de cette nature, on donne son attention à ce à quoi on devroit d'abord la refuser.



## CHAPITRE V.

### *Des cinq Universaux de l'Ecole.*

**L**ORS QU'UNE Idée générale s'applique indifféremment à d'autres qui sont encore générales, elle s'appelle *Genre*, & celles à qui on l'applique, s'appellent les *Espèces* de ce Genre. L'Idée de Figure est Genre: les Idées de Triangle & de Cercle, sont des *Espèces*.

La même Idée qui est *Espèce*, en tant que contenue sous une plus générale, devient *Genre*, quand on l'applique elle même à d'autres qui le sont un peu moins. L'Arbre est *espèce* par rapport à la plante, &   
gen-

Genres  
& Espèces.

genre par rapport au Cerisier, au Pommier, &c., ces noms de Genre & d'Espèce sont relatifs.

L'Idée de l'Etre, la plus vague de toutes, est le *Genre Suprême*. Une Idée vague que l'on applique immédiatement à des sujets tout à fait déterminés, comme l'Idée d'homme appliquée à Pierre, à Jean, s'appelle *l'Espèce du plus bas rang*: les autres Idées sont genres & espèces *Subalternes*.

Il auroit été impraticable, & inutile même de donner à chaque Etre particulier, un nom aussi particulier & individuel. Pour abrégier le discours, on a désigné par un seul nom, un grand nombre d'Idées, applicables à plusieurs sujets; à des noms plus vagues, on en a joint de moins vagues, dont l'intelligence nous approche des connoissances plus déterminées.

On passe des Individus & des Objets singuliers aux espèces, en écartant une partie des Idées que présente un objet déterminé; & lorsque d'une collection d'Idées, auxquelles on a donné un nom, on en écarte encore une partie, pour faire une collection

lection moins nombreuse, on passe de l'espèce au Genre; & à toutes ces collections on a donné des noms, afin de pouvoir s'entretenir avec les autres hommes, soit pour les agréments, soit pour les nécessités de la vie. Les préjugés de l'Ecole Péripatéticienne, ont engagé Mr. Locke à traiter ces sujets avec une grande étendue, & de les tourner de tous côtés.

II. Tout ce qui est renfermé dans l'Ideé du genre, se trouve aussi dans ce. l'Ideé de l'espèce; mais chaque espèce a quelque attribut de plus que l'Ideé du genre; & entre ces attributs que l'espèce a par dessus le genre, celui qui est le premier, le capital, le fondement & la source des autres, s'appelle *Différence*. Ainsi, la différence du Triangle, c'est d'être fermé de trois lignes précisément. La différence reçoit encore les noms de *Forme* & d'*Essence*, de sorte que nous avons déjà montré par quelle route on arrive à sa découverte.

III. Il y a des choses à la connoissance desquelles nos Idées suffisent pour nous amener. Il n'y a donc qu'à se rendre attentif & on les connoît.

Méthode  
pour faire  
re juste  
les dif.  
tribu-  
tions.

noîtra. De ce genre sont les nombres, les figures, les proportions & leurs propriétés. Nous n'avons que faire de sortir hors de nous mêmes pour les découvrir. Mais il y a aussi une infinité de choses sur lesquelles nos Idées ne nous apprendroient que très-peu, si nous n'avions soin de les perfectionner par l'expérience. Il faut la consulter, par mille répétitions, pour nous assurer, par exemple, sur la nature des Saveurs, des Sons, des Couleurs, &c. Les premiers principes sont fondés sur nos premières Idées : Les Physiciens auroient tort de les négliger pour ne faire cas que des expériences; car une Science est imparfaite, quand elle ne remonte pas jusqu'aux premières causes. Mais l'ancienne Ecole a bien plus fait de tort à cette Science, quand pour exposer tout le dénouement des effets de la Nature, elle s'est bornée à des Idées vagues, trop imparfaites pour être de justes représentations des objets du dehors, dont l'exacte connoissance est le but de la Physique, & en doit faire la perfection.

Quand on passe du genre aux espèces,



pèces, par le moien des différences qu'on découvre dans les sujets, pour la connoissance desquels il n'y a qu'à consulter les Idées; on est obligé à une grande exactitude, & il n'est pas permis de s'en dispenser. Mais quand pour le soulagement de la mémoire, on divise en genres, & on subdivise en espèces, les objets extérieurs, on est plus pardonnable, s'il arrive qu'on ne soit pas tout à fait si exact. Ils ne nous sont pas assez connus, pour ne ranger jamais dans une même classe, ceux entre lesquels il seroit bon de mettre plus de différences, & pour ne distinguer jamais en différentes espèces, ceux qui au fonds se ressemblent assez pour n'en faire qu'une. L'important est de se souvenir, d'un côté, que la diversité des Noms, n'est pas toujours une preuve solide de différence; & d'une autre, que plusieurs sujets peuvent avoir un nom commun, sans avoir pourtant entr'eux les mêmes rapports. Sous prétexte que les Sciences ont chacune son nom, & que nos connoissances sont ainsi partagées en diverses classes, il semble quelquefois à de certaines gens

gens qu'elles n'ont rien de commun. Ils regardent, par exemple, comme étranger à la Physique, tout ce que les Mathématiques lui fournissent de secours : Ils font très-peu de cas, en matière de Dogmes Théologiques, de tout ce que les lumières les plus distinctes de la Raison, & par conséquent le bon sens le plus épuré, le sens commun le plus simple, peuvent alléguer. Dans les Sciences humaines, la plus grosse faute, c'est de tomber en contradiction ; mais vous diriez que c'est un droit réservé pour les Sciences Divines, pour la Science du salut : c'est chez de certains gens le caractère d'un bon cœur, & d'un Orthodoxe frappé au bon coin, que de n'être point ébranlé d'une contradiction. On trouvera ainsi mille exemples, où l'on outre la différence des espèces, & on y en suppose au delà de ce qu'elles en renferment.

Mais souvent aussi on suppose trop légèrement une égalité de rapports entre les espèces d'un même genre, & on s'imagine que la même conformité qu'on trouve entre deux ou trois espèces d'un même genre, on

la doit trouver entre toutes les autres. C'est un des principes qui fait espérer la transmutation des métaux.

Il y a encore une autre précaution à prendre, quand il s'agit de diviser en *genres*, & de subdiviser en *espèces* les objets du dehors. Comme ils ne nous sont connus que très-imparfaitement; au lieu de saisir pour *différence*, ce qui l'est effectivement, ce qui mérite le nom de *forme* & *d'essence*, on se trouve souvent réduit à se contenter de quelque apparence de forme, de quelque *attribut* qui n'est tout au plus qu'une suite de *l'essence*, & encore quelquefois assez éloignée. Par-là il peut aisément arriver qu'à d'occasion d'un accident commun, on rangera, tantôt sous une même espèce, des choses qui appartiendront même à différens genres; & tantôt sous des classes différentes une même espèce, à cause de quelques accidens qui la varient. Par exemple, si je divisois les Corps qu'on tire de la Terre, en Transparens & en Opaques, & que sur chacun de ces genres je trouvasse autant d'*espèces* que de différentes couleurs; Je rangerois sous la même *espèce du blanc* des Métaux, &

des

des minéraux : & comme il y a du soufre blanc, du soufre jaune, & même du transparent, la même espèce reviendrait sous trois classes. Ce sont-là des inconvéniens où il ne se peut qu'on ne tombe, au moins quelquefois, dans des matières, où l'on n'avance qu'à tâtons : mais il est aussi très-aisé d'y apporter du remède ; il n'y a qu'à ne pas s'opiniâtrer à suivre, jusqu'au bout, une route où l'on est une fois entré. Un homme sage ne se fera jamais une peine ni une honte de changer sa première méthode, lors qu'il s'aperçoit qu'elle répand de l'embarras, sur le sujet qu'il se propose d'éclaircir. Il y a de la prudence à profiter des fautes d'autrui ; mais c'est une habileté plus rare de savoir profiter des siennes, & on en tire un bon parti, quand on les voit & qu'on les condamne, & que par là on s'empêche d'y retomber\*.

Si  
 \* „ Quand il ne s'agit que d'établir un ordre arbitraire qui facilite la connoissance des Plantes, il n'appartient pas tant au raisonnement de prouver la bonté d'une méthode, qu'à la commodité, à la clarté, & peut-être aussi à un certain agrément qu'on

Si on ne s'étoit pas donné le soin de distribuer les Plantes en Classes, les Classes en Genres, les Genres en Espèces; il en seroit de cette multitude prodigieuse de plantes, qui couvre la face de la Terre, comme de la vaste Boutique d'un Libraire, où les feuilles des Livres seroient dispersées sans ordre & sans titre. C'est une comparaison dont se sert Mr. Locke Liv. III. Ch. X. 27.

On a de très grandes obligations à ceux qui par un prodigieux travail, ont élargué à une infinité de gens

Tom. IV. Z une

„ qu'on y trouvera. *Hist. de l'Ac. des Scien-*  
 „ ces 1700 p. 94.

„ La distribution des Plantes sous leurs  
 „ genres donne une grande facilité à les  
 „ nommer, p. 94.

„ Mais comme la mémoire seroit extré-  
 „ mement chargée de 673. genres, en ne  
 „ prenant que la fleur des Plantes on re-  
 „ duit les genres à 14. Classes; & ce nom-  
 „ bre augmenté par les Plantes qui n'ont  
 „ point de fleur, par la distinction des her-  
 „ bes ou Sous-Arbrisseaux, d'avec les Ar-  
 „ brisseaux ou les Arbres, ne monte qu'à  
 „ 22. Classes, d'où l'on descend à 673.  
 „ genres, & de là à 8846. Espèces. p. 96.

„ Il a fallu ajouter 25. nouveaux genres,  
 „ pour ranger de nouvelles espèces de plan-  
 „ tes découvertes dans l'Orient & qui ont  
 „ monté à 1356. *Hist. de l'Ac. 1702. p. 65.*



une peine, sous laquelle ils auroient succombé.

Il importe extrêmement, pour le soulagement de la mémoire, pour éviter la confusion, & pour s'épargner l'ennui des répétitions, de passer dans un ordre exact, des genres à leurs espèces. Il faut de tout son possible éviter de dire sur le sujet particulier d'une espèce, ce qui n'est pas moins vrai des autres, & qui convient à tout le genre.

Quand on a une fois un principe général, on ne doit pas faire des espèces différentes, de tous les cas différens auxquels il peut s'appliquer, lorsqu'il s'applique aux uns & aux autres avec la même facilité, & la même méthode. Ainsi on ne se fera point autant d'espèces de Chocs des Corps, que l'on peut compter de différens degrés dans les masses, & dans les vitesses des Corps qui se rencontrent. On se contentera de diviser le Triangle, par rapport à ses côtés, en Equilateral, Isofcèle & Scalène, sans distribuer celui-ci, en autant d'espèces qu'il peut y avoir de différences entre les

les trois côtés, parce qu'ils se calculent toujours suivant les mêmes principes, & par les mêmes règles.

Il est une distribution de certains ouvrages de la Nature, en Classes, en Genres, en Espèces, qui n'en donne qu'une connoissance très superficielle, & qui va peu au delà de leurs noms; mais pourtant nécessaire pour aller plus loin.

Les Règles qu'on doit suivre dans cette distribution, sont 1. De ne déterminer les Classes, les Genres & les Espèces, que par des Caractères simples & aisés à reconnoître : 2. De n'établir que le moindre nombre possible de Classes, de Genres & d'Espèces; autrement on fatiguerait sans nécessité la mémoire, par ce qui est destiné, non-seulement à l'enrichir, mais de plus à la soulager. 3. De conserver aux plantes leurs anciens noms, & leurs noms populaires. 4. De ne donner que des noms très-courts à celles qui n'en ont pas encore. Quelquefois ces noms sont Métaphoriques, & donnent lieu à des vertus imaginaires. Ces distributions en Classes, Genres & Espèces, ne



font à la vérité que des productions de l'Esprit humain ; mais elles nous aident à embrasser mieux ce que la nature ne nous a donné que pélemêle. Quelquefois même elles donnent lieu de découvrir des causes générales , & de prévoir des faits particuliers ; elles font naître des Conjectures , qu'on prend soin d'examiner , & qu'on pousse après un sévère examen.

Notre Esprit est borné, il lui est commode de rapporter à peu de Classes les objets qu'il se propose d'étudier, *Quadrupèdes, Oiseaux, Poissons, Insectes.* Mais la Nature est si variée qu'une étude attentive & continuée, oblige souvent à revenir sur ses pas , & à faire de nouvelles distributions.

On peut aussi en faire trop , & des différences assez marquées ne sont souvent que des accidens d'une même espèce. *Parmi les Papillons, Vol. II. Mem. II. il y a des femelles dont les ailes ont plus de taches brunes que celles des autres ; & il y a des mâles dont les couleurs se rapprochent plus de celles des femelles que celles du commun des autres mâles. Ce qui fait voir combien* est

est vicieuse la méthode de les distribuer par rapport à leurs couleurs, & à l'arrangement de leurs couleurs.

IV. Les Attributs, qui sont nécessairement liés à la différence, s'appellent *Propriétés*. Ainsi une propriété du nombre impair, c'est d'en composer un pair, si on le joint à un autre qui soit impair. Mais les Attributs d'une chose qui peuvent en être séparés, sans qu'elle perde sa nature, & son nom, sans qu'elle change d'espèce, s'appellent *Accidents*. Un homme est savant, ignorant, honnête, envieux &c. & dans tous ces états différens, il est également un Homme. Il y a des attributs qui sont *accidents* du genre, mais qui sont des *propriétés* de l'espèce. Un Corps ne cesse pas d'être Corps, quand il perd son mouvement; mais le feu cesse d'être feu dès qu'il n'est plus agité.

V. Voilà ce que les Scholastiques présentoient pour première clef des Sciences: c'étoit là chez eux la magnifique ouverture du grand Art de raisonner juste. Il n'est presque pas concevable, au moins il le faut voir pour le bien croire, jusques

Propriétés & Accidents.

Vains amusemens de l'Ecole.



où ils s'évaporent dans ces niarseries. Ils demandoient d'abord s'il n'y avoit que cinq Universaux, & si, par exemple, l'Ordre n'en pouvoit pas faire un sixième. Ils mettoient en question si ces Universaux existoient quelque part, ou si ce n'étoit que des noms d'idée; & pour habiller cette question impertinente d'un stile digne d'elle & d'eux, ils demandoient, *si les Universaux existoient de la part de la chose, ou de la part du concept.* On écrivoit là dessus des volumes, c'étoit des piles de distinctions, & de termes barbares. Ce qu'il y a de triste, c'est que des gens, qui n'ont été élevés que dans ce jargon, & qui, pour couronner ces premières études, ont appris à substituer des mots barbares aux simples expressions de l'Esprit de Dieu, & se sont formés à une routine qui les met en état de parler une heure, & davantage, pour obscurcir un texte, ou pour dire à son occasion bien des inutilités; ceux encore qui ont chargé leur mémoire de quelques noms Grecs, qu'ils appliquent à des maladies, dont ils ne  
con-

connoissent ni la nature ni les remèdes ; ceux enfin qui l'ont remplie de quelques anciennes Loix , & se sont exercés aux pointilleries , & aux formalités des procès , prétendent être en droit de régler les Sciences , & la Religion , & s'avisent de maltraiter ceux qui tâchent de s'élever à quelque chose de meilleur.

Mais ne pourroit-on point deviner à quel but toutes ces spécieuses bagatelles avoient été mises en œuvre ? Le voici. Les anciens Sophistes faisoient espérer aux parens de leurs disciples de les mettre , en peu de tems , en état de parler , & fort au long , & promptement , sur tous les sujets qu'on leur proposeroit. Dans ce dessein ils avoient rangé tout ce qui compose l'Univers sous diverses *Classes* : à chaque classe ils donnoient un nom mystérieux , & ils appelloient ces classes les *échelles* des choses. Quand donc on leur formoit une question , ils rapportoient d'abord chacun de ses termes à la classe qui lui convenoit , & rappelant dans leur mémoire les noms étranges , dont ils



Pavoient chargée, pour réponse ils présentoient la question même transformée dans un langage plus obscur. Qu'est-ce que l'*Aiman*? C'est un *fossile sympathique avec le septentrion & le métal du fer*. Qu'est-ce que l'*Homme*? C'est un *Animal raisonnable*. Pour amplifier ces distinctions, on forgeoit de longues digressions sur le fossile & l'animal, on disoit ce que c'étoit, en donnant toujours des noms au lieu des choses. Je n'en veux pour exemple que la célèbre définition de l'*Homme* par *Animal raisonnable*, qui étoit le chef-d'œuvre de leur Art, & qui assurément prouve bien qu'ils n'étoient guère raisonnables.

Tout homme qui va chez un Philosophe pour apprendre à se connoître, & qui lui demande ce que c'est que l'*Homme*, a déjà l'idée d'un Être qui mange, dort, se promène, & qui, tant bien que mal, pense, & parle avec quelque suite. De sorte qu'en lui apprenant que c'est un animal raisonnable, on lui répète obscurément tout ce qu'il savoit déjà. Qu'est-ce qu'*animal*? C'est une substance vivante,

&amp;



& loco-motive. Qu'est-ce que vivant ? C'est ce qui se nourrit, & a en soi un principe d'activité. Qu'est-ce que loco-motive ? C'est la faculté de ce qui se meut, & se porte de soi-même d'un lieu à un autre. Ainsi ces grands mots se réduisent à rien ou peu de chose, mais ces termes vagues étoient propres à nourrir les disputes ; car combien de distinctions, seulement pour développer l'ambiguïté du mot de raisonnable, & pour faire convenir que les plus stupides, & les plus simples participent à cette qualité ?

VI. Je passe sous silence la pré-Divisions  
cipitation avec laquelle ils distribu arbitrai-  
oient en diverses classes, les choses res:  
qui ne leur étoient pas connues, suivant pour guide, dans cette distribution, les Sens & la fantaisie, plutôt que de justes lumières. Y a-t-il, par exemple, plus de différence entre l'eau, & la glace, qu'entre le plomb fondu, & le plomb solide ? Cependant l'eau, & la glace sont deux espèces différentes, pendant que l'état de fusion, & de liquidité est simplement regardé comme *accidentel* au plomb,

Z 5 &

& pourquoi? Parce que l'on voit la même glace plusieurs jours, & qu'on ne jette les yeux sur | du plomb liquide qu'un moment.

L'usage d'un nom, qui indique une espèce, est souvent mal déterminé. Otés l'écorce d'une Orange, elle retient son nom; otés le jus, ce n'est plus l'Orange. P. Buffier; des Prém. V. A. 214.<sup>n</sup>

On fait des divisions souvent assez arbitraires, on distribue les choses en diverses classes, en les considérant dans les rapports qu'elles ont avec nous. Dans la suite on oublie par quels principes, dans quelles vues, & avec quelle précipitation, on a distingué, & on a divisé un Genre en ses Espèces. D'une division arbitraire, & toute relative, on tire les mêmes conséquences, qu'il seroit permis d'en tirer, si elle étoit fondée en connoissance, & toute conforme aux choses. L'Or est le Metal parfait. Les autres sont imparfaits. Donc ils tendent tous à devenir Or, & il n'y a qu'à les aider à devenir plus parfaits. Les Insectes sont des Ani-

Animaux imparfaits , donc ils naissent de pourriture.

J'ai passé légèrement sur des matières qui remplissoient autrefois des Volumes. Il me paroît très-inutile d'en dire davantage. Peut-être même n'en aurois-je fait aucune mention , si je n'avois eu en vue de mettre mes Lecteurs en droit de les mépriser , en les leur faisant connoître. Tel qui n'en auroit jamais ouï parler pourroit soupçonner , qu'il y a de grands mystères renfermés sous ces grands mots. *Hæc à limine salutanda , in hoc unum , ne nobis verba dentur , & aliquid in his esse magni ac secreti boni judicemus.* Sen. Ep. XLIX.

L'attention des Logiciens aux idées vagues , qu'ils distribuoient en *Prédicables*, *Prédicamens*, *Post-Prédicamens* , étoit fondée sur la supposition que pour avancer ses Connoissances par ordre , il importoit de commencer par les plus simples , & les plus générales , pour passer par degrés aux plus composées & plus déterminées. Mais ils étendoient trop loin cette supposition , & leurs systèmes tout composés d'Idées



vagues, dont les noms tout nouveaux au vulgaire, lui paroissent tous pleins de science, & sembloient renfermer bien des Choses, quoi qu'ils ne présentassent que peu au delà des mots. Les savans de ce tems là s'étoient familiarisés avec une méthode de formules, qui leur fournissoient incontinent des Définitions de tout ce sur quoi on les interrogeoit, définitions qui paroissent apprendre, & n'apprennent rien. *Qu'est-ce qu'un horloge ? C'est une substance corporelle, organique, & de parties locomotives, Indicatrice des heures, & des Parties d'heures.* Cette Méthode peut avoir lieu, quand il ne s'agit que de définir des idées vagues : Mais dès qu'il s'agit de donner à connoître des objets composés, qui existent au dehors de nous, c'est par l'énumération distincte de leurs parties, que l'on en procure la connoissance.

Nos premières idées ont été des Idées concretes & déterminées. Nous avons vû une Pierre, une Fleur, un Oiseau, un Livre, une Maison &c. Chacun de ces objets étoit déterminé, composé, & entre.

tre les idées qu'il faisoit naitre , celle de l'existence en étoit une ; mais à peine s'en appercevoit-on , elle étoit trop simple , frappoit trop foiblement , & on y étoit trop accoutumé. Dans la suite on s'aperçut qu'en disant , les oiseaux existent , cette fleur existe &c. on appliquoit également l'idée d'existence à une fleur , à un oiseau , à un Livre , & cette idée détachée par l'attention à une manière de penser , a reçu le nom d'*Abstraite*. C'est donc des objets concrets & déterminés , que l'Esprit Humain a pris occasion de passer à des Idées abstraites & vagues. C'est sur l'idée des objets Concrets qu'il faut examiner celles-ci , pour s'affurer si elles ont été bien formées.

On peut rapporter à cette distinction celle dont l'ancienne Ecole se servoit , quand elle distinguoit les *Substances* en *Premières* & *secondes*. Elle donnoit le nom de *Premières* Substances aux Individus , à la plume par exemple , que je tiens , à la main qui la Conduit , & elle appelloit *secondes* Substances , les *Idées abstraites* des premières , applicables aux In-

divi.

dividus, en vertu d'une ressemblance qui leur faisoit porter le même nom.

La définition par Genre & Différence, dit encore le P. Buffier, n'est qu'un supplément à l'énumération des diverses qualités de la chose définie.

Usage & abus des termes vagues.

VII. Les mots vagues sont bons pour exprimer des idées vagues, celles du nombre, par exemple, du nombre pair, de la figure, d'un triangle : mais dès qu'il s'agit de faire connoître des objets qui existent effectivement, qui sont hors de nous, & par conséquent déterminés, comme on ne les connoît que par des idées déterminées, se servir de termes vagues pour les expliquer, c'est faire prendre le change. Ces termes bornent nos connoissances, quand on s'y arrête, & si, outre cela, on prétend qu'ils suffisent, & qu'ils répandent assez de lumière, on se trompe grossièrement. Pour connoître un sujet composé, il faut avoir l'idée de toutes les parties qu'il renferme, de sa constitution de chacune, & de leur arrangement : il faut donc des

cen-



cendre au déterminé, & ne pas s'arrêter au vague. Je vois, par exemple, sur le dessus d'une boîte une aiguille qui marque régulièrement les heures. j'admire, & je demande ce que c'est? Si l'on me répond que c'est un automate sympathique avec le Soleil, l'on se moque. Il faut pour satisfaire ma curiosité, ouvrir la boîte sous mes yeux, séparer les parties qu'elle renferme, & après m'avoir fait comprendre la force, & la figure de chacune, & m'avoir averti des suites de cette force, & de cette figure, les rassembler l'une après l'autre en ma présence. Après m'avoir fait comprendre ce que chacune peut par elle-même, il faut me montrer ce qu'elles peuvent par leur union.

Nos Idées sont imparfaites. Un objet qui frappe nos sens ne nous découvre pas tout ce qu'il est; quoi que tout ce qu'on peut y découvrir soit lui-même. Car aucun objet n'est différent de ce qu'il est, & un tout, c'est l'assemblage même de ses parties. Ces parties, nous les découvrons l'une après l'autre. Nos idées

dées se multiolient, & parviennent enfin à une idée totale, dans laquelle nous en appercevons autant que nous avons apperçu de parties dans l'objet que nous avons étudié.

Lors qu'en méditant nous faisons successivement nâtre des idées, qui ont un rapport exact les unes avec les autres, nous croissons en connoissance, & d'un seul coup d'œil, d'un seul acte d'Entendement nous appercevons toutes ces idées réunies; nous donnons des noms à chacune; mais parce que ces noms sont différents, il ne faut pas s'imaginer, que chacun d'eux désigne un objet, qui peut exister à part. Je présente un B. à un homme qui n'a pas appris à lire, & je lui demande ce que c'est. Il pourra en favoir assez pour répondre, c'est une lettre; parce qu'il se souvient d'avoir vu quelque chose de semblable, dans un Livre. Si je lui fais remarquer les traits qui composent cette Lettre, *une ligne droite, deux demi Cercles &c.* Son idée deviendra plus distincte, & lui présentera plus de choses à considérer; mais sous ce prétexte, il se-

voit

3.11



roit ridicule de dire, que le mot de *Lettre* présente à l'Esprit un objet, un Etre, dans lequel s'enchaînent les B. les C. &c. & que pour avancer, & multiplier nos connoissances, avec ordre, il faut commencer par les idées les plus vagues, & descendre peu à-peu aux déterminées. Les bornes de notre Intelligence nous réduisent à nous représenter, par des actes séparés, ce qui est réuni dans un seul objet, ce qui n'y existe point séparément. En conduisant ainsi nos pensées, nous nous formons, en regardant un objet, l'idée d'une partie de ce qu'il est, & lorsqu'en regardant un autre objet, nous y appercevons une partie dont l'idée ressemble à celle, que le précédent vient de nous donner, nous exprimons ces deux idées semblables par le même nom, ou si l'on veut, nous appercevons que la même idée peut également s'appliquer à ces deux sujets, tout séparés qu'ils soient; & à cette idée ainsi applicable, nous donnons un Nom.

On appelle ces manières de penser *Abstractions Universelles*, & il leur arrive

rive



rive aisément de nous jeter dans des illusions : Ce sont des idées vagues, auxquelles aucun objet ne répond, sans renfermer rien au delà de ce que ces Idées représentent. Cependant on leur donne un nom, & ce nom, dès qu'on se l'est rendu familier, on le regarde comme le nom d'un objet existant au dehors de nous, comme une capsule, une boîte, dans laquelle on enchasse des Etres plus déterminés, à mesure que nos idées deviennent moins vagues.

Un homme vient à se former l'idée d'une figure à laquelle il n'en a encore point vû de semblable, ou d'une machine toute nouvelle. S'il dit que ces figures & ces machines n'existent pas encore, mais que leurs Idées sont réelles & existent effectivement, dans son Intelligence; il parle lui-même intelligiblement. Mais s'il ajoute, que ces figures & ces machines ont une existence réelle dans son esprit; on peut deviner sa pensée, si elle est raisonnable; mais son langage est métaphorique, & peut être suivi d'erreur. Où sont-elles ces figures & ces machines.



chines ? Existent elles déjà au dehors de vous ? qu'y a-t-il , chez vous , à leur place ? *Vos Idées ?* Et vos idées font elles ces figures & ces machines mêmes ? S'il me répond , *Elles en contiennent l'essentiel* : J'en tombe d'accord , si par là vous entendés qu'elles vous en font connoître les principes & les fondemens , & que vous verrés ces principes & ces fondemens exécutés par votre industrie , & ensuite exécuter eux - mêmes leurs effets. Alors ces figures & ces machines existeront réellement , & leur existence ne sera pas différente d'elles mêmes. *Ho ! elle sera le complément de leur essence ! Cette essence avoit déjà une espèce d'existence ; Mais elle n'étoit pas complète.* Dès là je ne vous entends plus ; c'est là un Jargon qu'on apprend dans la Méta-physique , & qui brouille les Idées de ceux qui l'apprennent , à mesure qu'ils se le rendent familier. Ceux qui l'enseignent prétendent la faire passer pour la Mère , & la première source de toutes les Sciences. Mais on rendroit un service considérable au Genre-humain , si on mettoit dans tout son jour le ridicule



culé de cette prétention. Cela seroit fort aisé en un sens; mais, avec tout cela, j'y vois deux difficultés. On est tellement accoutumé à se paier en latin d'un galimatias, que cette langue ne seroit pas assez propre pour exposer celui des Métaphysiciens. En François il sauteroit aux yeux, mais il paroîtroit aussi tellement ridicule, & tellement superflu, qu'il trouveroit peu de Lecteurs, & certainement n'en trouveroit pas assez pour dédommager l'Imprimeur de sa peine & de ses fraix.



## CHAPITRE VI.

*Des Idées Totales, Partiales, Pleines, Exactes, Imparfaites, Completttes, Incomplettes.*

Mot d'Objet éclairci, éclaire la distinction des idées en Totales & Partiales.

**I.** LE mot d'Objet est équivoque. Quelquefois on appelle *Objet d'une Idée*, précisément ce qu'elle renferme; & en ce sens une Idée représente toujours son Objet, puis qu'indubitablement elle représente tout

II



tout ce qu'elle représente ; en ce sens chaque idée est *Totale*. Mais on donne aussi le nom d'*Objet* à une chose entière , qui existe hors de nous , séparément des autres , & qui renferme plusieurs attributs dont nous ne connoissons que quelques-uns. Ainsi un arbre est l'*Objet* de ma pensée ; quoique je ne me forme l'idée , en pensant à cet arbre , que de quelques unes de ses propriétés. Ces idées qui ne me font connoître qu'une partie de ce qu'une chose renferme , s'appellent *Partiales*.

C'est en réunissant les Idées simples qu'on en forme de composées , & pour ne se tromper pas dans ces assemblages , il faut y apporter une grande attention. Les Hommes ne réunissent , dans leurs systèmes , des sentimens , dont l'un renverse l'autre , que pour avoir réuni une fois très à propos plusieurs idées , & mêlé une autrefois à cet assemblage quelques idées qui ne lui convenoit pas , & supposé une liaison sans en avoir eu l'idée assez claire , c'est à dire , sans y avoir fait attention.



Si les  
idées to-  
tales font  
obscurés.

II. J'ai néanmoins une *Idee tota<sup>le</sup>* d'un arbre, dont je ne connois que quelques parties, & quelques propriétés; car je sai que c'est un Tout, qui renferme des parties au delà de ce que j'en connois. Mais si je ne le connois qu'en partie, & que j'en aie pourtant une *Idee totale*, voilà donc une *Idee obscure*. Si par *obscur* on entend *moins claire*, & *moins frappante*, j'en tombe d'accord; mais si l'on prend ce mot dans un sens *absolu*, je le nie: car ce qui est absolument obscur n'est conçu sous aucune idée quelle qu'elle soit. L'idée totale, dans de tels cas, est donc vague, & c'est l'idée générale de l'Être. Outre les réalités que je connois déterminément, j'en suppose d'autres dont je n'ai qu'une idée vague: Ce sont des réalités: je le sai: mais comment sont-elles faites? Je n'en sai rien. L'idée *vague* est claire dans la généralité: car je sai ce que c'est que réalité, mais pour la *déterminée* je ne l'ai du tout point.

Avertissement.

III. Les Idées *partiales* nous aident à approcher de la *totale*, parce que quand nous nous rendons

at.



attentifs sur une idée, il en naît d'autres qui ont du rapport avec elle, comme les attributs d'une chose en ont les uns avec les autres. De la connoissance d'une partie, l'esprit de l'homme passe à acquérir celle d'une autre. Une Idée partielle bien établie, empêche encore que l'on ne se laisse tromper, en attribuant à un sujet des attributs incompatibles avec ceux que l'on y connoît déjà sûrement. Mais d'un autre côté, les idées partiales deviennent de fréquentes occasions de méprise, parce que les hommes qui se lassent de chercher, & qui aiment à se persuader qu'ils ont épuisé un sujet, se flattent de l'avoir connu tout entier, lors qu'ils en connoissent seulement quelques parties (†). De là viennent les mal-entendus, & de ces mal-entendus les disputes. Chacun a vû une partie. Ils ont vû des parties différentes; & chacun croiant avoir tout vû, traite de visionnaire celui qui attribue à un sujet ce qu'il n'y a point.

[†] Je ne vois le tout de rien: Ne font pas ceux qui promettent de nous le faire voir. *Mont. Liv. I. Ch. L.*



point apperçu lui-même. Il en est d'une infinité de sujets comme d'une ville, grande, montueuse, & inégalement bâtie, dont on tireroit des tableaux de différens endroits, ou comme d'une tête borgne que l'on peindroit successivement de deux côtés. Il est sur tout dangereux de se borner aux idées partiales dans la pratique. Pour n'avoir regardé un projet que par ses côtés avantageux, souvent en vûe de quelques petits avantages, on s'attire de grands inconvéniens. La plupart des hommes ne tombent dans le vice, & ne s'y affermissent, que parce qu'ils n'examinent leur conduite que par son côté excusable. Il est bien permis à chacun de vivre de son métier; là-dessus on ne se fait aucune conscience de servir dans les guerres les plus injustes, & les plus inhumaines. Il est bien permis de travailler pour sa famille, & de lui procurer de l'aïse & des établissemens; sous ce prétexte on descend aux plus honteuses bassesses, on flatte, on supprime, on enlève des héritages à ceux



ceux à qui la nature & la Justice les destinoient.

IV. Une Idée véritablement totale, & déterminée, qui présente nettement à l'esprit, & lui donne à connoître tout ce qu'un sujet renferme, est une Idée *exacte*. Les Latins en ont une expression très juste dans le mot *adequata*, & ils lui opposent l'idée *inadequata*, au lieu que quand nous opposons à l'idée *exacte* & *entière*, l'idée *inexacte* & *imparfaite*, ces termes ont de l'équivoque; car on peut donner ce nom, & on le donne ordinairement aux idées, dont le Vrai n'est pas assez dégagé du Faux, & où il n'y a pas assez de lumière & d'ordre, de même qu'à celles à qui il manque quelques traits, pour l'éclaircissement & la décision des questions où elles entrent.

Comme l'Intelligence suprême est toute puissante, il se peut que chacun de ses ouvrages renferme beaucoup plus que notre Esprit borné n'y connoit, de sorte que nous ne pouvons prononcer sans témérité que nous connoissions un seul Objet entièrement & exactement. Il n'est

Tome IV.

A a

pas

Autre distinction.



pas nécessaire d'aller bien loin pour trouver infinité par tout. Que l'espace soit réel, ou ne le soit pas, il faut tomber d'accord qu'il n'a point de bornes; la division du Corps se pousse sans fin & sans cesse, & la supposition des atomes mène d'abord à des contradictions, soit qu'on veuille poser des atomes de tems, car le mouvement, qui est sans cesse successif, ne peut parcourir plusieurs points, dans un instant indivisible, & il faut qu'à chaque moment assignable il parcoure plus d'un point, pour être mouvement, & par conséquent il n'y a point de moment assignable qui ne soit successif.

Une idée peut être claire sans être exacte, *adequata*; quand on me demande de partager une ligne, en telle sorte que la ligne entière soit à la plus grande de ses portions, comme cette portion est à la petite: Si je n'avois pas une idée du sens de cette question je m'appliquerois inutilement à entreprendre de la résoudre; j'entens ce que c'est que *ligne*, que *portion de ligne*, que *proportion continue entre trois termes*; mais je n'ai pas encore une idée déterminée de la manière  
dont

dont il faut s'y prendre, pour faire un tel partage ; Ce dont je n'ai pas l'idée m'est obscur, ce dont j'ai l'idée m'est clair.

Quand je déclare précisément tout ce que j'attribue de signification à un mot, l'idée qui répond à ce mot peut être appelée *exacte* aussi bien que *complète*, parce qu'elle renferme tout ce que j'ai voulu faire signifier à ce mot là ; mais dès que j'emploie ce même mot, pour exprimer un objet qui existe, au dehors de moi, cet objet peut renfermer au delà de ce que son nom m'apprend, & dans ce cas mon idée n'est plus exacte.

V. Les Idées *Partiales* roulent sur le plus & le moins : en approchant de la *Totale* elles deviennent plus *Composées* & plus *Pleines*, c'est-à-dire, elles se joignent à d'autres avec qui elles font un plus grand assemblage, & composent une idée, qui en renferme un plus grand nombre. Nous aurons plus particulièrement occasion, dans la suite de cet Ouvrage, de voir comment l'on peut étendre ses idées, & les rendre plus pleines, en y joignant celles qui doivent s'y lier.

Idées  
pleines  
plus ou  
moins.



Idée  
complet-  
te & in-  
complet-  
te.

VI. Lors qu'une Idée est composée, c'est-à-dire, présente assez de choses, d'attributs, de réalités; en rassemble un assez grand nombre, pour qu'un objet qui réponde précisément à cette idée, puisse être conçu existant hors de nous, elle reçoit le nom de *Complette*. Ainsi l'idée d'un Corps en repos, sans pores, cubique & d'un pié de longueur, exactement poli dans toutes les lignes, qui en terminent les surfaces, & placé sur un espace dont on désigne la situation, cette idée est *complette*; mais l'idée du Nombre en général, l'idée de la Figure, en un mot toutes nos idées vagues sont *In-complettes*, puisque tout ce qui existe est déterminé.

Cette distinction qui est d'une évidence manifeste, & qui en même tems, est trop simple, pour être suspecte de fausse subtilité, cette distinction suffit, pour renverser le Système de Spinoza. Ce célèbre Athée, qui doit uniquement sa réputation à son imprudence, ou à la bêtise & à la corruption de ses adhérens, pose d'abord en fait qu'il n'y a *qu'une Substance*. Cette Substance, la seule qui existe, si on veut l'appeller *Dieu*, il ne s'y  
op-



oppose pas, car il voit bien que ce nom n'aboutit à rien; mais il prétend que nous-mêmes & tout ce que nous appercevons, en un mot ce qu'on appelle des Créatures, tout cela, dit-il, ce sont des *Modifications* de cette unique Substance.

Voilà une supposition bien chimérique, l'obscurité & les ténèbres mêmes; & voici de quelle manière il prétend démontrer son principe. Il n'y a qu'une *seule définition* de la Substance, dit-il: donc il n'y a qu'une *Substance*; autrement la chose définie ne répondroit pas à sa définition. Par cette belle manière de raisonner je prouverai qu'il n'y a qu'un nombre, car il n'y a qu'une définition du Nombre en général. *C'est un assemblage d'unités 3, 7, 21, 105.* ne sont pas des nombres différens, ce sont des modifications d'un seul nombre. Vous croiez de même voir plusieurs figures, vous vous trompez, il n'y en a qu'une. La figure c'est un *espace renfermé par des lignes.* Tous les Triangles, tous les Cercles, tous les Quadrilateres &c. que vous avez vûs, ce sont des modifications d'une seule figure. Il n'y a de même

Aa 3 qu'un



qu'un seul homme, & Pierre, Jaques, Jean, tous ceux qui remplissent la terre, tous ceux qui sont morts, & tous ceux qui naîtront ne sont pas tout autant d'hommes, ce sont des modifications d'un seul homme, qui ne naît ni ne meurt, & qui ne se voit point. Il faut avoir une prodigieuse repugnance à devenir honnête homme, pour donner dans l'irreligion, sur un principe si inconcevable, & dont il est si aisé d'appercevoir le ridicule.

Nous avons une seule idée de *Substance* applicable à une infinité de sujets, mais cette idée *seule* & toujours la même, est une idée *Vague* & *Incomplète*, à laquelle aucun Objet ne répond précisément. Pour exister il faut qu'un Objet renferme quelque chose de plus que ce que cette Idée présente. Comme donc j'ai une seule & même idée d'Arbre que j'applique à un très-grand nombre d'arbres, tous arbres différens, tous déterminés, tous réels; de même j'ai une Idée Vague de Substance applicable à une infinité de Substances, toutes Substances différentes, déterminées, réelles. J'ai une Idée Vague du Nombre, une Idée Vague de la Figure,  
une

une Idée Vague de l'Homme, une Idée Vague de l'Arbre, une Idée Vague de la Substance. A ces idées vagues & incomplètes rien ne répond précisément & séparément ; mais j'ai des idées complètes & différentes de plusieurs arbres, de plusieurs hommes, & d'une infinité de Substances. A chacune de ces idées & de ces définitions complètes, répond son objet différent & déterminé.

Les idées Vagues jettent aisément dans l'illusion, quand on les consulte & qu'on s'y borne pour bâtir un Système. L'Univers, Machine immense, & composée d'une infinité d'autres, par une Intelligence, si sûre, est une Puissance si parfaite, qu'elles sont toutes liées indissolublement, & qu'aucune ne manque en quoi que ce soit, à l'effet auquel elle est destinée. Voilà une grande idée, qui remplit d'admiration, pour l'Auteur d'un Ouvrage, où tant de merveilles, se trouvent rassemblées, depuis un si grand nombre de siècles. Voilà une idée qui se fait respecter par ceux qui en sont les Auteurs, & qui les éblouit au point de n'en oser pas examiner les détails.

Osons cependant y entrer, & elle

Aa 4 s'é-

Les Illu-  
sions des  
idées va-  
gues se  
corrigent  
par des  
détermi-  
nées.



s'évanouira, indigne qu'elle est de l'Être adorable, à qui on l'impute. Quand vous voyés une troupe de Comédiens, sâchés que c'est Dieu qui dirige tout ce spectacle. Ce sont des Machines, dont chacune jouë son rôle, sans y rien comprendre. Les corps des Spectateurs sont autant de Machines, qui n'y comprennent rien non plus. Mais les Intelligences ont été créées d'une telle constitution, & avec un tel art que chacune d'elles s'imagine de diriger la Machine à laquelle elle a été donnée pour Compagne, quoiqu'elle n'aye sur elle aucune efficace. Ce qui passe de la bouche du Comédien dans les oreilles des Spectateurs, n'a pas la force de produire aucune idée ni aucune émotion dans leur intelligence; Toutes ces idées & toutes ces émotions sont les effets inévitables de leur première construction, par une enchainure & une subordination de causes & d'effets, qu'un art tout divin rend inévitables: Toutes ces Intelligences sont montées à un tel unisson, que chacune d'elles croit d'entendre des vers qu'elle n'a point fait, qu'elle est incapable de faire, & qui naissent chés elle, sans le secours.



cours du Poëte, dont l'intelligence même, n'a jamais dirigé ni ses paroles, ni sa main.

Dans le tems qu'on se prépare à écouter une pièce très sérieuse & très touchante, un Acteur paroît sur la Scène, & par des grimaces redoublées, tire de la Machine des Spectateurs des éclats de rire, dont ils ne font point les maîtres. Ces impressions ne font point l'effet de l'Acteur bouffon, son intelligence ne les a point fait naître, & les impressions corporelles, qui en ont été les suites, n'ont point passé jusqu'aux intelligences des Spectateurs, pour y faire naître des envies de rire. Toutes ces émotions, qui ont d'abord un peu interrompu le spectacle, ont été les effets d'une destinée presque éternelle, & d'une enchainure de subordinations, que l'Etre infini seul peut comprendre. Voilà des amusements bien dignes de l'occuper.

Une machine ne fait qu'imparfaitement son rôle: A côté d'elle il en est une autre qui ne s'apperçoit non plus de l'embarras de sa voisine, que si elle n'étoit qu'une ma-



riquette sans intelligence ; C'est par le moien du grand Art, avec lequel sa machine est construite, qu'elle souffle sa voisine à point nommé, & frappe ses oreilles des sons qu'elle doit prononcer. Le souffleur s'imagine de redresser son camarade, & ce camarade se persuade d'entendre ce que le souffleur lui dit ; mais les intelligences de l'un, ni de l'autre, n'ont aucune part à ce jeu. Les machines s'en acquitteroient ponctuellement quand même aucune Ame ne les accompagneroit ; Comme, de leur côté ces Ames, s'imagineroient de faire parler des machines, quand même ces machines n'existeroient pas. Ce n'est pas tout ; le même Auteur de l'Univers, qui donne, par le moien de ses marionnettes vivantes, la Comédie à une partie de ses Créatures, fait monter en Chaire une autre machine, qui fulmine contre le Théâtre, sans savoir ce qu'elle dit.

Un Automate d'une autre espèce, c'est-à-dire une certaine intelligence s'imagine de diriger la première, & de faire passer ponctuellement dans l'esprit de ses Auditeurs, les idées,  
qui

qui doivent redresser leurs incinations. Entre les machines qu'on voit assemblées pour l'écouter, il en est qui gémissent, qui pleurent, & qui paroissent scandalisées de la mondanité de leurs frères & de leurs sœurs, quoique ces soupirs & ces pleurs s'exécuteroient dans leurs machines, quand même aucune intelligence ne les accompagneroit, & ne s'imagineroit de leur être unie.

Que dirons-nous des distraits. Une machine se rend à l'Eglise, où elle contemple, d'un air dévot, sa pentoufle, qu'elle prend pour ses psaumes. Est-ce pour distraire les dévots de leur attention, que le Créateur de l'Univers a trouvé à propos d'y placer cette machine bizarre, sans laquelle une pièce essentielle manqueroit à la perfection de l'Univers?

On ne peut pas disconvenir que des actes réitérés ne forment la machine du corps à des mouvemens, qui s'y exécutent sans la direction de l'Ame; mais, si l'on veut bien s'y rendre attentif, on reconnoitra que l'ame en dirigeant  
les



les premiers de ces mouvemens, & en continuant à les diriger, en a rendu la naissance & la continuation si facile. On forme le dessein d'aller prendre une lettre, renfermée dans un bufet; on monte dans la chambre, où l'on se proposoit d'aller, & en montant on s'occupe de quelques pensées; on approche le bufet, on tire un petit paquet de clés de sa poche, & on en saisit une, qui n'est pas celle du bufet; on s'apperçoit de sa méprise; le tems est obscur, on s'approche de la fenêtre, on regarde de plus près ses clés, & on choisit celle, dont on a besoin. La machine, joue t-elle toute cette farse sans savoir ce qu'elle fait, & n'est-ce pas, parce qu'on y pense, qu'on prend le parti, dont il convenoit de faire choix? Aimera-t-on mieux s'obstiner à dire, contre ce que l'on sent intérieurement, que la machine du distrait liée invinciblement à toutes celles qui composent l'Univers, s'approche de la fenêtre, tient ses clés l'une après l'autre, & par la construction de  
ses



ses ressorts, rangés d'un Art infini, regarde ses clés l'une après l'autre, & se porte d'elle même à en faire l'usage auquel elles sont destinées, quoiqu'elle ne voye goutte dans ces destinations: l'Ame s'en fait honneur, & s'imagine d'en être la cause, quoiqu'elle n'y ait point de part, & que tout ce qui s'est fait se seroit exécuté, quand même ce corps auroit été sans elle.

Dans cette occasion, il arrive de prendre une lettre pour une autre, on n'y lit rien de ce qu'on y cherchoit, on remonte & on choisit mieux cette seconde fois. Tout cela se seroit fait sans Ame. Tous les mouvemens de chaque machine sont compassés, & dès qu'elle a fait une chose, on doit conclure qu'il lui étoit inévitable de la faire; on en a la preuve, puisqu'elle la faite.

En vérité il faut s'être dévoué, en machine effectivement, & avec une opiniâtreté insurmontable, à des idées Vagues, dont on ne veut rien démordre, pour ne revenir point d'un système si chimérique,



par l'attention au détail qui dépose sans cesse contre lui. Par ces raisons ne se trouveroit-t-on pas en plein droit de donner à ce Système le titre de *monde enchanté*, & de le regarder comme composé sur le modèle de ces Palais, de ces jardins & de ces parcs, dont les Anciens Romanciers, ont rempli leurs fables.

Vous posés votre chapeau sur un lit, au lieu de le mettre sur une table, ou de le tenir dans vos mains. Tout est lié dans l'Univers, & chaque mouvement dans quelque partie qu'il se fasse, arrive nécessairement & inévitablement. Celui là donc à qui il arrivera de faire de ce lit un usage condamnable, dira qu'il y étoit invinciblement déterminé, & le Système, qui fait la gloire de quelques prétendus Savans, servira d'apologie à l'étourderie, à l'infamie & à l'insolence.

*Fin du IV. Tome.*

